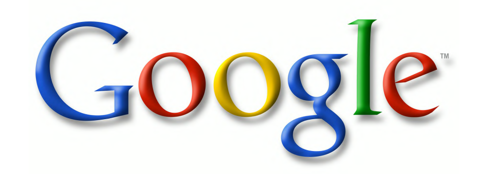



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

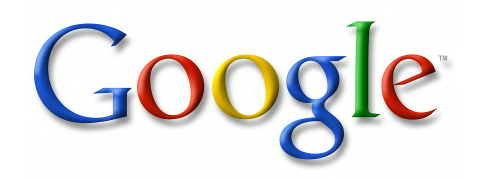
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/




### A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

### Consignes d'utilisation

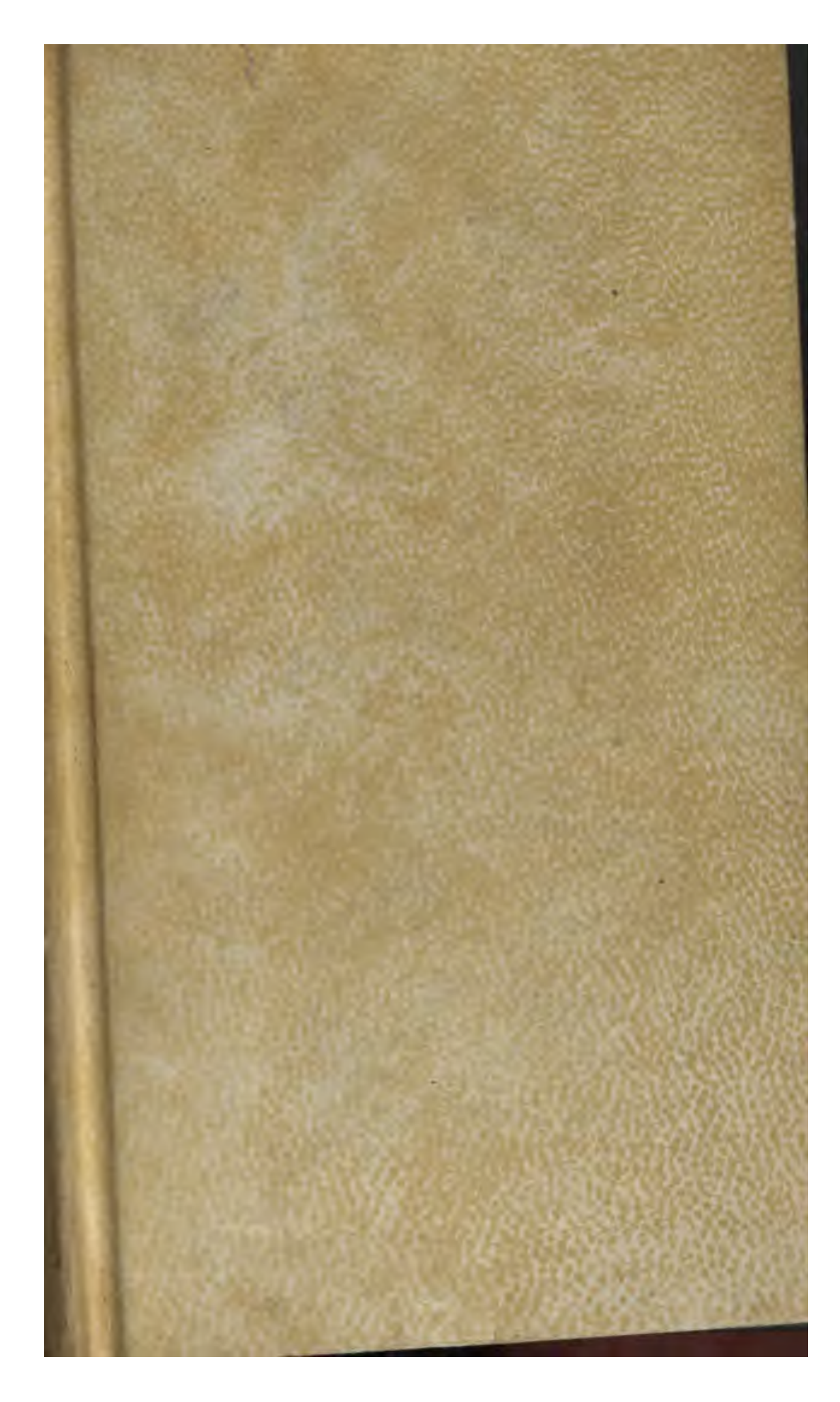
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

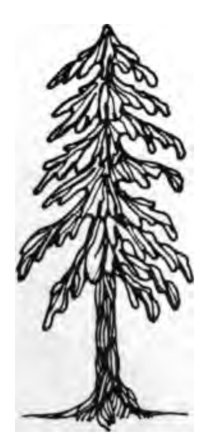
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

### À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



The Andrew B. Hammond
Memorial Book Fund



Stanford University Libraries

[redacted]

h Graune

# *THÉATRE*

DE

VOLTAIRE.

# THÉATRE
## COMPLET
## DE M. DE VOLTAIRE,

*Conforme à la dernière Édition.*

TOME QUATRIÈME,

*Contenant* ORESTE, CATILINA, L'ORPHELIN DE LA CHINE, & TANCRÈDE.



*A CAEN,*

CHEZ G. LE ROY, Imprimeur du Roi, ancien Hôtel-des-Monnaies.

M. DCC. LXXXVIII.

*AVEC PERMISSION.*

# ORESTE,

## *TRAGÉDIE,*

Représentée, pour la première fois, le 12 Janvier 1750.

# AVERTISSEMENT

## *DES ÉDITEURS.*

CETTE pièce eſt une imitation de *Sophocle*, auſſi exacte que la différence des mœurs & les progrès de l'art ont pu le permettre. Elle fut jouée en 1750 avec beaucoup de ſuccès. L'auteur fut ſeulement obligé de changer le dénouement. Voici ce qu'il dit de ce changement dans une note qui ſe trouvait à la fin de pluſieurs éditions d'Oreſte.

« Quoique cette cataſtrophe, imitée de *Sophocle*, » ſoit, ſans aucune comparaiſon, plus théâtrale & » plus tragique que l'autre manière dont on a joué » la fin de la pièce, cependant j'ai été obligé de pré- » férer ſur le théâtre cette ſeconde leçon, toute fai- » ble qu'elle eſt, à la première. Rien n'eſt plus aiſé, & » plus commun parmi nous, que de jetter du ridicu- » le ſur une action théâtrale à laquelle on n'eſt pas » accoutumé. Les cris de *Clytemneſtre*, qui feſaient » frémir les Athéniens, auraient pu, ſur un théâtre » mal conſtruit & confuſément rempli de jeunes- » gens, faire-rire des Français; & c'eſt ce que pré- » tendait une cabale un peu violente. Cette action » théâtrale a fait beaucoup d'effet à Verſailles, parce » que la ſcène, quoique trop étroite, était libre; » & que le fond plus rapproché laiſſait entendre » *Clytemneſtre* avec plus de terreur; & rendait ſa

» mort plus présente. Mais je doute que l'exécu-
» tion eût pu réussir à Paris. »

Voici donc la manière dont on a gâté la fin de la pièce de *Sophocle* :

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides,
Sourdes à la prière & de vengeance avides,
Ministres des arrêts prononcés par le sort,
Marcher autour d'Oreste en appelant la mort.

IPHISE.

Il vient : il est vengé ; je le vois.

ELECTRE.

Cher Oreste,
Je peux vous embrasser... Dieux ! quel accueil funeste!
Quels regards effrayans!

ORESTE.

O terre, entr'ouvre-toi :
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi ;
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes, &c.

*Crébillon* était censeur des pièces de théâtre : M. de *Voltaire* fut donc obligé de lui présenter sa tragédie. *Monsieur*, lui dît *Crebillon*, en la lui rendant, *j'ai été content du succès d'Electre ; je souhaite que le frère vous fasse autant d'honneur que la sœur m'en a fait.*

A la première représentation on applaudit avec transport un morceau imité de *Sophocle*. M. de *Voltaire* s'élança sur le bord de sa loge : *Courage, Athéniens*, s'écria-t-il ! *c'est du Sophocle.*

On verra, en lisant les variantes, que l'auteur a retranché d'éloquentes déclamations, pour mettre plus de mouvement dans les scènes : qu'il s'est écarté du génie du théâtre grec, pour ne plus suivre que le sien.



# AVIS AU LECTEUR,

## Extrait de l'édition de 1750.

*L'AUTEUR de cette tragédie se croit obligé d'avertir les gens-de-lettres, & tous ceux qui se forment des cabinets de livres, que de toutes les éditions faites jusqu'ici en Hollande & ailleurs, de ses prétendues Œuvres, il n'y en a pas une seule qui mérite la moindre attention, & qu'elles sont toutes remplies de pièces supposées, ou défigurées.*

*Il n'y a guère d'années qu'on ne débite sous son nom des ouvrages qu'il n'a jamais vus; & il apprend qu'il n'y a guère de mois où l'on ne lui impute dans les* Mercures *quelque pièce fugitive qu'il ne connaît pas davantage. Il se flatte que les lecteurs judicieux ne feront pas plus de cas de ces imputations continuelles, que des critiques passionnées dont il entend dire qu'on remplit les ouvrages périodiques.*

*Il ne fera plus qu'une seule réflexion sur ces critiques: c'est que, depuis les observations de l'Académie sur le* Cid, *il n'y a pas eu une seule pièce de théâtre qui n'ait été critiquée, & qu'il n'y en a pas eu une qui l'ait bien été. Les observations de l'Académie sont, depuis plus de cent ans, la seule critique raisonnable qui ait paru, & la seule qui puisse passer à la postérité. La raison en est, qu'elle fut composée avec beaucoup de tems & de soin par des hommes capables de juger, & qui jugeaient sans partialité.*

# ÉPITRE

## A SON ALTESSE SERÉNISSIME MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

MADAME,

Vous avez vu passer ce siècle admirable, à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre gloire & par vos exemples; ce siècle qui sert de modèle au nôtre en tant de choses, & peut-être de reproche, comme il en servira à tous les âges. C'est dans ces tems illustres que les *Condé* vos aïeux, couverts de tant de lauriers, cultivaient & encourageaient les arts; où un *Bossuet* immortalisait les héros & instruisait les rois; où un *Fénélon*, le second des hommes dans l'éloquence, & le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, enseignait avec tant de charmes la justice & l'humanité; où les *Racine*, les *Despréaux* présidaient aux belles-lettres, *Lully* à la musique, *le Brun* à la peinture. Tous ces arts, Madame, furent accueillis, sur-tout dans votre palais. Je me souviendrai toujours que, presque au sortir de l'enfance, j'eus le bonheur d'y entendre quelquefois un homme, dans qui l'érudition la plus profonde n'avait point éteint le génie, & qui cultiva l'esprit de monseigneur le duc de Bourgogne, ainsi que le vôtre & celui de M. le duc du Maine: travaux heureux, dans lesquels il fut si puissamment secondé par la

nature. Il prenait quelquefois devant V. A. S. un *Sophocle*, un *Euripide*; il traduisait sur-le-champ en français une de leurs tragédies. L'admiration, l'enthousiasme dont il était saisi, lui inspirait des expressions qui répondaient à la mâle & harmonieuse énergie des vers grecs, autant qu'il est possible d'en approcher dans la prose d'une langue à peine tirée de la barbarie, & qui, polie par tant de grands auteurs, manque encore pourtant de précision, de force & d'abondance. On sait qu'il est impossible de faire passer dans aucune langue moderne la valeur des expressions grecques; elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres peuples. Un seul terme y suffit pour représenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un dieu qui lance au loin ses traits, ou les sommets des rochers frappés souvent de la foudre. Non-seulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination; mais chaque terme, comme on sait, avait une mélodie marquée, & charmait l'oreille, tandis qu'il étalait à l'esprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un poëte grec est toujours faible, sèche & indigente. C'est du caillou & de la brique, avec quoi on veut imiter des palais de porphyre. Cependant M. de *Malézieu*, par des efforts que produisait un enthousiasme subit, & par un récit véhément, semblait suppléer à la pauvreté de la langue, & mettre dans sa déclamation toute l'ame des grands-hommes d'Athènes. Permettez-moi, Madame, de rappeler ici ce qu'il pensait de ce peuple inventeur, ingé-

mieux & ſenſible, qui enſeigna tout aux Romains ſes vainqueurs, & qui, long-tems après ſa ruine & celle de l'empire romain, a ſervi encore à tirer l'Europe moderne de ſa groſſière ignorance.

Il connaiſſait Athènes mieux qu'aujourd'hui quelques voyageurs ne connaiſſent Rome après l'avoir vue. Ce nombre prodigieux de ſtatues des plus grands maîtres; ces colonnes qui ornaient les marchés publics, ces monumens de génie & de grandeur, ce théâtre ſuperbe & immenſe, bâti dans une grande place, entre la ville & la citadelle, où les ouvrages des *Sophocle* & des *Euripide* étaient écoutés par les *Periclès* & par les *Socrate*, & où des jeunes-gens n'aſſiſtaient pas debout & en tumulte; en un mot, tout ce que les Athéniens avaient fait pour les arts en tous les genres, était préſent à ſon eſprit. Il était bien loin de penſer comme ces hommes ridiculement auſtères, & ces faux politiques, qui blâment encore les Athéniens d'avoir été trop ſomptueux dans leurs jeux publics, & qui ne ſavent pas que cette magnificence même enrichiſſait Athènes, en attirant dans ſon ſein une foule d'étrangers qui venaient l'admirer & prendre chez elle des leçons de vertu & d'éloquence.

Vous engageâtes, Madame, cet homme d'un eſprit preſque univerſel, à traduire avec une fidélité pleine d'élégance & de force l'Iphigénie en Tauride d'*Euripide*. On la repréſenta dans une fête qu'il eut l'honneur de donner à V. A. S., fête digne de celle qui la recevait, & de celui qui en feſait les honneurs; vous y repréſentiez Iphigénie. Je fus

témoin de ce ſpectacle; je n'avais alors nulle habitude de notre théâtre français; il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce ſujet tragique: je me livrai aux mœurs & aux coutumes de la Grèce, d'autant plus aiſément qu'à peine j'en connaiſſais d'autres; j'admirai l'antique dans toute ſa noble ſimplicité. Ce fut là ce qui me donna la première idée de faire la tragédie d'Œdipe, ſans même avoir lu celle de *Corneille*. Je commençai par m'eſſayer, en traduiſant la fameuſe ſcène de *Sophocle*, qui contient la double confidence de *Jocaſte* & d'*Œdipe*. Je la lus à quelques-uns de mes amis qui fréquentaient les ſpectacles, à quelques acteurs: ils m'aſſurèrent que ce morceau ne pourrait jamais réuſſir en France; ils m'exhortèrent à lire *Corneille*, qui l'avait ſoigneuſement évité; & me dirent tous que, ſi je ne mettais, à ſon exemple, une intrigue amoureuſe dans Œdipe, les comédiens même ne pourraient pas ſe charger de mon ouvrage. Je lus donc l'Œdipe de *Corneille*, qui, ſans être mis au rang de Cinna & de Polyeucte, ſavait pourtant alors beaucoup de réputation. J'avoue que je fus révolté d'un bout à l'autre; mais il fallut céder à l'exemple & à la mauvaiſe coutume. J'introduiſis au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, non-pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paraiſſait trop choquante, mais au moins le reſſouvenir d'une paſſion éteinte: je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs ſur ce ſujet.

V. A. S. ſe ſouvient que j'eus l'honneur de lire Œdipe devant elle: la ſcène de *Sophocle* ne fut aſſu-

rément pas condamnée à ce tribunal; mais vous, & M. le cardinal de *Polignac*, & M. de *Malézieu*, & tout ce qui composait votre cour, vous me blâmâtes universellement, & avec très-grande raison, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où *Sophocle* avait si bien réussi sans ce malheureux ornement étranger; & ce qui seul avait fait recevoir ma pièce, fut précisément le seul défaut que vous condamnâtes.

Les comédiens jouèrent à regret l'Œdipe, dont ils n'espéraient rien. Le public fut entièrement de votre avis; tout ce qui était dans le goût de *Sophocle* fut applaudi généralement; & ce qui ressentait un peu la passion de l'amour, fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet, Madame, quelle place pour la galanterie, que le parricide & l'inceste qui désolent une famille, & la contagion qui ravage un pays? Et quel exemple plus frappant du ridicule de notre théâtre & du pouvoir de l'habitude, que *Corneille* d'un côté, qui fait dire à *Thésée* :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste:

& moi qui, soixante ans après lui, viens faire parler une vieille *Jocaste* d'un vieil amour, & tout cela pour complaire au goût le plus fade & le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature?

Qu'une *Phèdre* dont le caractère est le plus théâtral qu'on ait jamais vu, & qui est presque la seule que l'antiquité ait représentée amoureuse; qu'une *Phèdre*, dis-je, étale les fureurs de cette passion fu-

neste ; qu'une *Roxane*, dans l'oisiveté du sérail ; s'abandonne à l'amour & à la jalousie ; qu'*Ariane* se plaigne au ciel & à la terre d'une infidélité cruelle ; qu'*Orosmane* tue ce qu'il adore : tout cela est vraiment tragique. L'amour furieux, criminel, malheureux, suivi de remords, arrache de nobles larmes. Point de milieu : il faut, ou que l'amour domine en tyran, ou qu'il ne paraisse pas ; il n'est point fait pour la seconde place. Mais que *Neron* se cache derrière une tapisserie pour entendre les discours de sa maitresse & de son rival ; mais que le vieux *Mithridate* se serve d'une ruse comique pour savoir le secret d'une jeune personne aimée par ses deux enfans ; mais que *Maxime*, même dans la pièce de Cinna, si remplie de beautés mâles & vraies, ne découvre en lâche une conspiration si importante, que parce qu'il est imbécilement amoureux d'une femme dont il devait connaître la passion pour *Cinna*, & qu'on dise pour raison,

> L'amour rend tout permis ;
> Un véritable amant ne connaît point d'amis :

mais qu'un vieux *Sertorius* aime je ne sais quelle *Viriate*, & qu'il soit assassiné par *Perpenna*, amoureux de cette espagnole : tout cela est petit & puéril, il le faut dire hardiment ; & ces petitesses nous mettraient prodigieusement au-dessous des Athéniens, si nos grands maîtres n'avaient racheté ces défauts qui sont de notre nation, par les sublimes beautés qui sont uniquement de leur génie.

Une chose à mon sens assez étrange, c'est que les

grands poëtes tragiques d'Athènes aient fi fouvent traité des fujets où la nature étale tout ce qu'elle a de touchant, une *Eleƈtre*, une *Iphigénie*, une *Mérope*, un *Alcméon*, & que nos grands modernes, négligeant de tels fujets, n'aient prefque traité que l'amour, qui eft fouvent plus propre à la comédie qu'à la tragédie. Ils ont cru quelquefois ennoblir cet amour par la politique; mais un amour qui n'eft pas furieux eft froid, & une politique qui n'eft pas une ambition forcenée eft plus froide encore. Des raifonnemens politiques font bons dans *Polybe*, dans *Machiavel*; la galanterie eft à fa place dans la comédie & dans des contes: mais rien de tout cela n'eft digne du pathétique & de la grandeur de la tragédie.

Le goût de la galanterie avait dans la tragédie prévalu au point, qu'une grande princeffe, qui par fon efprit & par fon rang femblait en quelque forte excufable de croire que tout le monde devait penfer comme elle, imagina qu'un adieu de *Titus* & de *Bérénice* était un fujet tragique : elle le donna à traiter aux deux maîtres de la fcène. Aucun des deux n'avait jamais fait de pièce dans laquelle l'amour n'eût joué un principal ou un fecond rôle; mais l'un n'avait jamais parlé au cœur que dans les feules fcènes du Cid qu'il avait imitées de l'efpagnol; l'autre, toujours élégant & tendre, était éloquent dans tous les genres, & favant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite fituation les fentimens les plus délicats : auffi le premier fit de *Titus* & *Bérénice* un des plus mauvais ouvrages qu'on connaiffe au théâtre : l'autre trouva le fecret d'intéreffer pendant cinq actes, fans

autre fonds que ces paroles: *je vous aime, & je vous quitte.* C'était, à la vérité, une pastorale entre un empereur, une reine & un roi, & une pastorale cent fois moins tragique que les scènes intéressantes du Pastor Fido. Ce succès avait persuadé tout le public & tous les auteurs, que l'amour seul devait être à jamais l'ame de toutes les tragédies.

Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit, qu'il était capable de mieux faire; & qu'il se repentit d'avoir affaibli la scène par tant de déclarations d'amour, par tant de sentimens de jalousie & de coquetterie, plus dignes, comme j'ai déjà osé le dire, de *Ménandre*, que de *Sophocle* & d'*Euripide*. Il composa son chef-d'œuvre d'Athalie; mais quand il se fut ainsi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encore. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant & un prêtre pussent former une tragédie intéressante: l'ouvrage le plus approchant de la perfection, qui soit jamais sorti de la main des hommes, resta long-tems méprisé, & son illustre auteur mourut avec le chagrin d'avoir vu son siècle, éclairé, mais corrompu, ne pas rendre justice à son chef-d'œuvre.

Il est certain que, si ce grand-homme avait vécu, & s'il avait cultivé un talent, qui seul avait fait sa fortune & sa gloire, & qu'il ne devait pas abandonner, il eût rendu au théâtre son ancienne pureté; il n'eût point avili par des amours de ruelle les grands sujets de l'antiquité. Il avait commencé l'Iphigénie en Tauride, & la galanterie n'entrait point dans son plan; il n'eût jamais rendu amoureux ni *Agamemnon*, ni *Oreste*, ni *Electre*, ni *Téléphonte*, ni *Ajax*; mais ayant malheu-

la nation, on se persuada qu'il était impossible de soutenir, sans une intrigue amoureuse & sans des aventures romanesques, ces sujets que les Grecs n'avaient jamais déshonorés par de tels épisodes; on prétendit qu'on pouvait admirer les Grecs dans la lecture, mais qu'il était impossible de les imiter sans être condamné par son siècle: étrange contradiction! car, si en effet la lecture en plaît, comment la représentation en peut-elle déplaire?

Il ne faut pas, je l'avoue, s'attacher à imiter ce que les anciens avaient de défectueux & de faible. Il est même très-vraisemblable que les défauts où ils tombèrent, furent relevés de leur tems. Je suis persuadé, Madame, que les bons esprits d'Athènes condamnèrent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations, dont *Sophocle* avait chargé son Électre: ils durent remarquer qu'il ne fouillait pas assez dans le cœur humain. J'avouerai encore qu'il y a des beautés propres, non-seulement à la langue grecque, mais aux mœurs, au climat, au tems, qu'il serait ridicule de vouloir transplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'Électre de *Sophocle*, il s'en faut beaucoup; j'en ai pris, autant que je l'ai pu, tout l'esprit & toute la substance. Les fêtes que célébraient *Egisthe* & *Clytemnestre*, & qu'ils appelaient les festins d'*Agamemnon*, l'arrivée d'*Oreste* & de *Pylade*, l'urne dans laquelle on croit que sont renfermées les cendres d'*Oreste*, l'anneau d'*Agamemnon*, le caractère d'*Electre*, celui d'*Iphise*, qui est précisément la *Chrysothémis* de *Sophocle*; & surtout les remords de *Clytemnestre*, tout est puisé dans la tra-

gédie grecque ; car lorsque celui qui fait à *Clytemnestre* le récit de la prétendue mort d'*Oreste*, lui dit : *Eh quoi, Madame, cette mort vous afflige ? Clytemnestre* répond : *Je suis mère, & par-là malheureuse ; une mère, quoique outragée, ne peut haïr son sang* : elle cherche même à se justifier devant *Electre* du meurtre d'*Agamemnon*, elle plaint sa fille ; & *Euripide* a poussé encore plus loin que *Sophocle* l'attendrissement & les larmes de *Clytemnestre*. Voilà ce qui fut applaudi chez le peuple le plus judicieux & le plus sensible de la terre : voilà ce que j'ai vu senti par tous les bons juges de notre nation. Rien n'est en effet plus dans la nature qu'une femme criminelle envers son époux, & qui se laisse attendrir par ses enfans ; qui reçoit la pitié dans son cœur altier & farouche ; qui s'irrite ; qui reprend la dureté de son caractère quand on lui fait des reproches trop violens, & qui s'apaise ensuite par les soumissions & par les larmes ; le germe de ce personnage était dans *Sophocle* & dans *Euripide* ; & je l'ai dévelopé. Il n'appartient qu'à l'ignorance, & à la présomption, qui en est la suite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens ; il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences.

Je me suis imposé, sur-tout, la loi de ne pas m'écarter de cette simplicité tant recommandée par les Grecs, & si difficile à saisir : c'était-là le vrai caractère de l'invention & du génie ; c'était l'essence du théâtre. Un personnage étranger, qui dans l'Œdipe ou dans l'Electre ferait un grand rôle, qui détournerait sur lui l'attention, ferait un monstre



# PERSONNAGES.

ORESTE, fils de *Clytemnestre* & d'*Agamemnon*.

ELECTRE, } sœurs d'*Oreste*.
IPHISE, }

CLYTEMNESTRE, épouse d'*Egisthe*.

EGISTHE, tyran d'Argos.

PYLADE, ami d'*Oreste*.

PAMMÈNE, vieillard attaché à la famille d'*Agamemnon*.

DIMAS, officier des Gardes.

SUITE.

*Le théâtre doit représenter le rivage de la mer; un bois, un temple, un palais & un tombeau, d'un côté; & de l'autre, Argos dans le lointain.*





*C. Eisen inv.* *J. Simonet le Fils sculp.*

ORESTE



# ORESTE,

## TRAGÉDIE.



## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIERE.

IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

Est-il vrai, cher Pammène; & ce lieu folitaire;
Ce palais exécrable où languit ma misère,
Me verra-t-il goûter la funefte douceur
De mêler mes regrets aux larmes de ma fœur?
La malheureufe Electre, à mes douleurs fi chère,
Vient-elle avec Egifthe au tombeau de mon père?
Egifthe ordonne-t-il qu'en ces folennités
Le fang d'Agamemnon paraiffe à fes côtés?
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine
Qui célèbre le crime, & que ce jour amène? (a)

PAMMENE.

Miniftre malheureux d'un temple abandonné,
Du fond de ces déferts où je fuis confiné,

J'adresse au ciel des vœux pour le retour d'Oreste ;
Je pleure Agamemnon ; j'ignore tout le reste.
O respectable Iphise ! ô pur sang de mon roi !
Ce jour vient tous les ans répandre ici l'effroi.
Les desseins d'une cour en horreurs si fertile
Pénètrent rarement dans mon obscur asile.
Mais on dit qu'en effet Egisthe soupçonneux
Doit entraîner Electre à ces funèbres jeux ;
Qu'il ne souffrira plus qu'Electre, en son absence,
Appelle par ses cris Argos à la vengeance.
Il redoute sa plainte, il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haîne au bruit de ses clameurs ;
Et d'un œil vigilant épiant sa conduite,
Il la traite en esclave, & la traîne à sa suite.

IPHISE.

Ma sœur esclave ! ô Ciel ! ô sang d'Agamemnon !
Un barbare à ce point outrage encor ton nom !
Et Clytemnestre, hélas ! cette mère cruelle,
A permis cet affront qui rejaillit sur elle ! (b)

PAMMENE.

Peut-être votre sœur, avec moins de fierté,
Devait de son tyran braver l'autorité :
Et n'ayant contre lui que d'impuissantes armes,
Mêler moins de reproche & d'orgueil à ses larmes.
Qu'a produit sa fierté ? que servent ses éclats ?
Elle irrite un barbare, & ne nous venge pas.

IPHISE.

On m'a laissé du moins, dans ce funeste asile,
Un destin sans opprobre, un malheur plus tranquille.

Mes mains peuvent d'un père honorer le tombeau ;
Loin de ses ennemis, & loin de son bourreau :
Dans ce séjour de sang, dans ce désert si triste,
Je pleure en liberté, je hais en paix Egisthe.
Je ne suis condamnée à l'horreur de le voir,
Que, lorsque rappelant le tems du désespoir,
Le soleil à regret ramène la journée
Où le ciel a permis ce barbare hyménée,
Où ce monstre enivré du sang du roi des rois,
Où Clytemnestre.....

## SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

Helas ! est-ce vous que je vois,
Ma sœur ?...

ELECTRE.

Il est venu ce jour où l'on apprête
Les détestables jeux de leur coupable fête.
Electre leur esclave, Electre votre sœur,
Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

IPHISE.

Un destin moins affreux permet que je vous voie ;
A ma douleur profonde il mêle un peu de joie ;
Et vos pleurs & les miens ensemble confondus...

ELECTRE.

Des pleurs ! Ah ma faiblesse en a trop répandus.

Des pleurs ! Ombre sacrée, ombre chère & sanglante ;
Est-ce là le tribut qu'il faut qu'on te présente ?
C'est du sang que je dois, c'est du sang que tu veux ;
C'est parmi les apprêts de tes indignes jeux,
Dans ce cruel triomphe où mon tyran m'entraîne,
Que, ranimant ma force & soulevant ma chaine,
Mon bras, mon faible bras osera l'égorger
Au tombeau que sa rage ose encore outrager.
Quoi ! j'ai vu Clytemnestre, avec lui conjurée,
Lever sur son époux sa main trop assurée !
Et nous, sur le tyran nous suspendons des coups,
Que ma mère à mes yeux porta sur son époux !
O douleur ! O vengeance ! ô vertu qui m'animes,
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pu les
crimes ?
Nous seules désormais devons nous secourir ;
Craignez-vous de frapper ? Craignez-vous de mourir ?
Secondez de vos mains ma main désespérée ;
Fille de Clytemnestre, & rejeton d'Atrée,
Venez !

IPHISE.

Ah ! modérez ces transports impuissans ;
Commandez, chère Electre, au trouble de vos sens ;
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes !
Qui peut nous seconder ? comment trouver des
armes ?
Comment frapper un roi de gardes entouré,
Vigilant, soupçonneux, par le crime éclairé ?
Hélas ! à nos regrets n'ajoutons point de craintes ;
Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

ELECT.

ELECTRE.

Je veux qu'il les écoute ; oui, je veux dans son cœur (1)
Empoisonner sa joie, y porter ma douleur ;
Que mes cris jusqu'au ciel puissent se faire-entendre ;
Qu'ils appellent la foudre, & la fassent-descendre ;
Qu'ils réveillent cent rois indignes de ce nom,
Qui n'ont osé venger le sang d'Agamemnon.
Je vous pardonne, hélas ! cette douleur captive,
Ces faibles sentimens de votre ame craintive :
Il vous ménage au moins. De son indigne loi
Le joug appesanti n'est tombé que sur moi.
Vous n'êtes point esclave, & d'opprobres nourrie ;
Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtemens de mort, ces apprêts, ce festin,
Ce festin détestable, où, le fer à la main,
Clytemnestre.... ma mère... ah ! cette horrible image
Est présente à mes yeux, présente à mon courage.
C'est là, c'est en ces lieux, où vous n'osez pleurer,
Où vos ressentimens n'osent se déclarer,
Que j'ai vu votre père attiré dans le piège, (2)
Se débattre & tomber sous leur main sacrilège.
Pammène, aux derniers cris, aux sanglots de ton roi,
Je crois te voir encore accourir avec moi ;
J'arrive. Quel objet ! une femme en furie
Recherchait dans son flanc les restes de sa vie.
Tu vis mon cher Oreste enlevé dans mes bras,
Entouré des dangers qu'il ne connaissait pas,
Près du corps tout-sanglant de son malheureux père ;

A son secours encore il appelait sa mère.
Clytemnestre, appuyant mes soins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux;
Et s'arrêtant du moins au milieu de son crime,
Nous laissa loin d'Egisthe emporter la victime.
Oreste, dans ton sang consommant sa fureur,
Egisthe a-t-il détruit l'objet de sa terreur?
Es-tu vivant encore? as-tu suivi ton père?
Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère.
Mes mains portent des fers; & mes yeux pleins de pleurs
N'ont vu que des forfaits & des persécuteurs.

PAMMÈNE.

Filles d'Agamemnon, race divine & chère,
Dont j'ai vu la splendeur & l'horrible misère,
Permettez que ma voix puisse encore en vous deux
Réveiller cet espoir qui reste aux malheureux.
Avez-vous donc des dieux oublié les promesses?
Avez-vous oublié que leurs mains vengeresses
Doivent conduire Oreste en cet affreux séjour,
Où sa sœur avec moi lui conserva le jour?
Qu'il doit punir Egisthe au lieu même où vous êtes,
Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,
Dans ces jours de triomphe, où son lâche assassin
Insulte encore au roi dont il perça le sein?
La parole des dieux n'est point vaine & trompeuse;
Leurs desseins sont couverts d'une nuit ténébreuse;
La peine suit le crime: elle arrive à pas lents. (3)

ELECTRE.

Dieux qui la préparez, que vous tardez long-tems! (c)

IPHISE.

Vous le voyez, Pammène; Egisthe renouvelle
De son hymen sanglant la pompe criminelle.

ELECTRE.

Et mon frère, exilé de déserts en déserts,
Semble oublier son père, & négliger mes fers.

PAMMENE.

Comptez les tems, voyez qu'il touche à peine l'âge
Où la force commence à se joindre au courage:
Espérez son retour, espérez dans les dieux.

ELECTRE.

Sage & prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux.
Pardonnez à mon trouble, à mon impatience:
Hélas! vous me rendez un rayon d'espérance.
Qui pourrait de ces dieux encenser les autels,
S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels?
Si le crime insolent, dans son heureuse ivresse,
Ecrâsait à loisir l'innocente faiblesse?
Dieux, vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur;
Votre bras suspendu frappera l'oppresseur.
Oreste, entends ma voix, celle de ta patrie,
Celle du sang versé qui t'appelle & qui crie:
Viens du fond des déserts où tu fus élevé,
Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.
Aux monstres des forêts ton bras fait-il la guerre?
C'est aux monstres d'Argos, aux tyrans de la terre,
Aux meurtriers des rois que tu dois t'adresser:
Viens, qu'Electre te guide au sein qu'il faut percer.

IPHISE.

Renfermez ces douleurs, & cette plainte amère;
Votre mère paraît.

ELECTRE.

Ai-je encore une mère?

## SCENE III.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

CLYTEMNESTRE.

Allez; que l'on me laiſſe en ces lieux retirés:
Pammène, éloignez-vous; mes filles, demeurez.

IPHISE.

Hélas! ce nom ſacré diſſipe mes alarmes.

ELECTRE.

Ce nom, jadis ſi ſaint, redouble encor mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

J'ai voulu, ſur mon ſort & ſur vos intérêts,
Vous dévoiler enfin mes ſentimens ſecrets.
Je rends grâce au deſtin, dont la rigueur utile
De mon ſecond époux rendit l'hymen ſtérile,
Et qui n'a pas formé dans ce funeſte flanc,
Un ſang que j'aurais vu l'ennemi de mon ſang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie;
Et les chagrins ſecrets dont je fus pourſuivie,
Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours,
Pourront précipiter le terme de mes jours.
Mes filles devant moi ne ſont point étrangères;

Même en dépit d'Egisthe elles m'ont été chères :
Je n'ai point étouffé mes premiers sentimens ;
Et, malgré la fureur de ses emportemens,
Electre, dont l'enfance a consolé sa mère
Du sort d'Iphigénie, & des rigueurs d'un père ;
Electre qui m'outrage, & qui brave mes lois,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

ELECTRE.

Qui ! vous, Madame, ô Ciel ! vous m'aimeriez encore ?
Quoi ! vous n'oubliez point ce sang qu'on déshonore ?
Ah ! si vous conservez des sentimens si chers,
Observez cette tombe, & regardez mes fers.

CLYTEMNESTRE.

Vous me faites frémir ; votre esprit inflexible
Se plaît à m'accabler d'un souvenir horrible :
Vous portez le poignard dans ce cœur agité,
Vous frappez une mère . . . & je l'ai mérité.

ELECTRE.

Eh bien, vous désarmez une fille éperdue.
La nature en mon cœur est toujours entendue :
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches sanglans trop long-tems essuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egisthe dans mon cœur je vous ai séparée.
Ce sang que je vous dois ne saurait se trahir ;
J'ai pleuré sur ma mère, & n'ai pu vous haïr.
Ah ! si le ciel enfin vous parle & vous éclaire,

S'il vous donne en secret un remords salutaire,
Ne le repoussez pas : laissez-vous pénétrer
A la secrète voix qui vous daigne inspirer.
Détachez vos destins des destins d'un perfide,
Livrez-vous toute entière à ce dieu qui vous guide;
Appelez votre fils : qu'il revienne en ces lieux
Reprendre de vos mains le rang de ses aïeux;
Qu'il punisse un tyran, qu'il règne, qu'il vous aime,
Qu'il venge Agamemnon, ses filles & vous-même.
Faites-venir Oreste.

CLYTEMNESTRE.

Electre, levez-vous;
Ne parlez point d'Oreste, & craignez mon époux.
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée;
Mais d'un maître absolu la puissance outragée
Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas :
Et vous l'avez forcé d'appesantir son bras.
Moi-même, qui me vois sa première sujette,
Moi qu'offensa toujours votre plainte indiscrette,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritais encore, au lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous seule un affront qui m'outrage;
Pliez à votre état ce superbe courage;
Apprenez d'une sœur comme il faut s'affliger,
Comme on cède au destin, quand on veut le changer.
Je voudrais, dans le sein de ma famille entière,
Finir un jour en paix ma fatale carrière.
Mais si vous vous hâtez, si vos soins imprudens
Appellent en ces lieux Oreste avant le tems,
Si d'Egisthe jamais il affronte la vue,

Vous hazardez sa vie, & vous êtes perdue;
Et, malgré la pitié dont mes sens sont atteints,
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

ELECTRE.

Lui, votre époux? ô Ciel! lui ce monstre? Ah! ma mère,..
Est-ce ainsi qu'en effet vous plaignez ma misère?
A quoi vous sert, hélas! ce remords passager?
Ce sentiment si tendre était-il étranger?
Vous menacez Electre, & votre fils lui-même!

(*à Iphise.*)

Ma sœur! & c'est ainsi qu'une mère nous aime?

(*à Clytemnestre.*)

Vous menacez Oreste!.... Hélas! loin d'espérer
Qu'un frère malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore si le ciel a conservé sa vie;
J'ignore si ce maître abominable, impie,
Votre époux, (puisque ainsi vous l'osez appeler,)
Ne s'est pas en secret hâté de l'immoler.

IPHISE.

Madame, croyez-nous; je jure, j'en atteste
Les dieux dont nous sortons, & la mère d'Oreste,
Que, loin de l'appeler dans ce séjour de mort,
Nos yeux, nos tristes yeux sont fermés sur son sort.
Ma mère, ayez pitié de vos filles tremblantes,
De ce fils malheureux, de ses sœurs gémissantes;
N'affligez plus Electre: on peut à ses douleurs
Pardonner le reproche, & permettre les pleurs.

ELECTRE.

Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte;

Quand je parle d'Oreste, on redouble ma crainte.
Je connais trop Egisthe & sa férocité;
Et mon frère est perdu, puisqu'il est redouté.

CLYTEMNESTRE.

Votre frère est vivant; reprenez l'espérance:
Mais s'il est en danger, c'est par votre imprudence.
Modérez vos fureurs, & sachez aujourd'hui,
Plus humble en vos chagrins, respecter mon ennui.
Vous pensez que je viens, heureuse & triomphante,
Conduire dans la joie une pompe éclatante.
Electre, cette fête est un jour de douleur:
Vous pleurez dans les fers, & moi dans ma grandeur.
Je sais quels voeux forma votre haîne insensée.
N'implorez plus les dieux; ils vous ont exaucée.
Laissez-moi respirer.

## SCENE IV.

CLYTEMNESTRE *seule.*

L'ASPECT de mes enfans
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourmens.
Hymen, fatal hymen, crime long-tems prospère;
Nœuds sanglans qu'ont formés le meurtre & l'adultère,
Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés,
Quel est donc cet effroi dont vous me pénétrez?
Mon bonheur est détruit, l'ivresse est dissipée;
Une lumiè.. horrible en ces lieux m'a frappée.

Qu'Egisthe est aveuglé, puisqu'il se croit heureux !
Tranquille il me conduit à ces funèbres jeux ;
Il triomphe, & je sens succomber mon courage.
Pour la première fois je redoute un présage ;
Je crains Argos, Electre & ses lugubres cris,
La Grèce, mes sujets, mon fils, mon propre fils.
Ah, quelle destinée, & quel affreux supplice,
De former de son sang ce qu'il faut qu'on haïsse !
De n'oser prononcer, sans des troubles cruels,
Les noms les plus sacrés, les plus chers aux mortels !
Je chassai de mon cœur la nature outragée ;
Je tremble au nom d'un fils : la nature est vengée.

---

## *SCENE V.*

EGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! trop cruel Egisthe, où guidiez-vous mes pas ?
Pourquoi revoir ces lieux consacrés au trépas ?

EGISTHE.

Quoi ! ces solennités qui vous étaient si chères,
Ces gages renaissans de nos destins prospères,
Deviendraient à vos yeux des objets de terreur !
Ce jour de notre hymen, est-il un jour d'horreur ?

CLYTEMNESTRE.

Non ; mais ce lieu, peut-être, est pour nous redoutable.

Ma famille y répand une horreur qui m'accable.
A des tourmens nouveaux tous mes ſens ſont ouverts.
Iphiſe dans les pleurs, Electre dans les fers,
Du ſang verſé par nous cette demeure empreinte,
Oreſte, Agamemnon, tout me remplit de crainte.

EGISTHE.

Laiſſez gémir Iphiſe, & vous reſſouvenez
Qu'après tous nos affronts, trop long-tems pardonnés,
L'impétueuſe Electre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.
Je la traîne enchaînée, & je ne prétends pas
Que de ſes cris plaintifs alarmant mes Etats,
Dans Argos déſormais ſa dangereuſe audace
Oſe des dieux ſur nous rappeler la menace,
D'Oreſte aux mécontens promettre le retour.
On n'en parle que trop: & depuis plus d'un jour,
Par-tout le nom d'Oreſte a bleſſé mon oreille;
Et ma juſte colère à ce bruit ſe réveille.

CLYTEMNESTRE.

Quel nom prononcez-vous? tout mon cœur en frémit.
On prétend qu'en ſecret un oracle a prédit
Qu'un jour en ce lieu même, où mon deſtin me guide,
Il porterait ſur nous une main parricide.
Pourquoi tenter les dieux? Pourquoi vous préſenter
Aux coups qu'il vous faut craindre, & qu'on peut éviter?

EGISTHE.

Ne craignez rien d'Oreste. Il est vrai qu'il respire :
Mais, loin que dans le piège Oreste nous attire,
Lui-même à ma poursuite il ne peut échaper.
Déjà de toutes parts j'ai su l'enveloper.
Errant & poursuivi de rivage en rivage,
Il promène en tremblant son impuissante rage ;
Aux forêts d'Epidaure il s'est enfin caché.
D'Epidaure en secret le roi m'est attaché :
Plus que vous ne pensez, on prend notre défense.

CLYTEMNESTRE.

Mais quoi, mon fils !

EGISTHE.

Je sais quelle est sa violence.
Il est fièr, implacable, aigri par son malheur,
Digne du sang d'Atrée, il en a la fureur.

CLYTEMNESTRE.

Ah, Seigneur ! elle est juste.

EGISTHE.

Il faut la rendre vaine.
Vous savez qu'en secret j'ai fait partir Plisthène :
Il est dans Epidaure.

CLYTEMNESTRE.

A quel dessein ? pourquoi ?

EGISTHE.

Pour assurer mon trône, & calmer votre effroi.
Oui, Plisthène mon fils, adopté par vous-même,
L'héritier de mon nom & de mon diadème,
Est trop intéressé, Madame, à détourner

Des périls que toujours vous voulez soupçonner.
Il vous tient lieu de fils, n'en connaissez plus d'autre.
Vous savez, pour unir ma famille & la vôtre,
Qu'Electre eût pu prétendre à l'hymen de mon fils,
Si son cœur à vos lois eût été plus soumis,
Si vos soins avaient pu fléchir son caractère;
Mais je punis la sœur, & je cherche le frère:
Plistène me seconde; en un mot, il vous sert.
Notre ennemi commun sans doute est découvert.
Vous frémissez, Madame?

CLYTEMNESTRE.

O nouvelles victimes!
Ne puis-je respirer qu'à force de grands crimes?
Egisthe, vous savez qui j'ai privé du jour....
Le fils que j'ai nourri périrait à son tour!
Ah! de mes jours usés le déplorable reste
Doit-il être acheté par un prix si funeste? (*d*)

EGISTHE.

Songez....

CLYTEMNESTRE.

Souffrez du moins que j'implore une fois
Ce ciel, dont si long-tems j'ai méprisé les lois.

EGISTHE.

Voulez-vous qu'à mes vœux il mette des obstacles?
Qu'attendez-vous ici du ciel & des oracles?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés?

CLYTEMNESTRE.

Vous rappelez des tems dont ils sont irrités.
De mon cœur étonné vous voyez le tumulte;

L'amour brava les dieux, la crainte les consulte.
N'insultez point, Seigneur, à mes sens affaiblis.
Le tems, qui change tout, a changé mes esprits;
Et peut-être des dieux la main appesantie
Se plaît à subjuguer ma fierté démentie.
Je ne sens plus en moi ce courage emporté
Qu'en ce palais sanglant j'avais trop écouté.
Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altère:
Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfère;
Mais une fille esclave, un fils abandonné,
Un fils mon ennemi, peut-être assassiné,
Et qui, s'il est vivant, me condamne & m'abhorre;
L'idée en est horrible, & je suis mère encore.

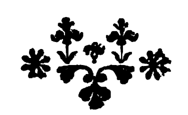
EGISTHE.

Vous êtes mon épouse, & sur-tout vous régnez.
Rappelez Clytemnestre à mes yeux indignés.
Ecoutez-vous du sang le dangereux murmure,
Pour des enfans ingrats qui bravent la nature?
Venez; votre repos doit sur eux l'emporter.

CLYTEMNESTRE.

Du repos dans le crime! ah, qui peut s'en flatter?

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCÈNE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

PYLADE, où sommes-nous? en quels lieux t'a conduit
Le malheur obstiné du destin qui me suit?
L'infortune d'Oreste environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Trésors, armes, soldats, a péri dans les mers.
Sans secours avec toi jeté dans ces déserts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le destin t'opprime.
Le ciel nous ravit tout, hors l'espoir qui m'anime.
A peine as-tu caché, sous ces rocs escarpés.
Quelques tristes débris au naufrage échapés.
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête?

PYLADE.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête;
Mais de notre destin pourquoi désespérer?
Tu vis, il me suffit; tout doit me rassurer.
Un dieu dans Epidaure a conservé ta vie,
Que le barbare Egisthe a toujours poursuivie.
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Plistène sous tes coups a fini ses destins.
Marchons sous la faveur de ce dieu tutélaire,

Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père. (e)

ORESTE.

Je n'ai, contre un tyran fur le trône affermi,
Dans ces lieux inconnus, qu'Orefte & mon ami.

PYLADE.

C'eft affez; & du ciel je reconnais l'ouvrage.
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage;
Il veut feul accomplir fes auguftes deffeins;
Pour ce grand facrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance:
Tantôt, trompant la terre, & frappant en filence,
Il veut, en fignalant fon pouvoir oublié,
N'armer que la nature & la feule amitié.

ORESTE.

Avec un tel fecours banniffons nos alarmes;
Je n'aurai pas befoin de plus puiffantes armes.
As-tu, dans ces rochers qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché, du moins, ces cendres de Pliftène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance & de haîne;
Cette urne qui d'Egifthe a dû tromper les yeux?

PYLADE.

Echapée au naufrage, elle eft près de ces lieux.
Mes mains avec cette urne ont caché cette épée,
Qui dans le fang Troyen fut autrefois trempée;
Ce fer d'Agamemnon qui doit venger fa mort,
Ce fer qu'on enleva, quand par un coup du fort,
Des mains des affaffins ton enfance fauvée,
Fut, loin des yeux d'Egifthe, en Phocide élevée.

L'anneau qui lui servait est encore en tes mains.

ORESTE.

Comment des dieux vengeurs accomplir les desseins ?
Comment porter encore aux mânes de mon père
(*en montrant l'épée qu'il porte.*)
Ce glaive, qui frappa mon indigne adversaire ?
Mes pas étaient comptés par les ordres du ciel;
Lui-même a tout détruit; un naufrage cruel
Sur ces bords ignorés nous jette à l'aventure.
Quel chemin peut conduire à cette cour impure,
A ce séjour de crime où j'ai reçu le jour ?

PYLADE.

Regarde ce palais, ce temple, cette tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois sombre & sauvage;
De deuil & de grandeur tout offre ici l'image....
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triste, levant au ciel des yeux désespérés;
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence,
Sans doute, a des malheurs la longue expérience :
Sur ton malheureux sort il pourra s'attendrir.

ORESTE.

(f) Il gémit : tout mortel est donc né pour souffrir !



## SCÈNE II.

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

PYLADE.

O qui que vous ſoyez, tournez vers nous la vue:
La terre où je vous parle eſt pour nous inconnue;
Vous voyez deux amis & deux infortunés,
A la fureur des flots long-tems abandonnés.
Ce lieu nous doit-il être ou funeſte ou propice?

PAMMENE.

Je ſers ici les dieux, j'implore leur juſtice;
J'exerce en leur préſence, en ma ſimplicité,
Les reſpectables droits de l'hoſpitalité.
Daignez, ſous l'humble toît qu'habite ma vieilleſſe;
Mépriſer des grands rois la ſuperbe richeſſe:
Venez; les malheureux me ſont toujours ſacrés.

ORESTE.

Sage & juſte habitant de ces bords ignorés;
Que des dieux par nos mains la puiſſance immortelle
De votre piété récompenſe le zèle!
Quel aſile eſt le vôtre, & quelles ſont vos lois?
Quel ſouverain commande aux lieux où je vous vois?

PAMMENE.

Egiſthe règne ici; je ſuis ſous ſa puiſſance.

ORESTE.

Egiſthe? Ciel! ô crime! ô terreur! ô vengeance!

PYLADE.

Dans ce péril nouveau, gardez de vous trahir.

ORESTE.

Egifthe? juftes Dieux! celui qui fit-périr....

PAMMENE.

Lui-même.

ORESTE.

Et Clytemneftre après ce coup funefte....

PAMMENE.

Elle règne avec lui: l'univers fait le refte.

ORESTE.

Ce palais, ce tombeau,....

PAMMENE.

Ce palais redouté
Eft par Egifthe même en ce jour habité.
Mes yeux ont vu jadis élever cet ouvrage
Par une main plus digne, & pour un autre ufage.
Ce tombeau (pardonnez fi je pleure à ce nom)
Eft celui de mon roi, du grand Agamemnon.

ORESTE.

Ah! c'en eft trop: le ciel épuife mon courage.

PYLADE *à Orefte.*

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton vifage.

PAMMENE *à Orefte qui fe détourne.*

Etranger généreux, vous vous attendriffez?
Vous voulez retenir les pleurs que vous verfez?
Hélas! qu'en liberté votre cœur fe déploie;
Plaignez le fils des dieux, & le vainqueur de Troie:

Que des yeux étrangers pleurent au moins ſon ſort,
Tandis que dans ces lieux on inſulte à ſa mort.

ORESTE.

Si je fus élevé loin de cette contrée,
Je n'en chéris pas moins les deſcendans d'Atrée.
Un grec doit s'attendrir ſur le ſort des héros.
Je dois ſur-tout.... Electre eſt-elle dans Argos?

PAMMENE.

Seigneur, elle eſt ici.

ORESTE.

Je veux, je cours.

PYLADE.

Arrête!
Tu vas braver les dieux, tu hazardes ta tête.
Que je te plains! (g)

(*à Pammène.*)

Daignez, reſpectable mortel,
Dans le temple voiſin nous conduire à l'autel;
C'eſt le premier devoir. Il eſt tems que j'adore
Le dieu qui nous ſauva ſur la mer d'Epidaure.

ORESTE.

Menez-nous à ce temple, à ce tombeau ſacré,
Où repoſe un héros lâchement maſſacré:
Je dois à ſa grande ombre un ſecret ſacrifice.

PAMMENE.

Vous, Seigneur? ô deſtins! ô céleſte juſtice! (h)
Eh quoi! deux étrangers ont un deſſein ſi beau!
Ils viennent de mon maître honorer le tombeau!
Hélas! le citoyen, timidement fidèle,

N'oserait en ces lieux imiter ce ſaint zèle.
Dès qu'Egiſthe paraît, la piété, Seigneur,
Tremble de ſe montrer, & rentre au fond du cœur.
Egiſthe apporte ici le frein de l'eſclavage.
Trop de danger vous ſuit.

ORESTE.

C'eſt ce qui m'encourage.

PAMMENE.

De tout ce que j'entends que mes ſens ſont ſaiſis !
Je me tais ... mais, Seigneur, mon maître avait un fils,
Qui dans les bras d'Electre.... Egiſthe ici s'avance;
Clytemneſtre le ſuit.... évitez leur préſence.

ORESTE.

Quoi ! c'eſt Egiſthe ?

PYLADE.

Il faut vous cacher à ſes yeux.

## SCÈNE III.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE *plus loin*, PAMMENE, SUITE.

EGISTHE *à Pammène.*

A qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux ?
L'un de ces deux mortels porte ſur ſon viſage
L'empreinte des grandeurs & les traits du courage;
Sa démarche, ſon air, ſon maintien m'ont frappé,
Dans une douleur ſombre il ſemble enveloppé:

Quel eſt-il? Eſt-il né ſous mon obéiſſance?

PAMMENE.

Je connais ſon malheur, & non pas ſa naiſſance.
Je devais des ſecours à ces deux étrangers,
Pouſſés par la tempête à travers ces rochers;
S'ils ne me trompent point, la Grèce eſt leur patrie.

EGISTHE.

Répondez d'eux, Pammène: il y va de la vie.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi, deux malheureux, en ces lieux abordés,
D'un œil ſi ſoupçonneux ſeraient-ils regardés?

EGISTHE.

On murmure, on m'alarme, & tout me fait ombrage.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! depuis quinze ans, c'eſt-là notre partage:
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint;
Et c'eſt un des poiſons dont mon cœur eſt atteint.

EGISTHE *à Pammène.*

Allez, dis-je, & ſachez quel lieu les a vu naître;
Pourquoi près du palais ils ont oſé paraître;
De quel port ils partaient; & ſur-tout quel deſſein
Les guida ſur ces mers dont je ſuis ſouverain.



## SCÈNE IV.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE.

EGISTHE.

CLYTEMNESTRE, vos dieux ont gardé le ſilence : (*i*)
En moi ſeul déſormais mettez votre eſpérance.
Fiez-vous à mes ſoins, vivez, règnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au deſtin d'Electre, il eſt tems que j'y penſe.
De nos nouveaux deſſeins j'ai peſé l'importance: (*k*)
Sans doute elle eſt à craindre ; & je ſais que ſon nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon ;
Qu'un jour avec mon fils Electre en concurrence,
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourd'hui je briſe ſes liens,
Que j'uniſſe par vous ſes intérêts aux miens ;
Vous voulez terminer cette haîne fatale,
Ces malheurs attachés aux enfans de Tantale ?
Parlez-lui ; mais craignons tous deux de partager
La honte d'un refus, qu'il nous faudrait venger.
Je me flatte avec vous qu'un ſi triſte eſclavage
Doit plier de ſon cœur la fermeté ſauvage ;
Que ce paſſage heureux, & ſi peu préparé,
Du rang le plus abject à ce premier degré,
Le poids de la raiſon qu'une mère autoriſe,
L'ambition ſur-tout la rendra plus ſoumiſe.
Gardez qu'elle réſiſte à ſa félicité :
Il reſte un châtiment pour ſa témérité.

Ici votre indulgence & le nom de ſon père
Nourriſſent ſon orgueil au ſein de la misère:
Qu'elle craigne, Madame, un ſort plus rigoureux;
Un exil ſans retour, & des fers plus honteux.



## SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, approchez-vous; & d'un œil moins auſtère
Enviſagez ces lieux, & ſur-tout une mère.
Je gémis en ſecret, comme vous ſoupirez,
De l'aviliſſement où vos jours ſont livrés:
Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injuſte haîne,
Je m'en afflige en mère, & m'en indigne en reine:
J'obtiens grâce pour vous; vos droits vous ſont rendus.

ELECTRE.

Ah, Madame! à vos pieds....

CLYTEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ELECTRE.

Eh! quoi?

CLYTEMNESTRE.

De votre ſang ſoutenir l'origine,
Du grand nom de Pélops réparer la ruine;
Réunir ſes enfans, trop long-tems diviſés.

ELECTRE.

Ah! parlez-vous d'Orefte? achevez, difpofez.

CLYTEMNESTRE.

Je parle de vous-même: & votre ame obftinée
A fon propre intérêt doit être ramenée.
De tant d'abaiffement c'eft peu de vous tirer:
Electre, au trône un jour il vous faut afpirer.
Vous pouvez, fi ce cœur connaît le vrai courage,
De Micène & d'Argos efpérer l'héritage:
C'eft à vous de paffer, des fers que vous portez,
A ce fuprême rang des rois dont vous fortez.
D'Egifthe contre vous j'ai fu fléchir la haîne;
Il veut vous voir en fille, il vous donne Pliftène.
Pliftène eft d'Epidaure attendu chaque jour:
Votre hymen eft fixé pour fon heureux retour.
D'un brillant avenir goûtez déjà la gloire;
Le paffé n'eft plus rien, perdez-en la mémoire.

ELECTRE.

A quel oubli, grands Dieux! ofe-t-on m'inviter!
Quel horrible avenir m'ofe-t-on préfenter?
O fort! ô derniers coups tombés fur ma famille!
Songez-vous au héros dont Electre eft la fille?
Madame, ofez-vous bien, par un crime nouveau,
Abandonner Electre au fils de fon bourreau?
Le fang d'Agamemnon! qui? moi? la fœur d'Orefte,
Electre, au fils d'Egifthe, au neveu de Thiefte!
Ah! rendez-moi mes fers; rendez-moi tout l'affront,
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front;
Rendez-moi les horreurs de cette fervitude,
Dont j'ai fait une épreuve & fi longue & fi rude.

L'opprobre

L'opprobre eſt mon partage ; il convient à mon ſort,
J'ai ſupporté la honte, & vu de près la mort.
Votre Egiſthe cent fois m'en avait menacée ;
Mais enfin c'eſt par vous qu'elle m'eſt annoncée.
Cette mort à mes ſens inſpire moins d'effroi,
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.
Allez, de cet affront je vois trop bien la cauſe ;
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propoſe.
Vous n'avez plus de fils ; ſon aſſaſſin cruel
Craint les droits de ſes ſœurs au trône paternel :
Il veut forcer mes mains à ſeconder ſa rage,
Aſſurer à Pliſtène un ſanglant héritage,
Joindre un droit légitime aux droits des aſſaſſins,
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus ſaints.
Ah ! ſi j'ai quelques droits, s'il eſt vrai qu'il les craigne,
Dans ce ſang malheureux que ſa main les éteigne ;
Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon ſein :
Et ſi ce n'eſt aſſez, prêtez-lui votre main :
Frappez, joignez Electre à ſon malheureux frère ;
Frappez, dis-je ! à vos coups je connaîtrai ma mère.

CLYTEMNESTRE.

Ingrate, c'en eſt trop ! & toute ma pitié
Cède enfin dans mon cœur à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté ? que pouvais-je plus faire,
Pour fléchir, pour briſer ton cruel caractère ?
Tendreſſe, châtimens, retour de mes bontés,
Tes reproches ſanglans ſouvent même écoutés,
Raiſon, menace, amour, tout, juſqu'à la couronne,
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne :

J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné sans fruit:
Va, j'abandonne Electre au malheur qui la suit:
Va, je suis Clytemnestre, & sur-tout je suis reine.
Le sang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haîne.
C'est trop flatter la tienne, & de ma faible main
Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémis, j'y suis indifférente.
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,
Flottant entre la plainte & la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimai malgré toi; l'aveu m'en est bien triste:
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Egisthe;
Je ne suis plus ta mère, & toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémissant réclamait la nature,
Que ma fille déteste, & qu'il faut que j'abjure.

## SCENE VI.

ELECTRE *seule.*

Et c'est ma mère, ô Ciel! Fut-il jamais pour moi,
Depuis la mort d'un père, un jour plus plein d'effroi?
Hélas, j'en ai trop dit: ce cœur plein d'amertume
Répandait, malgré lui, le fiel qui le consume.
Je m'emporte, il est vrai; mais ne m'a-t-elle pas
D'Oreste, en ses discours, annoncé le trépas?
On offre sa dépouille à sa sœur désolée!
De ces lieux tout-sanglans la nature exilée,
Et qui ne laisse ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermait pour lui toute entière en mon cœur.

S'il n'eſt plus, ſi ma mère à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie ?
Pourquoi ? pour obtenir de ſes triſtes faveurs
De ramper dans la cour de mes perſécuteurs ?
Pour lever en tremblant, aux dieux qui me trahiſſent,
Ces languiſſantes mains que mes chaînes flétriſſent ?
Pour voir, avec des yeux de larmes obſcurcis,
Dans le lit de mon père, & ſur ſon trône aſſis,
Ce monſtre, ce tyran, ce raviſſeur funeſte,
Qui m'ôte encor ma mère & me prive d'Oreſte ?

## *SCÈNE VII.*

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Chère Electre, appaiſez ces cris de la douleur.

ELECTRE.

Moi !

IPHISE.

Partagez ma joie.

ELECTRE.

Au comble du malheur,
Quelle funeſte joie à nos cœurs étrangère !

IPHISE.

Eſpérons.

ELECTRE.

Non, pleurez ; ſi j'en crois une mère,
Oreſte eſt mort, Iphiſe.

IPHISE.

Ah ! ſi j'en crois mes yeux ;
Oreſte vit encore, Oreſte eſt en ces lieux.

ELECTRE.

Grands Dieux ! Oreſte ? lui ! ſeroit-il bien poſſible ?
Ah ! gardez d'abuſer une ame trop ſenſible.
Oreſte, dites-vous ?

IPHISE.

Oui.

ELECTRE.

D'un ſonge flatteur ...
Ne me préſentez pas la dangereuſe erreur.
Oreſte !... Pourſuivez ; je ſuccombe à l'atteinte
Des mouvemens confus d'eſpérance & de crainte.

IPHISE.

Ma ſœur, deux inconnus, qu'à travers mille morts,
La main d'un dieu, ſans doute, a jetés ſur ces bords,
Recueillis par les ſoins du fidèle Pammène....
L'un des deux....

ELECTRE.

Je me meurs, & me ſoutiens à peine.
L'un des deux ?

IPHISE.

Je l'ai vu ; quel feu brille en ſes yeux !
Il avait l'air, le port, le front des demi-dieux,
Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troie ;
La même majeſté ſur ſon front ſe déploie.
A mes avides yeux ſoigneux de s'arracher,
Chez Pammène en ſecret il ſemble ſe cacher.

Interdite, & le cœur tout-plein de son image,
J'ai couru vous chercher sur ce triste rivage,
Sous ces sombres cyprès, dans ce temple éloigné;
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.
Je l'ai vu, ce tombeau couronné de guirlandes,
De l'eau sainte arrosé, couvert encor d'offrandes;
Des cheveux, si mes yeux ne se sont pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes sens sont frappés;
Une épée, & c'est-là ma plus ferme espérance:
C'est le signe éclatant du jour de la vengeance:
Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros,
Suscité par les dieux pour le salut d'Argos,
Aurait osé braver ce tyran redoutable?
C'est Oreste, sans doute, il en est seul capable,
C'est lui, le ciel l'envoie; il m'en daigne avertir.
C'est l'éclair qui paraît, la foudre va partir.

ELECTRE.

Je vous crois; j'attends tout: mais n'est-ce point un piège
Que tend de mon tyran la fourbe sacrilège?
Allons. De mon bonheur il me faut assurer.
Ces étrangers.... Courons, mon cœur va m'éclairer.

IPHISE.

Pammène m'avertit, Pammène nous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure.
Il y va de ses jours.

ELECTRE.

Ah! que m'avez-vous dit?
Non, vous êtes trompée, & le ciel nous trahit.
Mon frère, après seize ans, rendu dans sa patrie,

Eût volé dans les bras qui ſauvèrent ſa vie ;
Il eût porté la joie à ce cœur déſolé ;
Loin de vous fuir, Iphiſe, il vous aurait parlé.
Ce fer vous raſſurait, & j'en ſuis alarmée.
Une mère cruelle eſt trop bien informée.
J'ai cru voir, & j'ai vu dans ſes yeux interdits
Le barbare plaiſir d'avoir perdu ſon fils.
N'importe, je conſerve un reſte d'eſpérance ;
Ne m'abandonnez pas, ô Dieux de la vengeance !
Pammène à mes tranſports pourra-t-il réſiſter ?
Il faut qu'il parle, allons : rien ne peut m'arrêter.

IPHISE.

Vous vous perdez ; ſongez qu'un maître impitoyable
Nous obſède, nous ſuit d'un œil inévitable.
Si mon frère eſt venu, nous l'allons découvrir ;
Ma ſœur, en lui parlant, nous le feſons périr :
Et ſi ce n'eſt pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos tyrans, met en danger Pammène. (*l*)
Je revole au tombeau que je puis honorer :
Clytemneſtre du moins m'a permis d'y pleurer.
Cet étranger, ma ſœur, y peut paraître encore ;
C'eſt un aſile sûr : & ce ciel que j'implore,
Ce ciel dont votre audace accuſe les rigueurs,
Pourra le rendre encore à vos cris, à mes pleurs.
Venez.

ELECTRE.

De quel eſpoir ma douleur eſt ſuivie !
Ah ! ſi vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

*Fin du ſecond Acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIÉRE. (m)

ORESTE, PYLADE.

*( Un esclave porte une urne, & un autre une épée. )*

PYLADE.

QUOI, verrai-je toujours ta grande ame égarée
Souffrir tous les tourmens des descendans d'Atrée ?
De l'attendrissement passer à la fureur ?

ORESTE.

C'est le destin d'Oreste, il est né pour l'horreur.
J'étais dans ce tombeau, lorsque ton œil fidèle
Veillait sur ces dépôts confiés à ton zèle ;
J'appelais en secret ces mânes indignés,
Je leur offrais mes dons, de mes larmes baignés.
Une femme vers moi courant désespérée,
Avec des cris affreux dans la tombe est entrée,
Comme si dans ces lieux, qu'habite la terreur,
Elle eût fui sous les coups de quelque dieu vengeur.
Elle a jetté sur moi sa vue épouvantée ;
Elle a voulu parler, sa voix s'est arrêtée.
J'ai vu soudain, j'ai vu les filles de l'enfer
Sortir entr'elle & moi de l'abyme entr'ouvert.
Leurs serpens, leurs flambeaux, leur voix sombre & terrible
M'inspiraient un transport inconcevable, horrible,

Une fureur atroce ; & je sentais ma main
Se lever malgré moi, prête à percer son sein :
Ma raison s'enfuyait de mon ame éperdue.
Cette femme en tremblant s'est soustraite à ma vue,
Sans s'adresser aux dieux, & sans les honorer ;
Elle semblait les craindre, & non les adorer.
Plus loin, versant des pleurs, une fille timide,
Sur la tombe & sur moi fixant un œil avide,
D'Oreste en gémissant a prononcé le nom.

## SCÈNE II.

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

ORESTE *à Pammène.*

O Vous qui secourez le sang d'Agamemnon,
Vous vers qui nos malheurs & nos dieux sont mes guides,
Parlez, révélez-moi les destins des Atrides :
Qui sont ces deux objets, dont l'un m'a fait horreur
Et l'autre a dans mes sens fait-passer la douleur ?
Ces deux femmes...

PAMMENE.

Seigneur, l'une était votre mère...

ORESTE.

Clytemnestre ! elle insulte aux mânes de mon père ?

PAMMENE.

Elle venait, aux dieux vengeurs des attentats,
Demander un pardon qu'elle n'obtiendra pas.
L'autre était votre sœur, la tendre & simple Iphise,

A qui de ce tombeau l'entrée était permise.

ORESTE.

Hélas ! que fait Electre ?

PAMMENE.

Elle croit votre mort ;
Elle pleure.

ORESTE.

Ah ! grands Dieux qui conduisez mon sort ;
Quoi, vous ne voulez pas que ma bouche affligée
Console de mes sœurs la tendresse outragée !
Quoi, toute ma famille, en ces lieux abhorrés,
Est un sujet de trouble à mes sens déchirés !

PAMMENE.

Obéissons aux dieux.

ORESTE.

Que cet ordre est sévère !

PAMMENE.

Ne vous en plaignez point ; cet ordre est salutaire :
La vengeance est pour eux. Ils ne prétendent pas
Qu'on touche à leur ouvrage, & qu'on aide leur bras :
Electre vous nuirait, loin de vous être utile ;
Son caractère ardent, son courage indocile,
Incapable de feindre & de rien ménager,
Servirait à vous perdre, au lieu de vous venger.

ORESTE.

Mais quoi ! les abuser par cette feinte horrible ?

PAMMENE.

N'oubliez point ces dieux, dont le secours sensible

ORESTE *à Pylade.*

Tu vois ces deux objets : ils m'arrachent le cœur.

PYLADE.

Sous les lois des tyrans tout gémit, tout s'attriſte.

ORESTE.

La plainte doit régner dans l'empire d'Egiſthe.

IPHISE *à Electre.*

Voilà ces étrangers.

ELECTRE.

Préſages douloureux !
Le nom d'Egiſthe, ô Ciel ! eſt prononcé par eux.

IPHISE.

L'un d'eux eſt ce héros dont les traits m'ont frappée.

ELECTRE.

Hélas ! ainſi que vous j'aurais été trompée.

( *à Oreſte.* )

Eh, qui donc êtes-vous, étrangers malheureux ?
Que venez-vous chercher ſur ce rivage affreux ?

ORESTE.

Nous attendons ici les ordres, la préſence
Du roi qui tient Argos ſous ſon obéiſſance.

ELECTRE.

Qui ? du roi ! Quoi ! des Grecs oſent donner ce nom
Au tyran qui verſa le ſang d'Agamemnon !

PYLADE.

Il règne : c'eſt aſſez ; & le ciel nous ordonne
Que, ſans peſer ſes droits, nous reſpections ſon trône.

ELECTRE.

Maxime horrible & lâche! Eh, que demandez-vous
Au monſtre enſanglanté qui règne ici ſur nous?

PYLADE.

Nous venons lui porter des nouvelles heureuſes.

ELECTRE.

Elles ſont donc pour nous inhumaines, affreuſes?

IPHISE, *en voyant l'urne.*

Quelle eſt cette urne? hélas! O ſurpriſe! ô douleurs!

PYLADE.

Oreſte....

ELECTRE.

Oreſte! ah Dieux! il eſt mort; je me meurs.

ORESTE *à Pilade.*

Qu'avons-nous fait, ami? peut-on les méconnaître
A l'excès des douleurs que nous voyons paraître?
Tout mon ſang ſe ſoulève. Ah Princeſſe! ah vivez!

ELECTRE.

Moi, vivre! Oreſte eſt mort. Barbares, achevez.

IPHISE.

Hélas! d'Agamemnon vous voyez ce qui reſte;
Ses deux filles, les ſœurs du malheureux Oreſte.

ORESTE.

Electre! Iphiſe! où ſuis-je? impitoyables Dieux!
( *à celui qui porte l'urne.* )
Otez ces monumens; éloignez de leurs yeux
Cette urne dont l'aſpect....

ELECTRE, *revenant à elle, & courant vers l'urne.*

Cruel, qu'ofez-vous dire?
Ah! ne m'en privez pas; & devant que j'expire,
Laiffez, laiffez toucher à mes tremblantes mains
Ces reftes échappés à des dieux inhumains.
Donnez.

(*elle prend l'urne & l'embraffe.*)

ORESTE.

Que faites-vous? ceffez.

PYLADE.

Le feul Egifthe
Dut recevoir de nous ce monument fi trifte.

ELECTRE.

Qu'entends-je? ô nouveau crime! ô défaftres plus grands!
Les cendres de mon frere aux mains de mes tyrans!
Des meurtriers d'Orefte, ô Ciel, fuis-je entourée?

ORESTE.

De ce reproche affreux mon ame déchirée,
Ne peut plus....

ELECTRE.

Et c'eft vous qui partagez mes pleurs?
Au nom du fils des rois, au nom des dieux vengeurs,
S'il n'eft pas mort par vous, fi vos mains généreufes
Ont daigné recueillir fes cendres malheureufes....

ORESTE.

Ah! Dieux!...

ELECTRE.

Si vous plaignez fon trépas & ma mort,

Répondez-moi ; comment avez-vous su son sort ?
Etiez-vous son ami ? dites-moi qui vous êtes.
Vous sur-tout dont les traits..... Vos bouches sont muettes !
Quand vous m'assassinez, vous êtes attendris !

ORESTE.

C'en est trop, & les dieux sont trop bien obéis.

ELECTRE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

Laissez ces dépouilles horribles.

ELECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui seront-ils inflexibles ?
Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces présens douloureux que ta pitié m'a faits ;
C'est Oreste, c'est lui... Vois sa sœur expirante
L'embrasser en mourant de sa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y résiste plus. Dieux inhumains, tonnez !
Electre.....

ELECTRE.

Eh bien ?

ORESTE.

Je dois....

PYLADE.

Ciel !

ELECTRE.

Poursuis.

ORESTE.

Apprenez...

## SCENE V.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE, ELECTRE, IPHISE, PAMMENE, GARDES.

ÉGISTHE.

QUEL ſpectacle! ô fortune à mes lois aſſervie!
Pammène, eſt-il donc vrai? mon rival eſt ſans vie?
Vous ne me trompiez point, ſa douleur m'en inſtruit.

ELECTRE.

O rage! ô dernier jour!

ORESTE.

Où me vois-je réduit?

ÉGISTHE.

Qu'on ôte de ſes mains ces dépouilles d'Oreſte.

(*on prend l'urne des mains d'Electre.*)

ELECTRE.

Barbare, arrache-moi le ſeul bien qui me reſte:
Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur:
Joins le père aux enfans, joins le frère à la ſœur.
Monſtre heureux, à tes pieds vois toutes tes victimes,
Jouis de ton bonheur, jouis de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des ſpectacles ſi doux,
Mère trop inhumaine; ils ſont dignes de vous.

(*Iphiſe l'emmène.*)



## SCENE VI.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Que me faut-il entendre !

EGISTHE.

Elle en sera punie.
Qu'elle se plaigne au ciel ; ce ciel me justifie ;
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis :
Nos jours sont assurés, nos trônes affermis.
Voilà donc ces deux Grecs échappés du naufrage,
De qui je dois payer le zèle & le courage.

ORESTE.

C'est nous-mêmes : j'ai dû vous offrir ces présens,
D'un important trépas gages intéressans :
Ce glaive, cet anneau, vous devez les connaître ; (o)
Agamemnon les eut, quand il fut votre maître ;
Oreste les portait.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! c'est vous que mon fils....

EGISTHE.

Si vous l'avez vaincu, je vous en dois le prix.
De quel sang êtes-vous ? que vois-je en vous paraître ?

ORESTE.

Mon nom n'est point connu.... Seigneur, il pourra l'être.

Mon père aux champs Troyens a ſignalé ſon bras ;
Aux yeux de tous ces rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ces tems de malheurs & de gloire,
Qui des Grecs triomphans ont ſuivi la victoire.
Ma mère m'abandonne, & je ſuis ſans ſecours ;
Des ennemis cruels ont pourſuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune & de père.
J'ai recherché l'honneur, & bravé la misère.
Seigneur, tel eſt mon ſort.

EGISTHE.

Dites-moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce prince odieux ?

ORESTE.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Ar-
chémore,
Dans un bois qui conduit au temple d'Épidaure.

EGISTHE.

Mais le roi d'Épidaure avait proſcrit ſes jours ;
D'où vient qu'à ſes bienfaits vous n'avez point re-
cours ?

ORESTE.

Je chéris la vengeance, & je hais l'infamie.
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.
Des intérêts ſecrets, Seigneur, m'avaient conduit ;
Cet ami les connut, il en fut ſeul inſtruit.
Sans implorer des rois, je venge ma querelle.
Je ſuis loin de vanter ma victoire & mon zèle ;
Pardonnez. Je friſſonne à tout ce que je voi,
Seigneur.... d'Agamemnon la veuve eſt devant moi....
Peut-être je la ſers, peut-être je l'offenſe....

Il ne m'appartient pas de braver sa présence. (p)
Je sors....

ÉGISTHE.

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, Seigneur;
Son aspect me remplit d'épouvante & d'horreur.
C'est lui que j'ai trouvé dans la demeure sombre,
Où d'un roi malheureux repose la grande ombre.
Les Déités du Styx marchaient à ses côtés.

ÉGISTHE.

Qui! vous?.... qu'osiez-vous faire en ces lieux écartés?

ORESTE.

J'allais, comme la reine, implorer la clémence
De ces mânes sanglans qui demandent vengeance.
Le sang qu'on a versé doit s'expier, Seigneur.

CLYTEMNESTRE.

Chaque mot est un trait enfoncé dans mon cœur.
Eloignez de mes yeux cet assassin d'Oreste.

ORESTE.

Cet Oreste, dit-on, dut vous être funeste;
On disait que proscrit, errant & malheureux,
De haïr une mère il eut le droit affreux.

CLYTEMNESTRE.

Il naquit pour verser le sang qui le fit-naître.
Tel fut le sort d'Oreste, & son dessein peut-être.
De sa mort cependant mes sens sont pénétrés.
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE.

Qui, lui, Madame? un fils armé contre sa mère! (4)
Ah! qui peut effacer ce sacré caractère?
Il respectait son sang.... Peut-être il eût voulu....

CLYTEMNESTRE.

Ah Ciel!

EGISTHE.

Que dites-vous? où l'aviez-vous connu?

PYLADE.

Il se perd.... Aisément les malheureux s'unissent;
Trop promptement liés, promptement ils s'aigrissent;
Nous le vîmes dans Delphe.

ORESTE.

Oui.... j'y fus son dessein.

EGISTHE.

Eh bien, quel était-il?

ORESTE.

De vous percer le sein.

EGISTHE.

Je connaissais sa rage, & je l'ai méprisée.
Mais de ce nom d'Oreste Electre autorisée
Semblait tenir encor tout l'État partagé;
C'est d'Electre sur-tout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourd'hui le comble à ses offenses:
Comptez-la désormais parmi vos récompenses.
Oui, ce superbe objet contre moi conjuré,
Ce cœur enflé d'orgueil, & de haîne enivré,
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance;
Digne sœur d'un barbare avide de vengeance,

Je la mets dans vos fers ; elle va vous servir :
C'eſt m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Si de Priam jadis la race malheureuſe
Traîna chez ſes vainqueurs une chaîne honteuſe,
Le ſang d'Agamemnon peut ſervir à ſon tour.

CLYTEMNESTRE.

Qui, moi, je ſouffrirais ?...

EGISTHE.

Eh, Madame, en ce jour,
Défendez-vous encor ce ſang qui vous déteſte ?
N'épargnez point Electre, ayant proſcrit Oreſte.
(*à Oreſte.*)
Vous.... laiſſez cette cendre à mon juſte courroux.

ORESTE.

J'accepte vos préſens ; cette cendre eſt à vous.

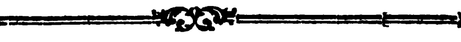
CLYTEMNESTRE.

Non, c'eſt pouſſer trop loin la haîne & la vengeance ;
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompenſe.
Vous-même, croyez-moi, quittons ces triſtes bords,
Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.
Oſons-nous préparer ce feſtin ſanguinaire,
Entre l'urne du fils & la tombe du père ?
Oſons-nous appeler à nos ſolennités
Les dieux de ma famille à qui vous inſultez,
Et livrer, dans les jeux d'une pompe funeſte,
Le ſang de Clytemneſtre au meurtrier d'Oreſte ?
Non, trop d'horreur ici s'obſtine à me troubler :
Quand je connais la crainte, Egiſthe peut trembler.
Ce meurtrier m'accable ; & je ſens que ſa vue
A porté dans mon cœur un poiſon qui me tue.

Je cède, & je voudrais, dans ce mortel effroi,
Me cacher à la terre, & s'il se peut à moi.
(*elle sort.*)

EGISTHE *à Oreste.*

Demeurez. Attendez que le tems la désarme.
La nature un moment jette un cri qui l'alarme;
Mais bientôt, dans un cœur à la raison rendu,
L'intérêt parle en maître, & seul est entendu.
En ces lieux, avec nous, célébrez la journée
De son couronnement & de mon hymenée.
(*à sa suite.*)
Et vous.... dans Epidaure allez chercher mon fils;
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.



## *SCÈNE VII.*

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Va, tu verras Oreste à tes pompes cruelles;
Va, j'ensanglanterai la fête où tu m'appelles.

PYLADE.

Dans tous ces entretiens, que je tremble pour vous!
Je crains votre tendresse, & plus votre courroux;
Dans ses émotions je vois votre ame altière,
A l'aspect du tyran s'élançant toute entière;
Tout-prêt de l'insulter, tout-prêt de vous trahir,
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait-fremir.

ORESTE.

Ah! Clytemnestre encor trouble plus mon courage;

Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage !
As-tu vu dans ſes yeux, ſur ſon front interdit,
Les combats qu'en ſon ame excitait mon récit ?
Je les éprouvai tous : ma voix était tremblante.
Ma mère en me voyant s'effraye & m'épouvante.
Le meurtre de mon père, & mes ſœurs à venger,
Un barbare à punir, la reine à ménager,
Electre, ſon tyran, mon ſang qui ſe ſoulève ;
Que de tourmens ſecrets !.. O Dieu terrible, achève !
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,
Ce moment de vengeance, & que prévient mon
cœur !
Quand pourrai-je ſervir ma tendreſſe & ma haîne,
Mêler le ſang d'Egiſthe aux cendres de Pliſtène,
Immoler ce tyran, le montrer à ma ſœur
Expirant ſous mes coups, pour la tirer d'erreur !

## SCÈNE VIII.

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

ORESTE.

QU'AS-TU fait, cher Pammène ? as-tu quelque eſ-
pérance ?

PAMMENE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,
Où j'ai vu dans ces lieux votre père égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont aſſiégé.

ORESTE.

Comment ?

PYLADE.

Quoi, pour Orefte aurai-je à craindre encore ?

PAMMENE.

Il arrive à l'inftant un courier d'Epidaure;
Il eft avec Egifthe; il glace mes efprits:
Egifthe eft informé de la mort de fon fils.

PYLADE.

Ciel !

ORESTE.

Sait-il que ce fils, élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon eft tombé la victime ?

PAMMENE.

On parle de fa mort, on ne dit rien de plus;
Mais de nouveaux avis font encore attendus.
On fe tait à la cour, on cache à la contrée
Que d'un de fes tyrans la Grèce eft délivrée.
Egifthe, avec la reine en fecret renfermé,
Ecoute ce récit, qui n'eft pas confirmé:
Et c'eft ce que j'apprends d'un ferviteur fidèle
Qui, pour le fang des rois comme moi plein de zèle,
Gémiffant & caché, traîne encor fes vieux ans
Dans un fervice ingrat à la coûr des tyrans.

ORESTE.

De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices;
Mes mains ont commencé mes juftes facrifices;
Les dieux permettront-ils que je n'achève pas ?
Cher Pylade, eft-ce en vain qu'ils ont armé mon bras?
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,

M'ont-

M'ont-ils donné le fils, pour me livrer au père?
Marchons; notre péril doit nous déterminer:
Qui ne craint point la mort, eſt sûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puiſſe éclairer ſa rage;
Je veux de ce moment ſaiſir tout l'avantage.

PAMMENE.

Eh bien, il faut paraître, il faut vous découvrir
A ceux qui, pour leur roi ſauront du moins mourir:
Il en eſt, j'en réponds, cachés dans ces aſiles;
Plus ils ſont inconnus, plus ils ſeront utiles.

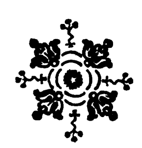
PYLADE.

Allons, & ſi les noms d'Oreſte & de ſa ſœur;
Si l'indignation contre l'uſurpateur,
Le tombeau de ton père, & l'aſpect de ſa cendre,
Les dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre;
S'il faut qu'Oreſte meure en ces lieux abhorrés,
Je t'ai voué mes jours, ils te ſont conſacrés.
Nous périrons unis; c'eſt l'eſpoir qui me reſte:
Pylade à tes côtés mourra digne d'Oreſte.

ORESTE.

Ciel, ne frappe que moi! mais daigne, en ta pitié,
Protéger ſon courage, & ſervir l'amitié.

*Fin du troiſiéme Acte.*



# ACTE IV.

## SCENE PREMIÈRE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

De Pammène, il est vrai, la sage vigilance (q)
D'Egisthe pour un tems trompe la défiance;
On lui dit que les dieux, de Tantale ennemis,
Frappaient en même tems les derniers de ses fils.
Peut-être que le ciel, qui pour nous se déclare,
Répand l'aveuglement sur les yeux du barbare.
Mais tu vois ce tombeau si cher à ma douleur;
Ma main l'avait chargé de mon glaive vengeur: (r)
Ce fer est enlevé par des mains sacrilèges.
L'asile de la mort n'a plus de privilèges;
Et je crains que ce glaive, à mon tyran porté,
Ne lui donne sur nous quelque affreuse clarté.
Précipitons l'instant où je veux le surprendre.

PYLADE.

Pammène veille à tout, sans doute il faut l'attendre.
Dès que nous aurons vu, dans ces bois écartés,
Le peu de vos sujets à vous suivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons-nous ensemble;
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous rassemble.

ORESTE.

Allons.... Pylade, ah ciel ! ah trop barbare loi !
Ma rigueur assassine un cœur qui vit pour moi.
Quoi, j'abandonne Electre à sa douleur mortelle !

PYLADE.

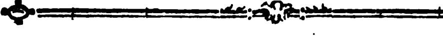
Tu l'as juré, poursuis, & ne redoute qu'elle.
Electre peut te perdre, & ne peut te servir :
Les yeux de tes tyrans sont tout-prêts de s'ouvrir :
Renferme cette amour & si sainte & si pure.
Doit-on craindre en ces lieux de dompter la nature ?
Ah ! de quels sentimens te laisses-tu troubler ?
Il faut venger Electre, & non la consoler.

ORESTE.

Pylade, elle s'avance, & me cherche peut-être.

PYLADE.

Ses pas sont épiés ; garde-toi de paraître.
Va, j'observerai tout avec empressement :
Les yeux de l'amitié se trompent rarement.



## SCÈNE II.

ELECTRE, IPHISE, PYLADE.

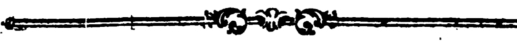
ELECTRE.

Le perfide !... il échappe à ma vue indignée.
En proie à ma fureur, & de larmes baignée,
Je reste sans vengeance, ainsi que sans espoir.
(*à Pylade.*)
Toi qui sembles frémir, & qui n'oses me voir ;

Toi, compagnon du crime, apprends-moi donc, barbare,
Où va cet assassin, de mon sang trop avare;
Ce maître à qui je suis, qu'un tyran m'a donné?

PYLADE.

Il remplit un devoir par le ciel ordonné,
Il obéit aux dieux : imitez-le, Madame.
Les arrêts du destin trompent souvent notre ame;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas;
Il plonge dans l'abyme, & bientôt en retire;
Il accable de fers, il élève à l'empire;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.
Gardez de succomber à vos tourmens nouveaux.
Soumettez-vous; c'est tout ce que je puis vous dire.



## SCENE III.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

Ses discours ont accru la fureur qui m'inspire.
Que veut-il? prétend-il que je doive souffrir
L'abominable affront dont on m'ose couvrir?
La mort d'Agamemnon, l'assassinat d'un frère,
N'avaient donc pu combler ma profonde misère!
Après quinze ans de maux & d'opprobres soufferts,
De l'assassin d'Oreste il faut porter les fers;
Et pressée en tout tems d'une main meurtrière,
Servir tous les bourreaux de ma famille entière!

Glaive affreux, fer ſanglant, qu'un outrage nouveau
Expoſait en triomphe à ce ſacré tombeau;
Fer teint du ſang d'Oreſte, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée;
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts;
Sers un objet plus digne, & mes juſtes efforts.
Egiſthe, m'a-t-on dit, s'enferme avec la reine;
De quelque nouveau crime il prépare la ſcène;
Pour fuir la main d'Electre, il prend de nouveaux ſoins;
A l'aſſaſſin d'Oreſte on peut aller du moins.
*Je ne puis me baigner dans le ſang des deux traîtres:*
Allons, *je* vais du moins punir un de mes maîtres. (*s*)

IPHISE.

Eſt-il bien vrai qu'Oreſte ait péri de ſa main?
J'avais cru voir en lui le cœur le plus humain.
Il partageait ici notre douleur amère.
Je l'ai vu révérer la cendre de mon père.

ELECTRE.

Ma mère en fait autant: les coupables mortels
Se baignent dans le ſang, & tremblent aux autels.
Ils paſſent, ſans rougir, du crime au ſacrifice.
Eſt-ce ainſi que des dieux on trompe la juſtice?
Il ne trompera pas mon courage irrité.
Quoi! de ce meurtre affreux ne s'eſt-il pas vanté?
Egiſthe au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée?
Ne ſuis-je pas enfin la preuve infortunée,
La victime, le prix de ces noirs attentats,
Dont vous oſez douter, quand je meurs dans vos bras,

Quand Orefte au tombeau, m'appelle avec fon père?
Ma fœur, ah ! fi jamais Electre vous fut chère,
Ayez du moins pitié de mon dernier moment..
Il faut qu'il foit terrible! il faut qu'il foit fanglant.
Allez, informez-vous de ce que fait Pammène,
Et fi le meurtrier n'eft point avec la reine:
La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis;
Tranquille elle a reçu l'affaffin de fon fils.
On l'a vu partager (& ce crime eft croyable)
De fon indigne époux la joie impitoyable.
Une mère ! ah grands Dieux !... ah, je veux de ma main,
A fes yeux, dans fes bras, immoler l'affaffin;
Je le veux.

IPHISE.

Vos douleurs lui font trop d'injuftice :
L'afpect du meurtrier eft pour elle un fupplice.
Ma fœur, au nom des dieux, ne précipitez rien.
Je vais avec Pammène avoir un entretien.
Electre, ou je m'abufe, ou l'on s'obftine à taire,
A cacher à nos yeux un important myftère.
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excufable au cœur des malheureux.
On fe cache de vous ; Pammène vous évite;
J'ignore comme vous quel projet il médite :
Laiffez-moi lui parler, laiffez-moi vous fervir.
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.



## SCÈNE IV.

ELECTRE *ſeule.*

UN repentir! qui? moi! mes mains déſeſpérées (1)
Dans ce grand abandon ſeront plus aſſurées.
Euménides, venez, ſoyez ici mes dieux;
Vous connaiſſez trop bien ces déteſtables lieux;
Ce palais plus rempli de malheurs & de crimes,
Que vos gouffres profonds regorgeans de victimes.
Filles de la Vengeance, armez-vous, armez-moi;
Venez avec la Mort, qui marche avec l'Effroi;
Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincel-
lent;
Oreſte, Agamemnon, Electre vous appellent:
Les voici! je les vois, & les vois ſans terreur:
L'aſpect de mes tyrans m'inſpirait plus d'horreur.
Ah! le barbare approche; il vient, ſes pas impies
Sont, à mes yeux vengeurs, entourés des Furies.
L'enfer me le déſigne, & le livre à mon bras.



## SCÈNE V.

ELECTRE *dans le fond*, ORESTE *d'un autre côté.*

ORESTE.

OU ſuis-je? C'eſt ici qu'on adreſſa mes pas.
O ma patrie! ô terre à tous les miens fatale!
Redoutable berceau des enfans de Tantale,

Famille des héros & des grands criminels,
Les malheurs de ton ſang feront-ils éternels ?
L'horreur qui règne ici m'environne & m'accable.
De quoi ſuis-je puni ? de quoi ſuis-je coupable ?
Au ſort de mes aïeux ne pourrai-je échapper ?

ELECTRE *avançant un peu du fond du théâtre.*

Qui m'arrête ? & d'où vient que je crains de frapper ?
Avançons.

ORESTE.

Quelle voix ici s'eſt fait-entendre ?
Père, époux malheureux, chère & terrible cendre,
Eſt-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon ?

ELECTRE.

Juſte Ciel ! eſt-ce à lui de prononcer ce nom ? (u)

ORESTE.

O malheureuſe Electre !

ELECTRE.

Il me nomme, il ſoupire !
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ?
Qu'importe des remords à mon juſte courroux ?
( *elle avance vers Oreſte.* )
Frappons... Meurs, malheureux.

ORESTE *lui ſaiſiſſant le bras.*

Juſtes Dieux ! eſt-ce vous,
Chère Electre ?....

ELECTRE.

Qu'entends-je ?

ORESTE.

Hélas ! qu'alliez-vous faire ?

ELECTRE.

J'allais verſer ton ſang, j'allais venger mon frère.

ORESTE *la regardant avec attendriſſement.*

Le venger ! & ſur qui ?

ELECTRE.

Son aſpect, ſes accens,
Ont fait trembler mon bras, ont fait frémir mes ſens.
Quoi ! c'eſt vous dont je ſuis l'eſclave malheureuſe ?

ORESTE.

C'eſt moi qui ſuis à vous.

ELECTRE.

O vengeance trompeuſe !
D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur eſt changé ?

ORESTE.

Sœur d'Oreſte.....

ELECTRE.

Achevez.

ORESTE.

Où me ſuis-je engagé ?

ELECTRE.

Ah ! ne me trompez plus : parlez, il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre.
Par pitié répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

Je ne puis..... fuyez-moi.

ELECTRE.

Qui! moi, vous fuir!

ORESTE.

Tremblez.

ELECTRE.

Pourquoi?

ORESTE.

Je suis.... Cessez. Gardez qu'on ne vous voie.

ELECTRE.

Ah! vous me remplissez de terreur & de joie!

ORESTE.

Si vous aimez un frère....

ELECTRE.

Oui, je l'aime; oui, je crois
Voir les traits de mon père, entendre encor sa voix;
La nature nous parle, & perce ce mystère:
Ne lui résistez pas: oui, vous êtes mon frère:
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embrasse; hélas!
Cher Oreste, & ta sœur a voulu ton trépas!

ORESTE *en l'embrassant.*

Le ciel menace en vain, la nature l'emporte;
Un dieu me retenait; mais Electre est plus forte.

ELECTRE.

Il t'a rendu ta sœur, & tu crains son couroux!

ORESTE.

Ses ordres menaçans me dérobaient à vous.
Est-il barbare assez pour punir ma faiblesse?

ELECTRE.

Ta faiblesse est vertu : partage mon ivresse.
A quoi m'exposais-tu, cruel ? à t'immoler.

ORESTE.

J'ai trahi mon serment.

ELECTRE.

Tu l'as dû violer.

ORESTE.

C'est le secret des dieux.

ELECTRE.

C'est moi qui te l'arrache ;
Moi qu'un serment plus saint à leur vengeance attache ;
Que crains-tu ?

ORESTE.

Les horreurs où je suis destiné,
Les oracles, ces lieux, ce sang dont je suis né.

ELECTRE.

Ce sang va s'épurer ; viens punir le coupable ;
Les oracles, les dieux, tout nous est favorable ;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.

## *SCENE VI.*

ELECTRE, ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE

ÉLECTRE.

AH ! venez, & joignez tous vos transports aux miens ;
Unissez-vous à moi, chers amis de mon frère.

PYLADE *à Oreste.*

Quoi, vous avez trahi ce dangereux mystère!
Pouvez-vous....

ORESTE.

Si le ciel veut se faire-obéir,
Qu'il me donne des lois que je puisse accomplir.

ELECTRE *à Pylade.*

Quoi, vous lui reprochez de finir ma misère?
Cruel, par quelle loi, par quel ordre sévère,
De mes persécuteurs prenant les sentimens,
Dérobiez-vous Oreste à mes embrassemens?
A quoi m'exposiez-vous? Quelle rigueur étrange...

PYLADE.

Je voulais le sauver: qu'il vive & qu'il vous venge.

PAMMENE.

Princesse, on vous observe en ces lieux détestés,
On entend vos soupirs, & vos pas sont comptés.
Mes amis inconnus, & dont l'humble fortune
Trompe de nos tyrans la recherche importune
Ont adoré leur maître; il était secondé;
Tout était prêt, Madame... & tout est hazardé.

ELECTRE.

Mais Egisthe en effet ne m'a-t-il pas livrée
A la main qu'il croyait de mon sang altérée?
( *à Oreste.* )
Mon sort à vos destins n'est-il pas asservi?
Oui, vous êtes mon maître: Egisthe est obéi.
Du barbare une fois la volonté m'est chère.
Tout est ici pour nous.

PAMMENE.

Tout vous devient contraire.
Egifthe eft alarmé, redoutez fon tranfport :
Ses foupçons, croyez-moi, font un arrêt de mort.
Séparons-nous.

PYLADE *à Pammène.*

Va, cours, ami fidèle & fage,
Raffemble tes amis, achève ton ouvrage.
Les momens nous font chers ; il eft tems d'éclater.

---

## *SCENE VII.*

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, ORESTE, PYLADE, GARDES.

EGISTHE.

MINISTRES de mes lois, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

ORESTE.

Autrefois dans Argos il régnait d'autres maîtres,
Qui connaiffaient les droits de l'hofpitalité.

PYLADE.

Egifthe, contre toi qu'avons-nous attenté ?
De ce héros au moins refpecte la jeuneffe.

EGISTHE.

Allez, & fecondez ma fureur vengereffe.
Quoi donc, à fon afpect vous femblez tous frémir ?

Allez, dis-je, & gardez de me désobéir :
Qu'on les traîne.

ELECTRE.

Arrêtez! Osez-vous bien, barbare...
Arrêtez! Le ciel même est de leur sang avare;
Ils sont tous deux sacrés... On les entraîne... ah Dieux!

EGISTHE.

Electre, frémissez pour vous comme pour eux;
Perfide, en m'éclairant redoutez ma colère.

## SCENE VIII.

ELECTRE, CLYTEMNESTRE.

ELECTRE.

Ah! daignez m'écouter; & si vous êtes mère,
Si j'ose rappeller vos premiers sentimens,
Pardonnez pour jamais mes vains emportemens,
D'une douleur sans borne effet inévitable.
Hélas! dans les tourmens la plainte est excusable.
Pour ces deux étrangers laissez-vous attendrir.
Peut être que dans eux le ciel vous daigne offrir
La seule occasion d'expier des offenses
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances;
Peut-être, en les sauvant, tout peut se réparer.

CLYTEMNESTRE.

Quel intérêt pour eux vous peut donc inspirer?

ELECTRE.

Vous voyez que les dieux ont respecté leur vie;

Ils les ont arrachés à la mer en furie ;
Le ciel vous les confie, & vous répondez d'eux.
L'un d'eux... si vous saviez... tous deux sont malheureux.
Sommes-nous dans Argos, ou bien dans la Tauride ;
Où de meurtres sacrés une prêtresse avide,
Du sang des étrangers fait-fumer son autel ?
Eh bien, pour les ravir tous deux au coup mortel ;
Que faut-il ? Ordonnez : j'épouserai Plistène :
Parlez ! j'embrasserai cette effroyable chaîne :
Ma mort suivra l'hymen ; mais je veux l'achever :
J'obéis, j'y consens.

CLYTEMNESTRE.

Voulez-vous me braver ?
Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Plistène a terminé la vie ?

ELECTRE.

Quoi donc, le ciel est juste ! Egisthe perd un fils !

CLYTEMNESTRE.

De joie à ce discours je vois vos sens saisis ?

ÉLECTRE.

Ah ! dans le désespoir où mon ame se noie ;
Mon cœur ne peut goûter une funeste joie ;
Non, je n'insulte point au sort d'un malheureux ;
Et le sang innocent n'est pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers ; mon ame intimidée
Ne voit point d'autre objet, & n'a point d'autre idée.

CLYTEMNESTRE.

Va, je t'entends trop bien ; tu m'as trop confirmé

Les ſoupçons dont Egiſthe était tant alarmé.
Ta bouche eſt de mon ſort l'interprète funeſte ;
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux eſt Oreſte.

ELECTRE.

Eh bien, s'il était vrai, ſi le ciel l'eût permis...
Si dans vos mains, Madame, il mettait votre fils...

CLYTEMNESTRE.

O moment redouté ! que faut-il que je faſſe ?

ELECTRE.

Quoi, vous héſiteriez à demander ſa grâce !
Lui ! votre fils ! ô Ciel !... quoi, ſes périls paſſés....
Il eſt mort : c'en eſt fait, puiſque vous balancez.

CLYTEMNESTRE.

Je ne balance point : va, ta fureur nouvelle
Ne peut même affaiblir ma bonté maternelle ;
Je le prends ſous ma garde : il pourra m'en punir....
Son nom ſeul me prépare un cruel avenir...
N'importe.... Je ſuis mère, il ſuffit ; inhumaine,
J'aime encor mes enfans.... tu peux garder ta haîne.

ELECTRE.

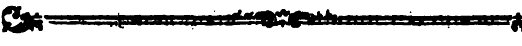
Non, Madame, à jamais je ſuis à vos genoux.
Ciel, enfin tes faveurs égalent ton courroux ;
Tu veux changer les cœurs, tu veux ſauver mon frère,
Et pour comble de biens, tu m'as rendu ma mère.

*Fin du quatrième Acte.*





# ACTE V.



## SCENE PREMIÈRE.

ELECTRE.

On m'interdit l'accès de cette affreuſe enceinte ;
Je cours, je viens, j'attends, je me meurs dans la crainte :
En vain je tends aux dieux ces bras chargés de fers ;
Iphiſe ne vient point ; les chemins ſont ouverts....
La voici ; je frémis.

## SCÈNE II.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

Que faut-il que j'eſpère ?
Qu'a-t-on fait ? Clytemneſtre oſe-t-elle être mère ?
Ah ! ſi..... Mais un tyran l'aſſervit aux forfaits.
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits ?
En a-t-elle la force ? en a-t-elle l'idée ?
Parlez. Déſeſpérez mon ame intimidée.
Achevez mon trépas.

IPHISE.

J'eſpère ; mais je crains.
Egiſthe a des avis, mais ils ſont incertains ;

Il s'égare, il ne fait, dans son trouble funeste,
S'il tient entre ses mains le malheureux Oreste;
Il n'a que des soupçons, qu'il n'a point éclaircis;
Et Clytemnestre au moins n'a point nommé son fils.
Elle le voit, l'entend; ce moment la rappelle
Aux premiers sentimens d'une ame maternelle;
Ce sang prêt à couler parle à ses sens surpris,
Epouvantés d'horreur, & d'amour attendris.
J'observais sur son front tout l'effort d'une mère,
Qui tremble de parler, & qui craint de se taire.
Elle défend les jours de ces infortunés
Destinés au trépas sitôt que soupçonnés;
Aux fureurs d'un époux à peine elle résiste;
Elle retient le bras de l'implacable Egisthe.
Croyez-moi, si son fils avait été nommé,
Le crime, le malheur eût été consommé;
Oreste n'était plus.

ELECTRE.

O comble de misère!
Je le trahis peut-être, en implorant ma mère.
Son trouble irritera ce monstre furieux.
La nature en tout tems est funeste en ces lieux;
Je crains également sa voix & son silence.
Mais le péril croissait, j'étais sans espérance.
Que fait Pammène?

IPHISE.

Il a, dans nos dangers pressans,
Ranimé la lenteur de ses débiles ans;
L'infortune lui donne une force nouvelle;

Il parle à nos amis, il excite leur zèle;
Ceux même dont Egifthe eft toujours entouré,
A ce grand nom d'Orefte ont déjà murmuré.
J'ai vu de vieux foldats, qui fervaient fous le père,
S'attendrir fur le fils, & frémir de colère:
Tant aux cœurs des humains la juftice & les lois
Même aux plus endurcis font entendre leur voix!

ELECTRE.

Grands Dieux! fi j'avais pu dans ces ames tremblantes
Enflammer leurs vertus à peine renaiffantes,
Jetter dans leurs efprits, trop faiblement touchés,
Tous ces emportemens qu'on m'a tant reprochés!
Si mon frère, abordé fur cette terre impie,
M'eût confié plutôt le fecret de fa vie!
Si du moins jufqu'au bout Pammène avait tenté....

## SCÈNE III.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE; GARDES.

EGISTHE.

Qu'on faififfe Pammène; & qu'il foit confronté
Avec ces étrangers deftinés au fupplice.
Il eft leur confident, leur ami, leur complice.
Dans quel piège effroyable ils allaient me jetter!
L'un des deux eft Orefte, en pouvez-vous douter?
(*à Clytemneftre.*)
Ceffez de vous tromper; ceffez de le défendre.

Je vois tout, & trop bien. Cette urne, cette cendre,
C'est celle de mon fils ; un père gémissant
Tient de son assassin cet horrible présent.

CLYTEMNESTRE.

Croyez-vous...?

EGISTHE.

Oui, j'en crois cette haîne jurée
Entre tous les enfans de Thyeste & d'Atrée ;
J'en crois le tems, les lieux marqués par cette mort,
Et ma soif de venger son déplorable sort,
Et les fureurs d'Electre, & les larmes d'Iphise,
Et l'indigne pitié dont votre ame est surprise.
Oreste vit encore : & j'ai perdu mon fils !
Le détestable Oreste en mes mains est remis ;
Et quel qu'il soit des deux, juste dans ma colère,
Je l'immole à mon fils, je l'immole à sa mère.

CLYTEMNESTRE.

Eh bien, ce sacrifice est horrible à mes yeux.

EGISTHE.

A vous ?

CLYTEMNESTRE.

Assez de sang a coulé dans ces lieux.
Je prétends mettre un terme au cours des homicides,
A la fatalité du sang des Pélopides.
Si mon fils, après tout, n'est pas entre vos mains,
Pourquoi verser du sang sur des bruits incertains ?
Pourquoi vouloir, sans fruit, la mort de l'innocence ?
Seigneur, si c'est mon fils, j'embrasse sa défense.

Oui, j'obtiendrai sa grâce, en dussé-je périr.

ÉGISTHE.

Je dois la refuser, afin de vous servir.
Redoutez la pitié qu'en votre ame on excite.
Tout ce qui vous fléchit me révolte & m'irrite.
L'un des deux est Oreste, & tous deux vont périr.
Je ne puis balancer, je n'ai point à choisir.
A moi, soldats!

IPHISE.

Seigneur, quoi? sa famille entière
Perdra-t-elle à vos pieds ses cris & sa prière?

(*elle se jette à ses pieds.*)

Avec moi, chère Electre, embrassez ses genoux;
Votre audace vous perd.

ELECTRE.

Où me réduisez-vous?
Quel affront pour Oreste, & quel excès de honte!
Elle me fait horreur... eh bien, je la surmonte.
Eh bien, j'ai donc connu la bassesse & l'effroi!
Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.

(*sans se mettre à genoux.*)

Cruel, si ton courroux peut épargner mon frère;
(Je ne puis oublier le meurtre de mon père;)
Mais je pourrais du moins, muette à ton aspect,
Me forcer au silence, & peut-être au respect.
Que je demeure esclave, & que mon frère vive.

ÉGISTHE.

Je vais frapper ton frère, & tu vivras captive;
Ma vengeance est entière: au bord de son cercueil,
Je te vois sans effet abaisser ton orgueil.

CLYTEMNESTRE.

Egisthe, c'en est trop ; c'est trop braver, peut-être,
Et la veuve & le sang du roi qui fut ton maître.
Je défendrai mon fils ; &, malgré tes fureurs,
Tu trouveras sa mère encor plus que ses sœurs.
Que veux-tu ? ta grandeur, que rien ne peut détruire,
Oreste en ta puissance, & qui ne peut te nuire ;
Electre enfin soumise, & prête à te servir,
Iphise à tes genoux, rien ne peut te fléchir !
Va, de tes cruautés je fus assez complice ;
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand sacrifice.
Faut-il, pour t'affermir dans ce funeste rang,
T'abandonner encor le plus pur de mon sang ?
N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide ?
L'un massacre ma fille aux campagnes d'Aulide ;
L'autre m'arrache un fils, & l'égorge à mes yeux,
Sur la cendre du père, à l'aspect de ses dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal diadême,
Odieux à la Grèce, & pesant à moi-même !
Je t'aimai, tu le sais ; c'est un de mes forfaits :
Et le crime subsiste ainsi que mes bienfaits.
Mais enfin de mon sang mes mains seront avares :
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares :
J'arrêterai ton bras levé pour le verser.
Tremble, tu me connais... tremble de m'offenser.
Nos nœuds me sont sacrés, & ta grandeur m'est chère ;
Mais Oreste est mon fils, arrête, & crains sa mère !

ELECTRE.

Vous passez mon espoir, Non, Madame, jamais

Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.
Continuez, vengez vos enfans & mon père.

EGISTHE.

Vous comblez la mesure, esclave téméraire.
Quoi donc, d'Agamemnon la veuve & les enfans
Arrêteraient mes coups par des cris menaçans!
Quel démon vous aveugle, ô Reine malheureuse?
Et de qui prenez-vous la défense odieuse?
Contre qui? juste Ciel!... Obéissez, courez:
Que tous deux dans l'instant à la mort soient livrés.

## SCENE IV.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, DIMAS.

DIMAS.

SEIGNEUR!

EGISTHE.

Parlez: Quel est ce désordre funeste?
Vous vous troublez!

DIMAS.

On vient de reconnaître Oreste.

IPHISE.

Qui, lui?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils?

ELECTRE.

Mon frère!

EGISTHE.

Eh bien, eſt-il puni? (x)

DIMAS.

Il ne l'eſt pas encor.

EGISTHE.

Je ſuis déſobéi!

DIMAS.

Oreſte s'eſt nommé, dès qu'il a vu Pammène.
Pylade, cet ami qui partage ſa chaîne,
Montre aux ſoldats émus le fils d'Agamemnon:
Et je crains la pitié pour cet auguſte nom.

ÉGISTHE.

Allons, je vais paraître, & preſſer leur ſupplice.
Qui n'oſe me venger, ſentira ma juſtice.
Vous, retenez ſes ſœurs; & vous, ſuivez mes pas.
Le ſang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.
Quels mortels & quels dieux pourraient ſauver Oreſte
Du père de Pliſtène, & du fils de Thyeſte?



## SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Suivez-le, montrez-vous, ne craignez rien, parlez:
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

ELECTRE.

Au nom de la nature, achevez votre ouvrage;

De

De Clytemnestre enfin déployez le courage.
Volez, conduisez-nous.

CLYTEMNESTRE.

Mes filles, ces soldats
Me respectent à peine, & retiennent vos pas.
Demeurez, c'est à moi, dans ce moment si triste,
De répondre des jours & d'Oreste & d'Egisthe:
Je suis épouse & mère; & je veux à-la-fois,
Si j'en puis être digne, en remplir tous les droits.
(*elle sort.*)

## SCENE VI.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Ah! le dieu qui nous perd en sa rigueur persiste;
En défendant Oreste, elle ménage Egisthe.
Les cris de la pitié, du sang & des remords,
Seront contre un tyran d'inutiles efforts.
Egiste furieux, & brûlant de vengeance,
Consomme ses forfaits pour sa propre défense;
Il condamne, il est maître; il frappe, il faut périr.

ELECTRE.

Et j'ai pu le prier avant que de mourir!
Je descends dans la tombe avec cette infamie,
Avec le désespoir de m'être démentie!
J'ai supplié ce monstre, & j'ai hâté ses coups.
Tout ce qui dut servir s'est tourné contre nous.
Que font tous ces amis dont se vantait Pammène

Ces peuples dont Egisthe a soulevé la haîne ?
Ces dieux qui de mon frère armaient le bras vengeur,
Et qui lui défendaient de consoler sa sœur ?
Ces filles de la nuit, dont les mains infernales
Secouaient leurs flambeaux sous ces voûtes fatales ?
Quoi ! la nature entière, en ce jour de terreur,
Paraissait à ma voix s'armer en ma faveur :
Et tout est pour Egisthe ! & mon frère est sans vie !
Et les dieux, les mortels, & l'enfer m'ont trahie !

## *SCENE VII.*

ELECTRE, PYLADE, IPHISE.

ELECTRE.

En est-ce fait, Pylade ?

PYLADE.

Oui, tout est accompli,
Tout change, Electre est libre, & le ciel obéi.

ELECTRE.

Comment ?

PYLADE.

Oreste règne, & c'est lui qui m'envoie.

IPHISE.

Justes Dieux !

ELECTRE.

Je succombe à l'excès de ma joie.
Oreste ! est-il possible ?

PYLADE.

Oreste tout-puissant

Va venger sa famille & le sang innocent.

ELECTRE.

Quel miracle a produit un destin si prospère?

PYLADE.

Son courage, son nom, le nom de votre père;
Le vôtre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la justice, un dieu qui parle aux cœurs.
Par les ordres d'Egisthe on amenait à peine,
Pour mourir avec nous, le fidèle Pammène;
Tout un peuple suivait, morne, glacé d'horreur;
J'entrevoyais sa rage à travers sa terreur;
La garde retenait leurs fureurs interdites.
Oreste se tournant vers ses fiers satellites,
« Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos rois!
» L'osez-vous »?... A ces mots, au son de cette voix,
A ce front où brillait la majesté suprême,
Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même
Qui perçant du tombeau les gouffres éternels,
Revenait en ces lieux commander aux mortels.
Je parle, tout s'émeut, l'amitié persuade:
On respecte les nœuds d'Oreste & de Pylade.
Des soldats avançaient pour nous envelopper,
Ils ont levé le bras, & n'ont osé frapper:
Nous sommes entourés d'une foule attendrie:
Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreste était porté.
Egisthe avec les siens, d'un pas précipité
Vole, croit le punir, arrive, & voit son maître.
J'ai vu tout son orgueil à l'instant disparaître,

Ses esclaves le fuir, ses amis le quitter;
Dans sa confusion ses soldats l'insulter.
O jour d'un grand exemple! ô justice suprême!
Des fers que nous portions il est chargé lui-même.
La seule Clytemnestre accompagne ses pas,
Le protège, l'arrache aux fureurs des soldats,
Se jette au milieu d'eux, &, d'un front intrépide,
A la fureur commune enlève le perfide;
Le tient entre ses bras, s'expose à tous les coups;
Et conjure son fils d'épargner son époux.
Oreste parle au peuple, il respecte sa mère;
Il remplit les devoirs & de fils & de frère.
A peine délivré du fer de l'ennemi,
C'est un roi triomphant sur son trône affermi.

IPHISE.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frère;
Voyons Oreste heureux, & consolons ma mère.

ELECTRE.

Quel bonheur inoui, par les dieux envoyé!
Protecteur de mon sang, héros de l'amitié,
Venez.

PYLADE *à sa suite.*

Brisez, amis, ces chaînes si cruelles;
Fers, tombez de ses mains; le sceptre est fait pour elles. *( on lui ôte ses chaînes. )*



## SCENE VIII.

ELECTRE, IPHISE, PYLADE, PAMMENE.

ELECTRE.

AH ! Pammène, où trouver mon frère, mon vengeur ?
Pourquoi ne vient-il pas?

PAMMENE.

Ce moment de terreur
Eſt deſtiné, Madame, à ce grand ſacrifice,
Que la cendre d'un père attend de ſa juſtice:
Tel eſt l'ordre qu'il ſuit. Cette tombe eſt l'autel
Où ſa main doit verſer le ſang du criminel.
Daignez l'attendre ici, tandis qu'il venge un père;
Ce devoir redoutable eſt juſte & néceſſaire;
Mais ce ſpectacle horrible aurait ſouillé vos yeux.
Vous connaiſſez les lois qu'Argos tient de ſes dieux:
Elles ne ſouffrent point que vos mains innocentes
Avant le tems preſcrit preſſent ſes mains ſanglantes.

IPHISE.

Mais que fait Clytemneſtre en ces momens d'horreur?
Voyons-la.

PAMMENE.

Clytemneſtre, en proie à ſa fureur,
De ſon indigne époux défend encor la vie;
Elle oppoſe à ſon fils une main trop hardie. (y)

ELECTRE.

Elle défend Egiſte.... elle de qui le bras

A ſur Agamemnon.... Dieux, ne le ſouffrez pas!

PAMMENE.

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides;
Sourdes à la prière & de meurtres avides,
Miniſtres des arrêts prononcés par le Sort,
Marcher autour d'Oreſte, en appelant la Mort.

IPHISE.

Jour terrible & ſanglant, ſoyez un jour de grâce.
Terminez les malheurs attachés à ma race.
Ah, ma ſœur! ah, Pylade! entendez-vous ces cris?

ELECTRE.

C'eſt ma mère!

PAMMENE.

Elle-même.

CLYTEMNESTRE, *derrière la ſcène.*

Arrête!

IPHISE.

Ciel!

CLYTEMNESTRE, *derrière la ſcène.*

Mon fils!

ELECTRE.

Il frappe Egiſthe.... Achève, & ſois inexorable!
Venge-nous, venge-la; tranche un nœud ſi coupable!
Immole entre ſes bras cet infâme aſſaſſin!
Frappe, dis-je!

CLYTEMNESTRE.

Mon fils!... j'expire de ta main.

PYLADE.

O destinée !

IPHISE.

O crime !

ELECTRE.

Ah, trop malheureux frère !
Quel forfait a puni les forfaits de ma mère ?
Jour à jamais affreux !

---

*SCENE IX & dernière.*

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ORESTE.

O Terre ! entr'ouvre-toi :
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi :
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes ;
Je dispute avec vous de tourmens & de crimes.

ELECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel ?

ORESTE.

Elle a voulu sauver....
Et les frappant tous deux..... Je ne puis achever.

ELECTRE.

Quoi, de la main d'un fils ! quoi, par ce coup funeste,
Vous....

ORESTE.

Non, ce n'est pas moi ; non, ce n'est point Oreste.
Un pouvoir effroyable a seul conduit mes coups.
Exécrable instrument d'un éternel courroux,

Banni de mon pays par le meurtre d'un père ;
Banni du monde entier par celui de ma mère,
Patrie, Etats, parens, que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout eſt perdu pour moi !
Soleil qu'épouvanta cette affreuſe contrée,
Soleil qui reculas pour le feſtin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats !
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas !
Dieux, tyrans éternels, puiſſance impitoyable,
Dieux qui me puniſſez, qui m'avez fait coupable !
Eh bien, quel eſt l'exil que vous me deſtinez ?
Quel eſt le nouveau crime où vous me condamnez ?
Parlez.... Vous prononcez le nom de la Tauride ;
J'y cours, j'y vais trouver la prêtreſſe homicide,
Qui n'offre que du ſang à des dieux en courroux,
A des dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ELECTRE.

Demeurez. Conjurez leur juſtice & leur haîne.

PYLADE.

Je te ſuivrai par-tout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe, en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels, & du courroux des dieux.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*





# VARIANTES
## D'ORESTE.

### ÉDITION DE 1750.

PAMMENE.

(a) O respectable Iphise ! ô fille de mon Roi !
Relégué comme vous dans ce séjour d'effroi,
Les secrets d'une cour en horreurs si fertile,
Pénètrent rarement dans mon obscur asile, &c.

(b) *Iphise* continue :

. . . . . . . . Peut-être que ma sœur. . . .

& parle jusqu'à la fin de la scène.

IPHISE.

(c) Dieux qui la préparez, que vous tardez long-tems !
Auprès de ce tombeau je languis désolée ;
Ma sœur plus malheureuse, à la cour exilée,
Ma sœur est dans les fers ; & l'oppresseur en paix,
Indignement heureux, jouit de ses forfaits.

ELECTRE.

Vous le voyez, Pammène ; Egisthe renouvelle
De son hymen sanglant la pompe criminelle,
Et mon frère exilé de déserts en déserts, &c.

EGISTHE.

(d) Songez. . .

CLYTEMNESTRE.

Non, laissez-moi, dans ce trouble mortel,
Consulter de ces lieux l'oracle solennel.

EGISTHE.

Madame, à mes deſſeins mettra-t-il des obſtacles?...

. . . . . . . . . . . . . . . . .

(e) Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père,
Qui veille ſur le juſte, & venge les forfaits.

ORESTE.

Ce Dieu, dans ſa colère a repris ſes bienfaits:
Sa faveur eſt trompeuſe, & dans toi je contemple
Des changemens du ſort un déplorable exemple.
As-tu, dans ces rochers qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché cette urne & ces marques funèbres,
Qu'en des lieux déteſtés, par le crime célèbres,
Dans ce champ de Mycène où régnaient mes aïeux,
Nous devions apporter par les ordres des dieux?
Cette urne qui contient les cendres de Pliſtène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance & de haîne,
Qui devaient d'un tyran tromper les yeux cruels?

PYLADE.

Oui, j'ai rempli ces ſoins.

ORESTE.

O décrets éternels!
Quel fruit tirerons-nous de notre obéiſſance
Ami, qu'eſt devenu le jour de la vengeance?
Reverrai-je jamais ce palais, ce ſéjour,
Ce lieu cher & terrible où j'ai reçu le jour?
Où marcher? où trouver cette ſœur généreuſe
Dont la Grèce a vanté la vertu courageuſe,
Que l'on admire, hélas! qu'on n'oſe ſecourir,
Qui conſerva ma vie, & m'apprit à ſouffrir;
Qui, digne en tous les tems d'un père magnanime,
N'a jamais ſuccombé ſous la main qui l'opprime.

Quoi donc, tant de héros, tant de rois, tant d'Etats
Ont combattu dix ans pour venger Ménélas :
Agamemnon périt, & la Grèce eſt tranquille !
Dans l'univers entier ſon fils n'a point d'aſile !
Et j'euſſe été ſans toi, ſans ta tendre amitié,
Aux plus vils des mortels un objet de pitié :
Mais le ciel me ſoutient quand il me perſécute,
Il m'a donné Pylade, il ne veut point ma chute :
Il m'a fait-vaincre au moins un indigne ennemi,
Et la mort de mon père eſt vengée à demi.
Mais que nous ſervira cette cendre funeſte
Que nous devions offrir pour la cendre d'Oreſte ?
Quel chemin peut conduire à cette affreuſe cour ?

PYLADE.

Regarde ce palais, &c.

(*f*) Il gémit : tout mortel eſt-il né pour ſouffrir !

(*g*) Que je le plains !

PAMMENE.

(*h*) Vous, Seigneur ! ô deſtins ! ô céleſte juſtice !
Vous, lui ſacrifier parmi ſes ennemis !
Je me tais.... Mais, Seigneur, mon maître avait un fils.

EGISTHE.

(*i*) Vous l'avez donc voulu ; votre crainte inquiète
A des dieux vainement conſulté l'interprète ;
Leur ſilence ne ſert qu'à vous déſeſpérer :
Mais Egiſthe vous parle, & doit vous raſſurer.
A vous-même oppoſée, & par vos vœux trahie,
Craignant la mort d'un fils, & redoutant ſa vie,
Votre eſprit ébranlé ne peut ſe raffermir.
Ah ! ne conſultez point, ſur un ſombre avenir,
Des confidens des dieux l'incertaine réponſe.

Ma main fait nos destins, & ma voix les annonce.
Fiez-vous à mes soins, &c.

(*k*) De vos nouveaux desseins, &c.

(*l*) Venez à ce tombeau, vous pouvez l'honorer;
Et l'on ne vous a pas défendu d'y pleurer,
Cet étranger, &c.

---

(*m*) *SCENE PREMIERE de l'édition de 1750, qui répond aux* TROIS *premières* SCÈNES *de cette édition.*

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

(*Un esclave, dans l'enfoncement, porte une urne & une épée.*)

PAMMENE.

Que béni soit le jour si long-tems attendu,
Où le fils de mon maître, à nos larmes rendu,
Vient, digne de sa race & de sa destinée,
Venger d'Agamemnon la cendre profanée!
Je crains que le tyran, par son trouble averti,
Ne détourne un destin déja trop pressenti.
Il n'a fait qu'entrevoir & son juge & son maître,
Et sa rage a déjà semblé le reconnaître.
Il s'informe, il s'agite, il veut sur-tout vous voir:
Vous-même vous mêlez la crainte à mon espoir.
De vos ordres secrets exécuteur fidèle,
Je sonde les esprits, j'encourage leur zèle;
Des sujets gémissans consolant la douleur,
Je leur montre de loin leur maître & leur vengeur.
La race des vrais rois tôt ou tard est chérie;
Le cœur s'ouvre aux grands noms d'Oreste & de patrie.
Tout semble autour de moi sortir d'un long sommeil;
La vengeance assoupie est au jour du réveil,
Et le peu d'habitans de ces tristes retraites

Lève les mains au ciel, & demande où vous êtes.
Mais je frémis de voir Oreste en ce désert,
Sans armes, sans soldats, près d'être découvert.
D'un barbare ennemi l'active vigilance
Peut prévenir d'un coup votre juste vengeance;
Et contre ce tyran, sur le trône affermi,
Vous n'amenez, hélas! qu'Oreste & son ami.

PYLADE.

C'est assez, & du ciel je reconnais l'ouvrage:
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage;
Il veut seul accomplir ses augustes desseins;
Pour ce grand sacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance:
Tantôt trompant la terre, & frappant en silence,
Il veut, en signalant son pouvoir oublié,
N'armer que la nature & la seule amitié.

ORESTE.

Avec un tel secours, Oreste est sans alarmes.
Je n'aurai pas besoin de plus puissantes armes. (*)

PYLADE.

Prends garde, cher Oreste, à ne pas t'égarer
Au sentier qu'un dieu même a daigné te montrer.
Prends garde à tes sermens, à cet ordre suprême
De cacher ton retour à cette sœur qui t'aime;
Ton repos, ton bonheur, ton règne est à ce prix.
Commande à tes transports, dissimule, obéis;
Il la faut abuser encor plus que sa mère.

PAMMENE.

Remerciez les dieux de cet ordre sévère.
A peine j'ai trompé ses transports indiscrets:

(*) Ces vers ont été placés dans la 1re. scène du II. Acte.

Déjà portant par-tout ſes pleurs & ſes regrets ;
Appelant à grands cris ſon vengeur & ſon frère ,
Accourant ſur vos pas dans ce lieu ſolitaire ,
Elle m'interrogeait & me feſait trembler.
La nature en ſecret ſemblait lui révéler ,
Par un preſſentiment trop tendre & trop funeſte ,
Que le ciel en ſes bras remet ſon cher Oreſte.
Son cœur , trop plein de vous , ne peut ſe contenir.

ORESTE.

Quelle contrainte , ô Dieux ! puis-je la ſoutenir !

PYLADE.

Vous balancez ! ſongez aux menaces terribles
Que vous feſaient ces dieux dont les ſecours ſenſibles
* Vous ont rendu la vie au milieu du trépas.
* Contre leurs volontés ſi vous faites un pas ,
* Ce moment vous dévoue à leur haîne fatale.
* Tremblez , malheureux fils d'Atrée & de Tantale !
* Tremblez de voir ſur vous , dans ces lieux déteſtés ,
* Tomber tous ces fléaux du ſang dont vous ſortez.

ORESTE.

Quel eſt donc, cher ami , le deſtin qui nous guide ?
Quel pouvoir invincible à tous nos pas préſide ?
Moi, ſacrilége ! moi , ſi j'écoute un inſtant
La voix du ſang qui parle à ce cœur gémiſſant !
O juſtice éternelle , abyme impénétrable !
Ne diſtinguez-vous point le faible & le coupable ,
Le mortel qui s'égare , ou qui brave vos lois ,
Qui trahit la nature , ou qui cède à ſa voix ?
(*) N'importe : eſt-ce à l'eſclave à condamner ſon maître :
Le ciel ne nous doit rien quand il nous donne l'être.
J'obéis , je me tais. Nous avons apporté

(*) Ces vers ſe retrouvent dans la ſeconde ſcène du III. Acte.

Cette urne, cet anneau, ce fer ensanglanté :
Il suffit ; offrons-les loin d'Électre affligée.
Allons, je la verrai quand je l'aurai vengée.

( *à Pammène.* )

Va préparer les cœurs au grand évènement
Que je dois consommer, & que la Grèce attend.
Trompe sur-tout Egisthe & ma coupable mère :
* Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagère ;
* Si pourtant une mère a pu porter jamais
* Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits !
Va, nous les attendrons tous deux à leur passage.

(n) *SCÈNE II, qui répond à la SCÈNE IV.*

ELECTRE *à Iphise.*

* L'ESPÉRANCE trompée accable & décourage.
* Un seul mot de Pammène a fait évanouir
* Ces songes imposteurs dont vous osiez jouir.
* Ce jour faible & tremblant, qui consolait ma vue,
* Laisse une horrible nuit sur mes yeux répandue.
* Ah ! la vie est pour nous un cercle de douleurs.

ORESTE *à Pylade.*

Quelle est cette princesse & cette esclave en pleurs ?

IPHISE *à Electre.*

D'une erreur trop flatteuse ô suite trop cruelle !

ELECTRE.

Oreste, cher Oreste ! en vain je vous rappelle,
En vain pour vous revoir j'ai prolongé mes jours.

ORESTE.

Quels accens ! Elle appelle Oreste à son secours.

IPHISE.

Voilà ces étrangers.

ELECTRE *à Iphise.*

Que ses traits m'ont frappée !
Hélas ! ainsi que vous j'aurais été trompée.
( *à Oreste.* )
Eh, qui donc êtes-vous, étrangers malheureux,
Et qu'osez-vous chercher sur ce rivage affreux ?

PYLADE.

Nous attendons ici les ordres, la présence
Du roi qui tient Argos sous son obéissance.

ELECTRE.

Qui ? du roi ? quoi ! des Grecs osent donner ce nom
Au tyran qui versa le sang d'Agamemnon !

ORESTE.

Cher Pylade, à ces mots, aux douleurs qui la pressent,
Aux pleurs qu'elle répand, tous mes troubles renaissent...
Ah ! c'est Electre.

ELECTRE.

Hélas ! vous voyez qui je suis :
On reconnaît Electre à ses affreux ennuis.

IPHISE.

Du vainqueur d'Ilion voilà le triste reste,
Ses deux filles, les sœurs du malheureux Oreste.

ORESTE.

Ciel ! soutiens mon courage.

ELECTRE.

Eh, que demandez-vous
Au tyran dont le bras s'est déployé sur nous ?

PYLADE.

Je lui viens annoncer un destin trop propice.

ORESTE.

Que ne puis-je du vôtre adoucir l'injuſtice !
Je vous plains toutes deux : je déteſte un devoir
Qui me force à combler votre long déſeſpoir.

IPHISE.

Serait-il donc pour nous encor quelque infortune ?

ELECTRE.

Parlez, délivrez-moi d'une vie importune.

PYLADE.

Oreſte....

ELECTRE.

Eh bien, Oreſte ?

ORESTE.

Où ſuis-je ?

IPHISE, *en voyant l'urne.*

Dieux vengeurs !...

ELECTRE.

Cette cendre.... on ſe tait.... mon frère.... je me meurs.

IPHISE.

Il n'eſt donc plus ! faut-il voir encor la lumière !

ORESTE *à Pylade.*

Elle ſemble toucher à ſon heure dernière.
Ah ! pourquoi l'ai-je vue, impitoyables Dieux !
(*à celui qui porte l'urne.*)
Otez ce monument, gardez pour d'autres yeux, &c.

(*o*) ORESTE.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Ce glaive, cet anneau.... vous devez le connaître :

Agamemnon l'avait quand il fut votre maître.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! ce serait par vous qu'au tombeau descendu....

EGISTHE.

Si vous m'avez servi, le prix vous en est dû.
De quel sang êtes-vous?

(p) ORESTE.

Souffrez.....

EGISTHE.

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, Seigneur;
Cette urne, ce récit me remplissent d'horreur.
Le ciel veille sur vous, il soutient votre empire;
Rendez grace, & souffrez qu'une mère soupire.

ORESTE.

Madame.... j'avais cru que, proscrit dans ces lieux,
Le fils d'Agamemnon vous était odieux.

CLYTEMNESTRE.

Je ne vous cache point qu'il me fut redoutable.

ORESTE.

A vous!

CLYTEMNESTRE.

Il était né pour devenir coupable.

ORESTE.

Envers qui?

CLYTEMNESTRE.

Vous savez qu'errant & malheureux,
De haïr une mère il eut le droit affreux;
Né pour souiller sa main du sang qui l'a fait-naître,
. . . . . . . . . . . . . . .

(q) De Pammène, il eſt vrai, l'adroite vigilance.

(r) Où ma main frémiſſante offrit ce fer vengeur.

(s) Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres.

IPHISE.

Je ſuis loin de blâmer des douleurs que je ſens;
Mais ſouffrez mes raiſons dans vos emportemens.
Tout parle ici d'Oreſte : on prétend qu'il reſpire,
Et le trouble du roi ſemble encor nous le dire.
Vous avez vu Pammène avec cet étranger,
Lui parler en ſecret, l'attendre, le chercher.
• Pammène, de nos maux conſolateur utile,
Au milieu des regrets vieilli dans cet aſile,
Juſqu'à tant de baſſeſſe a-t-il pu s'oublier?
Eſt-il d'intelligence avec le meurtrier?

ELECTRE.

Que m'importe un vieillard qu'on aura pu ſéduire?
Tout nous trahit, ma ſœur, tout ſert à m'en inſtruire.
Ce cruel étranger lui-même avec éclat
Ne s'eſt-il pas vanté de ſon aſſaſſinat?
Egiſte au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée? &c.

(t) ELECTRE ſeule.

Mes tyrans de Pammène ont vaincu la faibleſſe;
Le courage s'épuiſe & manque à la vieilleſſe.
Que peut contre la force un vain reſte de foi?
Pour moi, pour ma vengeance, il ne reſte que moi.
Eh bien, c'en eſt aſſez; mes mains déſeſpérées
Dans ce grand abandon ſeront plus aſſurées.
* Euménides, venez : ſoyez ici mes dieux;
Accourez de l'enfer en ces horribles lieux;
En ces lieux plus cruels & plus remplis de crimes,
* Que vos gouffres profonds regorgeans de victimes!

(u) ELECTRE.

Jufte Ciel! eft-ce à lui de prononcer ce nom?
D'où vient qu'il s'attendrit? je l'entends qui foupire;
* Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire?
* Qu'importent des remords à l'horreur où je fuis?
(*elle avance vers Orefte.*)
Le voilà feul... frappons... Meurs, traître... je ne puis...

ORESTE.

Ciel! Electre, eft-ce vous, furieufe, tremblante?

ELECTRE.

Ah! je crois voir en vous un dieu qui m'épouvante.
Affaffin de mon frère, oui, j'ai voulu ta mort:
J'ai fait, pour te frapper, un impuiffant effort.
Ce fer m'eft échappé; tu braves ma colère,
Je cède à ton génie, & je trahis mon frère.

ORESTE.

Ah! loin de le trahir.... Où me fuis-je engagé?

ELECTRE.

Sitôt que je vous vois, tout mon cœur eft changé.
Quoi! c'eft vous qui tantôt me rempliffiez d'alarmes?

ORESTE.

C'eft moi qui de mon fang voudrais payer vos larmes.

ELECTRE.

Le nom d'Agamemnon vient de vous échapper:
Jufte Ciel! à ce point ai-je pu me tromper?
Ah! ne me trompez plus, parlez il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre.
Par pitié répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

O fœur du tendre Orefte, évitez-moi, tremblez.

ELECTRE.

Pourquoi?

ORESTE.

Céssez... je suis... gardez qu'on ne nous voie.

(x) EGISTHE.

Eh bien, est-il puni?

DIMAS.

Paraissez; c'est à vous, Seigneur, d'être obéi.
Oreste s'est nommé dès qu'il a vu Pammène.

(y) PAMMENE.

Elle oppose à son fils une main trop hardie.
Pour ce grand criminel qui touche à son trépas
Elle demande grace, & ne l'obtiendra pas.
On dit que dans ce trouble on voit les Euménides;
Sourdes à la priére & de meurtres avides,
Ministres des arrêts prononcés par le Sort,
Marcher autour d'Oreste, en appelant la Mort.

IPHISE.

Jour terrible & sanglant, &c.

*Fin des Variantes d'Oreste.*



# NOTES.

(1) Ah, plutôt, dans les maux où mon cœur eſt en proie,
Puiſſent mes cris troubler leur odieuſe joie !

*Electre de Longepierre.*

(2) C'eſt ici qu'arrêté dans le piège,
Mon père ſuccomba ſous un fer ſacrilège.

*Ibidem.*

(3) Le tems auprès des dieux ne preſcrit point le crime.
Leur bras ſait tôt ou tard atteindre ſa victime ;
*Ce bras ſur le coupable eſt toujours étendu* (*),
Et va frapper un coup ſi long-tems attendu.

*Ibid.*

(4) Un fils peut-il ſi loin étendre ſes fureurs ?
Une mère à ſes yeux, Madame, eſt toujours mère ;
La nature aiſément déſarme ſa colère.

*Ibid.*

(*) Vers d'Athalie.



# DISSERTATION

## SUR LES PRINCIPALES

# TRAGÉDIES

## ANCIENNES ET MODERNES,

*Qui ont paru sur le sujet d'Electre, & en particulier sur celle de Sophocle.*

Par M. DU MOLARD, membre de plusieurs Académies.

# TRADUCTION

## DE DEUX VERS D'EURIPIDE.

*Un bon Critique suit toujours les règles de l'équité, & reprend, en tout tems & en tout lieu, ceux qui commettent des fautes.*

# DISSERTATION

## SUR LES PRINCIPALES

# TRAGÉDIES,

## ANCIENNES ET MODERNES,

*Qui ont paru sur le sujet d'Electre, & en particulier sur celle de Sophocle.*

Le sujet d'Electre, un des plus beaux de l'antiquité, a été traité par les plus grands maîtres, & chez toutes les nations qui ont eu du goût pour les spectacles. *Eschyle*, *Sophocle*, *Euripide*, l'ont embelli à l'envi chez les Grecs. Les Latins ont eu plusieurs tragédies sur ce sujet. *Virgile* le témoigne par ce vers :

*Aut Agamemnonius scenis agitatus Orestes.*

ce qui donne à entendre que cette pièce était souvent représentée à Rome. *Cicéron*, dans le livre *de Finibus*, cite un fragment d'une tragédie d'Oreste fort applaudie de son tems. *Suétone* dit que *Néron* chanta le rôle d'*Oreste* parricide ; & *Juvenal* parle d'un Oreste qui était d'une longueur rebutante, & auquel l'auteur n'avait pas encore mis la dernière main :

*. . . . Summi plenâ jam margine libri*
*Scriptus & in tergo, necdùm finitus Orestes.*

*Baïf* eſt le premier qui ait traité ce ſujet en notre langue. Son ouvrage n'eſt qu'une traduction de l'Electre de *Sophocle* : il a eu le ſort de toutes les pièces de théâtre de ſon ſiècle. L'Electre de M. de *Longepierre*, faite en 1700, ne fut jouée, je crois, qu'en 1718. Pendant cet intervalle M. de *Crébillon* donna ſa tragédie d'Electre. Je ne connais que le titre de d'Electre du baron de *Walef*, qui a paru dans les Pays-Bas. Enfin M. de *Voltaire* vient de nous donner une tragédie d'Oreſte. *Erasmo di Valvaſon* a traduit en italien l'Electre de *Sophocle*, & *Ruſcellai* a fait une tragédie d'Oreſte, qui ſe trouve dans le premier volume du Théâtre italien, donné par M. le marquis de *Maffei*, à Vérone, en 1723.

Je diviſerai cette diſſertation en trois parties. Je rechercherai dans la première quels ſont les fondemens de la préférence que tous les ſiècles ont donnée à la tragédie d'Electre de *Sophocle* ſur celle d'*Euripide* & ſur les Choéphores d'*Eſchyle*.

Dans la ſeconde, j'examinerai ſans prévention ce qu'on doit penſer de l'entrepriſe de l'auteur de la tragédie d'Oreſte, de traiter ce ſujet ſans ce que nous appelons épiſodes, & avec la ſimplicité des anciens ; & de la manière dont il a exécuté cette entrepriſe.

Dans la troiſiéme & dernière partie, je ferai voir combien il eſt difficile de s'écarter de la route que les anciens nous ont frayée en traitant ce ſujet, ſans détruire le bon goût, & ſans tomber dans des défauts qui paſſent même des penſées aux expreſſions.

Je soumets tout ce que je dirai dans cet écrit, au jugement de ceux qui aiment sincèrement les belles-lettres, qui ont fait de bonnes études, qui connaissent en même tems le génie de la langue grecque & celui de la nôtre qui, sans être les adorateurs serviles & aveugles des anciens, connaissent leurs beautés, les sentent & leur rendent justice, & qui joignent l'érudition à la saine critique : je récuse tous les autres juges, comme incompétens.

Je ne cherche qu'à être utile ; je ne veux faire ni d'éloge, ni de satyre. Le théâtre, que je regarde comme l'école de la jeunesse, mérite qu'on en parle d'une manière plus sérieuse & plus approfondie, qu'on ne fait d'ordinaire dans tout ce qui s'écrit pour & contre les pièces nouvelles (*a*). Le public est las de tous ces écrits, qui sont plutôt des libelles que des instructions, & de tous ces jugemens dictés par un esprit de cabale & d'ignorance. Quiconque ose porter un jugement doit le motiver, sans quoi il se déclare lui-même indigne d'avoir un avis ; je n'ai formé le mien qu'après avoir consulté les gens-de-lettres les plus éclairés. C'est ce qui m'enhardit à me nommer, afin de n'être pas confondu avec les auteurs de tant d'écrits ténébreux, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont inutiles.

---

(*a*) Le Père *Rapin*, dans ses Réflexions sur la Poëtique, dit, après *Aristote*, que « la tragédie est une leçon publique, plus instructive, sans comparaison, que la philosophie, parce qu'elle instruit l'esprit par les sens, & qu'elle rectifie les passions par les passions mêmes, en calmant, par leur émotion, le trouble qu'elles excitent dans le cœur. »

## PREMIERE PARTIE.

### *De l'Electre de Sophocle.*

On a toujours regardé l'Electre de *Sophocle* comme un chef-d'œuvre, soit par-rapport au tems auquel elle a été composée, soit par-rapport au peuple pour lequel elle a été faite.

Ce tems touchait à celui de l'invention de la tragédie. Trois illustres rivaux, les chefs & les modèles de tous ceux qui ont excellé depuis dans le genre dramatique, se disputèrent la victoire. Les pièces des deux antagonistes de *Sophocle* furent louées, furent même récompensées ; la sienne fut couronnée & préférée. Toute la nation grecque & toute la postérité n'ont jamais varié sur ce jugement. Elle tira des gémissemens & des larmes ; elle excita même des cris qu'arrachaient la terreur & la pitié portées à leur comble. On ne peut la lire dans l'original sans répandre des pleurs. Tel est l'effet que produisit & que produit encore de nos jours la scène de l'urne ; que toute l'antiquité a regardée comme un chef-d'œuvre de l'art dramatique. *Aulu-Gelle* rapporte que, de son tems, sous l'empire d'*Adrien*, un acteur nommé *Paulus*, qui fesait le rôle d'*Electre*, fit-tirer du tombeau l'urne qui contenait les cendres de son fils bien-aimé ; &, comme si c'eût été l'urne d'*Oreste*, il remplit toute l'assemblée, non pas d'une simple émotion de douleur bien imitée, mais de cris & de pleurs véritables. Effectivement cette scène est un

modèle achevé du pathétique. En la lisant, on se représente un grand peuple pénétré, qui ne peut retenir ses larmes. On croit entendre les soupirs & les sanglots interrompus de tems en tems par les cris les plus douloureux ; mais bientôt un silence morne, signe de la consternation générale, succède à ce bruit : tout le peuple semble tomber avec *Electre* dans le désespoir, à la vue de ce grand objet de terreur & de compassion.

Si tous les Grecs & les Romains, si les deux nations les plus célèbres du monde, & qui ont le plus cultivé & chéri la littérature & la poësie, si deux peuples entiers aussi spirituels & aussi délicats, si tous ceux qui depuis eux, dans d'autres pays & avec des mœurs différentes, ont aimé les lettres grecques & ont été en état de sentir les beautés de cette pièce, se sont tous unanimement accordés à penser de même de l'Electre de *Sophocle*, il faut absolument que ces beautés soient de tous les tems & de tous les lieux.

En effet, tout ce qui peut concourir à rendre une pièce excellente, se trouve dans celle-ci : fable bien constituée ; exposition claire, noble, entière ; observation parfaite des règles de l'art ; unité de lieu, d'action & de tems ; (l'action ne dure précisément que le tems de la représentation) conduite sage, mœurs ou caractéres vrais & toujours également soutenus. *Electre* y respire continuellement la douleur & la vengeance, sans aucun mélange de passions étrangères. *Oreste* n'a d'autre idée que d'exécuter une entreprise aussi grande, aussi hardie, aussi

difficile qu'intéressante. Son cœur est fermé à tout autre sentiment, à tout autre objet. La douleur de *Chrysothemis*, plus sage, plus modérée que celle de sa sœur, fait un contraste adroit & continuel avec les emportemens d'*Electre*. Les sentimens y sont par-tout convenables. La scène d'*Electre* & de *Chrysothemis* fait sortir le caractère de la première par la douceur de celui de sa sœur. *Ismène*, dans la tragédie d'Antigone de *Sophocle*, montre la même douceur par le même art, & pour faire contraster le caractère des deux sœurs. *Ismène* & *Chrysothemis* ont la même compassion & la même tendresse pour *Antigone* & pour *Electre*, pour *Oreste* & pour *Polynice* : la seule différence est qu'*Antigone* ayant un peu moins de dureté qu'*Electre*, *Ismène* de son côté a un peu plus de fermeté que *Chrysothemis*.

L'exposition produisait d'abord un spectacle frappant & un très-grand intérêt. L'immensité du théâtre, la magnificence artificieuse des décorations, qui suppose nécessairement une grande connaissance de la perspective, donnent lieu au gouverneur d'*Oreste* de lui faire observer deux villes, une forêt, des temples, des places publiques & des palais. Un français, peu versé dans l'histoire & dans la littérature grecque, peut traiter les villes d'Argos & de Mycène, le bois de la fille d'*Inachus*, célèbre par les fables d'*Io* & d'*Argus*, le palais d'*Agamemnon*, les temples les plus renommés ; il peut, dis-je, les traiter d'objets peu intéressans. Mais que ces objets étaient frappans pour toute la Grèce ! que notre théâtre est éloigné d'en offrir de pareils ! Le reste

du discours du gouverneur met le spectateur au fait, en très-peu de mots, de l'histoire d'*Oreste* & de son projet, que la réponse du héros achève d'expliquer. L'oracle lui défend d'avoir des troupes & d'employer d'autres armes que la ruse & le secret. En conséquence il envoie son gouverneur annoncer à *Egisthe* & à *Clytemnestre* qu'*Oreste* a été tué aux jeux pythiens. « Qu'importe, dit-il, qu'on dise que » je suis mort, pourvu que je vive & que je me cou- » vre de gloire ? Quand un faux-bruit nous pro- » cure un grand avantage, je ne puis le regarder » comme un mal ; » ce qui fait allusion à l'idée que les anciens avaient que ces bruits de mort étaient d'un mauvais augure.

Il sort ensuite pour aller faire des libations sur le tombeau de son père, ainsi qu'*Apollon* l'a ordonné. Sa conduite ne se dément point. Les caractères ne se démentent pas davantage. Même inflexibilité, même fureur dans *Electre*, même douceur dans *Chrysothemis*, même sagesse dans *Oreste* & dans le gouverneur, même fierté dans *Clytemnestre*. Traiter cette fierté de défaut, c'est insulter à toute l'antiquité, c'est ignorer ce que c'est que les mœurs dans un pareil sujet, c'est méconnaître la belle nature.

Je ne disconviendrai pas qu'avec toutes ces perfections on ne puisse faire quelques objections contre *Sophocle*. On dira que l'intrigue est très-simple : je l'avoue, & je crois même que c'est la plus grande beauté de la pièce. Cette simplicité irait au détriment de l'intrigue, si cette intrigue elle-même était autre

chose qu'un tableau continu. *Sophocle*, ajoutera-t-on manque de certains traits délicats & finis que la tragédie a pu acquérir avec le tems. Les pensées n'y sont peut-être pas assez approfondies, ni assez variées. Mais les Grecs, & *Sophocle* en particulier, connaissaient peu ces faibles ornemens. Son pinceau hardi peignait tout à grands traits. Il ne s'embarrassait que d'arriver au but.

On apporte les cendres d'*Oreste* qu'on dit avoir été tué aux jeux pythiens, dont on fait une très-longue description, qui appartient plus à l'épopée qu'à la tragédie. Ce récit ne forme pas d'ailleurs de nœud assez intrigué. Il ne met point le héros auquel on s'intéresse en un danger réel; il ne produit ni pitié ni terreur, du moins chez un peuple débarrassé du préjugé aveugle où vivaient les anciens, que ces bruits de mort étaient du plus sinistre présage. Mais ce même préjugé fesait que les Grecs n'en craignaient que plus pour *Oreste*; & cette crainte était si forte, qu'elle suspendait tous les mouvemens précédens de terreur & de compassion. Quoique ce bruit de mort mettre ce héros dans le plus grand danger de perdre la vie, *Oreste* foule aux pieds cette crainte, parce que le but de la tragédie est d'empêcher de craindre avec trop de faiblesse des disgrâces communes. *Sophocle* ménage la crainte des spectateurs, en fesant mépriser par *Oreste* ce mauvais présage. La crainte du héros se porte toute entière sur l'obéissance aveugle qu'on doit aux oracles.

D'ailleurs on a toujours excusé cette description épisodique, par le goût décidé, par la passion furieuse

que toute la nation grecque avait pour ces jeux. En effet, c'était un des endroits de la pièce les plus applaudis. On passait à *Sophocle* l'anachronisme formel en faveur de la beauté de ce morceau, & de l'intérêt qu'on prenait à cette magnifique description.

On dira peut-être encore que le gouverneur d'*Oreste* était bien hardie, de débiter à une grande reine une fable dont elle pouvait d'un moment à l'autre reconnaître la fausseté. Toute la Grèce accourait aux jeux pythiens. N'y avait-il aucun habitant de Mycène ou d'Argos qui y eût assisté ? Cela n'est pas probable. Personne n'en était-il encore revenu quand le gouverneur fesait ce récit, ou quelqu'un ne pouvait-il pas en arriver dans le moment même ? La reine pouvait en un instant découvrir l'imposture.

Cette objection tombe d'elle-même, pour peu que l'on fasse réflexion que l'action qui ne dure que quatre heures, ou le tems de la représentation, est si pressée, que *Clytemnestre* & *Egisthe* sont tués avant qu'ils aient le tems d'être détrompés; &, encore un coup, le plaisir que ce morceau fesait à toute la nation, la beauté, la sublimité du style dans lequel il est écrit, l'emportèrent sur toutes les critiques.

Je ne saurais disconvenir que *Sophocle*, ainsi qu'*Euripide*, ne devaient pas faire de *Pylade* un personnage muet. Ils se sont privés par-là de grandes beautés.

N'est-ce pas encore un défaut, qu'*Egisthe* ne paraisse qu'à la dernière scène, & pour y recevoir la mort ? Quel personnage, que celui d'un roi qui ne vient que

pour mourir ! Cependant il ne semble pas absolument nécessaire qu'*Egisthe* paraisse plutôt. Le poëte inspire tant de terreur dans tout le cours de la pièce, qu'il n'a pas besoin d'introduire plutôt un personnage qui ne produirait que de l'horreur, qui nuirait à son plan, ou qui du moins serait inutile.

Quant à l'atrocité de la catastrophe, elle paraît horrible dans nos mœurs ; elle n'était que terrible dans celles des Grecs. C'était un fait avoué de tout le monde, qu'*Oreste* avait tué sa mère de propos délibéré pour venger le meurtre de son père. Il n'était pas permis de le déguiser, ni de changer une fable universellement reçue (*b*) ; c'était même ce qui fesait tout le grand tragique, tout le terrible de cette action (*c*) : aussi voit-on qu'*Eschyle* & *Euripide* ont exactement suivi, comme *Sophocle*, l'histoire consacrée. Il me semble même que la mort de *Clytemnestre*, tuée par son fils, est, en un sens, moins atroce, & sans contredit beaucoup plus théâtrale & plus tragique que le meurtre de *Camille*, exécuté par *Horace*.

Elle me paraît moins atroce, en ce que *Camille*

(*b*) Il faut que *Clytemnestre* soit tuée par *Oreste*. Aristot. *de Poët.* c. 15.

(*c*) Un des principaux objets du poëme dramatique est d'apprendre aux hommes à ménager leur compassion pour des sujets qui le méritent. Car il y a de l'injustice d'être trop touché des malheurs de ceux qui méritent d'être misérables « On doit voir » sans pitié, (dit le Père *Rapin*, ) *Clytemnestre* tuée par son fils » *Oreste*, dans *Eschyle*, parce qu'elle avait tué son époux ; & l'on » ne peut voir sans compassion mourir *Hippolyte*, parce qu'il » ne meurt que pour avoir été sage & vertueux. » *Voy. Réflexions sur la Poëtique.*

eſt innocente, & *Clytemneſtre* eſt coupable du plus grand des crimes ; crime dont elle ſe glorifie quelquefois, & dont elle n'a qu'un léger repentir : en cela elle mérite infiniment plus d'être punie que *Camille*, qui regrette ſon amant, & dont tout le crime ne conſiſte qu'en des paroles trop dures que lui arrache l'excès de ſa douleur.

Elle eſt plus théâtrale, en ce qu'elle fait le vrai ſujet de la pièce ; car cette mort eſt préparée & attendue, & celle de *Camille* dans les Horaces n'eſt qu'un événement imprévu qui pouvait ne pas arriver, qui ne fait qu'une double action vicieuſe, & un cinquième acte inutile, qui devient lui-même une triple action dans la pièce. Il n'y a qu'une ſeule action au contraire dans *Sophocle*, la punition des deux époux étant le ſeul ſujet de la pièce. C'eſt cette unité qui contribuait tant au pathétique de la cataſtrophe. Quoi de plus pathétique en effet que ces cris de *Clytemneſtre ? O mon fils ! mon fils ! ayez pitié de celle qui vous a mis au monde.*

On frémiſſait à cette terrible, quoique juſte, réponſe d'*Electre* : *Mais, vous-même, avez-vous eu pitié de ſon père & de lui ?*

On tremblait à cette effrayante exclamation d'*Electre* à ſon frère : *Frappe, redouble ſi tu le peux.*

Après quoi *Clytemneſtre* expirante s'écrie : *Encore une fois, hélas !*

*Qu'Egiſthe*, pourſuit *Electre*, *ne reçoive-t-il le même traitement !*

*Egiſthe*, qui arrive dans ces terribles circonſtances,

croyant voir le corps d'*Oreste* massacré, & découvrant celui de sa femme ; la mort ignominieuse de cet assassin, qui n'a pas même la consolation de mourir volontairement & en homme libre, & à qui l'on annonce qu'il sera privé de la sépulture ; tout cela forme le coup-de-théâtre le plus frappant & le plus terrible, je ne dis pas pour notre nation, mais pour toute celle des Grecs, qui n'était point amollie par des idées d'une tendresse lâche & efféminée ; pour un peuple qui, d'ailleurs humain, éclairé, poli autant qu'aucun peuple de la terre, ne cherchait point au théâtre ces sentimens fades & doucereux auxquels nous donnons le nom de galans, & qui par conséquent était plus disposé à recevoir les impressions d'un tragique atroce.

Combien ce peuple ne s'intéressait-il pas à la gloire d'*Agamemnon*, à son malheur & à sa vengeance ! Il entrait dans ces sentimens autant qu'*Oreste* lui-même. Les Grecs n'ignoraient pas que ce prince était coupable de tuer sa mère ; mais il fallait absolument représenter ce crime. La mort de *Clytemnestre* était juste, & son fils n'était coupable que par l'ordre formel des dieux qui le conduisaient pas-à-pas, dans ce crime ; par celui des destinées, dont les arrêts étaient irrévocables, qui fesaient des malheureux mortels ce qu'il leur plaisait : *Qui nos homines quasi pilas habent.* Ainsi, en condamnant *Oreste* autant qu'ils le devaient, les Grecs ne condamnaient point *Sophocle*, & ils le comblaient au contraire de louanges. D'ailleurs tous les poëtes tragiques tiennent le langage de la philosophie stoïcienne.

Il me semble avoir montré les sources de l'admiration que tous les anciens ont eûe pour l'Electre de *Sophocle*. Le parallèle de cette pièce avec celles d'*Euripide* & d'*Eschyle* sur ce sujet, qui sont à la vérité pleines de beautés, ne servira pas peu à démontrer entièrement combien elle leur est supérieure. On verra combien la conduite & l'intrigue de la pièce de *Sophocle* sont plus belles & plus raisonnables que celles des deux autres.

Plusieurs critiques ont douté que la tragédie d'Electre, que nous avons sous le nom d'*Euripide*, fût de ce grand maître. On y trouve moins de chaleur & moins de liaison ; & l'on pourrait soupçonner qu'elle est l'ouvrage d'un poëte fort postérieur. On sait que les savans de la célèbre école d'Alexandrie ont non-seulement rectifié & corrigé, mais aussi altéré & supposé plusieurs poëmes anciens. Electre était peut-être mutilée ou perdue de leur tems; ils en auront lié tous les fragmens pour en faire une pièce suivie. Quoi qu'il en soit, on y retrouve les fameux vers cités par *Plutarque* ( dans la Vie de *Lysandre*), qui préservèrent Athènes d'une destruction totale, lorsque *Lysandre* s'en rendit le maître. En effet, comme les vainqueurs délibéraient le soir dans un festin s'ils raseraient seulement les murailles de la ville, ou s'ils la renverseraient de fond en comble, un phocéen chanta ce beau choeur, & tous les convives en furent si émus, qu'ils ne purent se résoudre à détruire une ville qui avait produit d'aussi beaux esprits & d'aussi grands personnages.

Dans *Euripide*, *Electre* a été mariée par *Egisthe* à

un homme ſans biens & ſans dignité, qui demeure hors de la ville dans une maiſon conforme à ſa fortune. La ſcène eſt devant cette maiſon, ce qui ne produit pas une décoration bien magnifique. Cet époux d'*Electre*, qui, à la vérité, par reſpect n'a eu aucun commerce avec elle, ouvre la ſcène, en fait l'expoſition dans un long monologue qu'on peut regarder comme un prologue. Ce défaut, qui ſe trouve dans preſque toutes les premières ſcènes d'*Euripide*, rend ſes expoſitions la plupart froides & peu liées avec la pièce.

*Oreſte* eſt reconnu par un vieillard en préſence de ſa ſœur, par une cicatrice qu'il s'eſt faite au-deſſus du ſourcil, en courant, lorſqu'il était enfant, après un chevreuil.

Des critiques ont trouvé cette reconnaiſſance trop bruſque, & celle de *Sophocle* trop traînante. Ils ſemblent qu'ils n'aient fait aucune attention aux mœurs de la nation grecque, & qu'ils n'aient connu ni le génie ni les grâces des deux tragiques.

*Oreſte* va enſuite avec ſon ami *Pylade* aſſaſſiner *Egiſthe* par derrière, pendant qu'il eſt penché pour conſidérer les entrailles d'une victime. Ils le tuent au milieu d'un ſacrifice & d'une cérémonie religieuſe, parce que tous les droits divins & humains avaient été violés dans l'aſſaſſinat d'*Agamemnon*, commis dans ſon propre palais par une ruſe abominable, & lorſqu'il allait ſe mettre à table & faire des libations aux dieux. Ainſi ce récit de la mort d'*Egiſthe* contient la deſcription d'un ſacrifice. Les Grecs étaient fort curieux de ces deſcriptions de ſacrifices, de fêtes,

du jeux, &c. ainſi que des marques, cicatrices, anneaux, bijoux, caſſettes & autres choſes qui amènent les reconnaiſſances.

Le récit qu'*Electre* & ſon frère font de la manière dont ils ont aſſaſſiné leur mère, qui ne vient ſur la ſcène que pour y être tuée, me paraît beaucoup plus atroce que la ſcène de *Sophocle*, que j'ai rapportée ci-deſſus. *Oreſte* eſt livré aux furies, pour avoir exécuté l'ordre des dieux, pendant qu'*Electre*, qui ſe vante d'avoir vu cet horrible ſpectacle, d'avoir encouragé ſon frère, d'avoir conduit ſa main, parce qu'*Oreſte* s'était couvert le viſage de ſon manteau, *Electre*, dis-je, eſt épargnée. *Sophocle* certainement l'emporte ici ſur *Euripide*. Mais les *Dioſcures*, *Caſtor* & *Pollux*, frères de *Clytemneſtre*, ſurviennent, & loin de prendre la défenſe de leur ſœur, ils rejettent le crime de ſes enfans ſur *Apollon*, envoient *Oreſte* à Athènes pour y être expié, lui prédiſent qu'il courra riſque d'être condamné à mort, mais qu'*Apollon* le ſauvera en ſe chargeant lui-même de ce parricide. Ils lui annoncent enſuite un ſort heureux, après qu'*Electre* aura épouſé *Pylade*, époux digne en effet d'une auſſi grande princeſſe, puiſqu'il était fils d'une ſœur d'*Agamemnon*, & qu'il deſcendait d'*Eaque* fils de *Jupiter* & d'*Egine*. C'eſt ce qui juſtifie le reproche d'un critique à M. *Racine*, d'avoir fait de *Pylade* un confident trop ſubalterne dans Andromaque, & d'avoir déshonoré par-là une amitié reſpectable entre deux princes dont la naiſſance était égale.

Quant à la pièce d'*Eſchyle*, des filles étrangères eſclaves de *Clytemneſtre*, mais attachées à *Electre*,

portent des présens sur le tombeau d'*Agamemnon* ; c'est ce qui a fait donner à la pièce le nom de *Choéphores*, ou porteuses de libations ou de présens, d'un mot grec, qui signifie des libations qu'on fesait sur les tombeaux.

*Oreste* est reconnu par sa sœur dès le commencement de la pièce, par trois marques assez équivoques, les cheveux, la trace des pas, & la robe qu'elle a tissue elle-même, il y avait sans doute long-tems.

Les anciens eux-mêmes se sont moqués de cette reconnaissance ; & M. *Dacier* la blâme, parce qu'elle est trop éloignée de la péripétie, ou changement d'état. Celle de *Sophocle* est plus simple. *Oreste* dit à sa sœur: *Regardez cet anneau, c'est celui de mon père.*

Il déclare ensuite que l'oracle d'*Apollon* lui a ordonné de tuer les meurtriers de son père, sous peine d'éprouver les plus cruels tourmens, d'être livré aux furies, &c.

Le P. *Brumoy* remarque judicieusement à ce sujet, qu'*Oreste* est criminel en obéissant & en n'obéissant pas. Cependant il ne peut se déterminer à tuer sa mère. *Electre* lève ses scrupules & l'aigrit contre elle. Le chœur lui raconte le songe de la reine, qui a cru voir sortir de son sein un serpent qui lui a tiré du sang au lieu de lait. *Oreste* jure qu'il accomplira ce songe. Le chœur suivant est un récit des amours funestes qui ont été ensanglantés.

*Oreste* s'introduit dans le palais d'*Egisthe* sous le nom d'un marchand de la Phocide, qui vient annoncer la mort du fils d'*Agamemnon*. *Egisthe* entre

dans ſon palais pour s'aſſurer de ce bruit. *Oreſte* l'y tue, & reparaît pour aſſaſſiner ſa mère ſur le théâtre.

En vain elle lui demande grâce par les mamelles qui l'ont allaité. *Pylade* dit à ſon ami, qui craint encore de commettre ce parricide, qu'il doit obéir aux dieux & accomplir ſes ſermens. *Préférez-vous*, ajoute-t-il, *vos ennemis aux dieux-mêmes ? Oreſte* déterminé dit à ſa mère : *C'eſt à vous-même, & non pas à moi, que vous devez attribuer votre mort.*

Quoi de plus réfléchi, de plus dur & de plus cruel ! Il n'y a point d'oracle, de deſtinée qui pût diminuer ſur notre théâtre l'atrocité de cette action & de ce ſpectacle : auſſi *Oreſte* a beau ſe diſculper, faire ſon apologie, & rejetter le crime ſur l'oracle & ſur la menace d'Apollon, *les chiens irrités par ſa mère* l'environnent & le déchirent.

*Electre* n'eſt point amoureuſe chez les trois tragiques grecs : en voici les raiſons. Les caractères étaient conſtatés, & comme conſacrés dans les tragédies d'*Eſchyle*, de *Sophocle* & d'*Euripide*, parce que les caractères étaient conſtatés chez les anciens. Ils ne s'écartaient jamais de l'opinion reçue : *Sit Medea ferox invictaque*, &c. *Electre* ne pouvait pas plus être amoureuſe, que *Polyxène* & *Iphigénie* ne pouvaient être coquettes, *Médée* douce & compatiſſante, *Antigone* faible & timide. Les ſentimens étaient toujours conformes aux perſonnages & aux ſituations. Un mot de tendreſſe dans la bouche d'*Electre* aurait fait tomber la plus belle pièce du monde, parce que ce mot aurait été contre le caractère diſtinctif & la

ſituation terrible de la fille d'*Agamemnon*, qui ne doit reſpirer que la vengeance.

Que dirait-on, parmi nous, d'un poëte qui ferait agir & parler *Louis XII* comme un tyran, *Henri IV* comme un lâche, *Charlemagne* comme un imbécile, St *Louis* comme un impie? Quelque belle que la pièce fût d'ailleurs, je doute que le parterre eût la patience d'écouter juſqu'au bout. Pourquoi *Electre*, amoureuſe, aurait-elle eu un meilleur ſuccès à Athènes?

Les ſentimens doucereux, les intrigues amoureuſes, les tranſports de jalouſie, les ſermens indiſcrets de s'aimer toute la vie, malgré les dieux & les hommes, tout ce verbiage langoureux, qui déshonore ſouvent notre théâtre, était inconnu des Grecs. La correction des mœurs était le but principal de leur théâtre. Pour y réuſſir, ils voulurent monter à la ſource de toutes les paſſions & de tous les ſentimens. Loin de rencontrer l'amour ſur leur route, il y trouvèrent la terreur & la compaſſion. Ces deux ſentimens leur parurent les plus vifs de tous ceux dont le cœur humain eſt ſuſceptible Mais la terreur & l'attendriſſement, portés à l'excès, précipitent indubitablement les hommes dans les plus grands crimes & dans les plus grands malheurs. Les Grecs entreprirent de corriger l'un & l'autre, & de les corriger l'un par l'autre.

La crainte non corrigée, *non épurée*, pour me ſervir du terme d'*Ariſtote*, nous fait regarder comme des maux inſupportables les évènemens fâcheux de la vie, les diſgrâces imprévues, la douleur, l'exil,

la perte des biens, des amis, des parens, des couronnes, de la liberté & de la vie. La crainte bien épurée nous fait supporter toutes ces choses; elle nous fait même courir au-devant avec joie, lorsqu'il s'agit des intérêts de la patrie, de l'honneur, de la vertu & de l'observation des lois éternelles établies par les dieux. Les Grecs enseignaient sur leur théâtre à ne rien craindre alors, à ne jamais balancer entre la vie & le devoir, & à supporter sans se troubler toutes les disgrâces, en les voyant si fréquentes & si extrêmes dans les personnages les plus considérables & les plus vertueux, *à ménager la crainte* & à la tempérer par les exemples les plus illustres. Les peuples apprenaient au théâtre qu'il y a de la pusillanimité & du crime à craindre ce qui n'est plus un mal, par le motif qui le fait surmonter, & par la cause qui le produit; puisque ce mal, si c'en est un, n'est rien en comparaison de maux inévitables & bien plus à craindre, tels que l'infamie, le crime, la colère & la vengeance éternelle des dieux. La terreur de ces maux bien plus redoutables fait disparaître entièrement celle des premiers. L'*Oreste* de *Sophocle* s'embarrasse peu qu'on fasse courir le bruit de sa mort, pourvu qu'il obéisse ponctuellement aux oracles. *Electre* méprise l'esclavage & les rigueurs de sa mère & d'*Egisthe*, pourvu que la mort d'*Agamemnon* soit vengée; il faut n'avoir jamais lu ni le texte ni la traduction de *Sophocle*, pour oser dire qu'elle songe plus à venger ses propres injures, que la mort de son père. *Antigone* rend les honneurs funèbres à son frère, & ne craint point d'être enterrée vive, parce que l'ordre

facrilège de *Créon* eft formellement contraire à celui des dieux, & qu'on ne peut ni ne doit jamais balancer entre les dieux & les hommes, entre la mort & la colère des immortels. *Orefte*, dans *Sophocle* n'a rien à craindre des *Euménides*, parce qu'il fuit fidellement les ordres d'*Apollon*.

La pitié non-épurée nous fait plaindre tous les malheureux qui gémiffent dans l'exil, dans la misère & dans les fupplices. La pitié épurée apprenait aux Grecs à ne plaindre que ceux qui n'ont point mérité ces maux, & qui fouffrent injuftement, *à ménager leur compaffion*, à ne point gémir fur les malheurs qui accablent ceux qui défobéiffent aux dieux & aux lois, qui trahiffent la patrie, qui fe font fouillés par des crimes.

*Clytemneftre* n'eft point à plaindre de périr par la main d'*Orefte*; parce qu'elle a elle-même affaffiné fon époux, parce qu'elle a goûté le barbare plaifir de rechercher dans fon flanc les reftes de fa vie, parce qu'elle lui avait manqué de foi par un incefte, parce qu'elle a voulu faire périr fon propre fils, de peur qu'il ne vengeât la mort de fon père. C'eft une injuftice de plaindre ceux qui méritent d'être miférables, de s'attendrir fur les malheurs qui arrivent aux tyrans, aux traîtres, aux parricides, aux facrilèges, à ceux, en un mot, qui ont tranfgreffé toutes les règles de la juftice. On ne doit les plaindre que d'avoir commis les crimes qui leur ont attiré la punition & les tourmens qu'ils fubiffent. Mais cette pitié même ne fait que guérir l'ame de cette vile

compaſſion qui peut amollir, & de ces vaines terreurs qui la troublent.

C'eſt ainſi que le théâtre grec tendait à la correction des mœurs par la terreur & par la compaſſion, ſans le ſecours de la galanterie. C'était de ces deux ſentimens que naiſſaient les penſées ſublimes, & les expreſſions énergiques que nous admirons dans leurs tragédies, & auxquelles nous ne ſubſtituons que trop ſouvent des fadeurs, de jolis riens & des épigrammes.

Je demande à tout homme raiſonnable, dans un ſujet auſſi terrible que celui de la vengeance de la mort d'*Agamemnon*, que peut produire l'amour d'*Electre* & d'*Oreſte*, qui ne ſoit infiniment au-deſſous de l'art de *Sophocle*? Il eſt bien queſtion ici de déclarations d'amour, d'intrigues de ruelle, de combats entre l'amour & la vengeance. Loin d'élever l'ame, ces faibles reſſources ne feraient que l'avilir. Il en eſt de même de preſque tous les grands ſujets traités par les Grecs. L'auteur d'Œdipe convient lui-même, & cet aveu lui fait infiniment d'honneur, que l'amour de *Jocaſte* & de *Philoctète*, qu'il n'a introduit que malgré lui, déroge à la grandeur de ſon ſujet. La nouvelle tragédie de Philoctète n'eût valu que mieux, ſi l'auteur avait évité l'amour de *Pyrrhus* pour la fille de *Philoctète*. Le goût du ſiècle l'a entraîné. Ses talens auraient ſurmonté la prétendue difficulté de traiter ces ſujets ſans amour, comme *Sophocle*.

Mettez de l'amour dans Athalie & dans Mérope, ces deux pièces ne feront plus des chefs-d'œuvre,

parce que l'amour le mieux traité n'a jamais le férieux, la gravité, le fublime, le terrible qu'exigent ces fujets. *Electre*, amoureufe, n'infpire plus cette terreur & cette pitié active des anciens. Inutilement veut-on y fuppléer par des épifodes romanefques, par des defcriptions déplacées, par des reconnaiffances accumulées les unes fur les autres, par des converfations galantes, par des lieux-communs de toute efpèce, & par des idées gigantefques. On ne fait que défigurer l'art de *Sophocle* & la beauté du fujet. C'eft faire un mauvais roman d'une excellente tragédie; & comme le ftyle eft d'ordinaire analogue aux idées, il devient lâche, bourfouflé, barbare. Qu'on dife après cela, que fi on avait quelque chofe à imiter de *Sophocle*, ce ne ferait certainement pas fon Electre; qu'on appelle ce prince de la tragédie *grec babillard*: il réfulte de ces invectives, que l'art de *Sophocle* eft inconnu à celui qui tient ce difcours; ou qu'il n'a pas daigné travailler affez fon fujet pour y parvenir; ou enfin que tous fes efforts ont été inutiles, & qu'il n'a pu y atteindre. Il femble que le défefpoir lui ait fuggéré de condamner d'un mot *Sophocle* & toute la Grèce. Mais *Electre*, amoureufe du fils d'*Egifthe* affaffin de fon père, féducteur de fa mère, perfécuteur d'*Orefte*, auteur de tous fes malheurs; *Orefte*, amoureux de la fille de ce même *Egifthe* bourreau de toute fa famille, raviffeur de fa couronne, & qui ne cherche qu'à lui ôter la vie, auraient l'un & l'autre échoué fur le théâtre d'Athènes. Ce double amour aurait eu néceffairement le plus mauvais fuccès. Vainement on aurait dit en

faveur du poëte, que plus *Electre* eſt malheureuſe, plus elle eſt aiſée à attendrir ; le peuple d'Athènes aurait répondu que plus *Oreſte* & *Electre* ſont malheureux, moins ils ſont ſuſceptibles d'un amour puéril & inſenſé ; qu'ils ſont trop occupés de leurs infortunes & de leur vengeance, pour s'amuſer à lier une partie quarrée avec les deux enfans du bourreau d'*Agamemnon*, & de leur plus implacable ennemi. Ces amans tranſis auraient fait horreur à toute la Grèce, & le peuple aurait prononcé ſur-le-champ contre une fable auſſi abſurde & auſſi déſhonorante pour le deſtructeur de Troie & pour toute la nation.

Cette courte analyſe des deux pièces rivales de l'Electre de *Sophocle* ſuffit pour faire connaître combien celle-ci eſt préférable aux deux autres, par rapport à la *fable*, & par rapport aux *mœurs*.

Mais le principal mérite de *Sophocle*, celui qui lui a acquis l'eſtime & les éloges de ſes contemporains & des ſiècles ſuivans juſqu'au nôtre, celui qui les lui procurera tant que les lettres grecques ſubſiſteront, c'eſt la nobleſſe & l'harmonie de ſa diction. Quoique *Euripide* l'emporte quelquefois ſur lui par la beauté des penſées ; *Sophocle* eſt au-deſſus de lui par la grandeur, par la majeſté, par la pureté du ſtyle, & par l'harmonie. C'eſt ce que le ſavant & judicieux abbé *Dubos* appelle la poéſie de ſtyle. C'eſt elle qui a fait donner à *Sophocle* le ſurnom d'*Abeille* ; c'eſt elle qui lui a fait remporter vingt-trois victoires ſur tous les poëtes de ſon tems. Le dernier de ſes triomphes lui coûta la vie, par

la ſurpriſe & par la joie imprévue qu'il en eut, de ſorte qu'on peut dire de lui qu'il eſt mort dans le ſein de la victoire.

Les termes pittoreſques, & cette imagination dans l'expreſſion, ſans laquelle le vers tombe en langueur, ſoutiendront *Homère* & *Sophocle* dans tous les tems, & charmeront toujours les amateurs de la langue dans laquelle ces grands-hommes ont écrit (*d*). Ce mérite ſi rare de la beauté de l'élocution eſt, ſelon *Quintilien*, comme une muſique harmonieuſe qui charme les oreilles délicates. Un poëme aurait beau être parfait d'ailleurs, & conduit ſelon toutes les règles de l'art, il ne ſera lu de perſonne, s'il manque de ce mérite, & s'il pèche par l'élocution. Cela eſt ſi vrai, qu'il n'y a jamais eu dans aucune langue, & chez aucun peuple, de poëme mal écrit, qui jouiſſe de la moindre eſtime permanente & durable. C'eſt ce qui a fait entièrement oublier l'Electre de *Langepierre*, & celles dont j'ai parlé ci-deſſus. C'eſt ce qui a fait univerſellement rejetter parmi nous la Pucelle de *Chapelain*, & le Poëme de Clovis de *Deſmareſt*.

« Ce ſont deux Poëmes épiques, ajoute M. l'abbé *Dubos*, » dont la conſtitution & les mœurs valent » mieux, ſans comparaiſon, que celles des deux tra- » gédies du Cid & de Pompée. D'ailleurs leurs » incidens, qui ſont la plus belle partie de notre » hiſtoire, doivent plus attacher la nation françaiſe,

(*d*) *Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo Muſa loqui.* HOR. de Art. poët.

que

» que des évènemens arrivés depuis long-tems » dans l'Espagne & dans l'Egypte. Chacun sait le » succès de ces poëmes, qu'on ne saurait imputer » qu'au défaut de la poësie de style. On n'y trouve » presque point de sentimens naturels capables d'in» téresser. Ce défaut leur est commun. Quant aux » images, *Desmarest* ne crayonne que des chimères, » & *Chapelain*, dans son style tudesque, ne dessine » rien que d'imparfait & d'estropié. Toutes ses pein» tures sont des tableaux gothiques. De-là vient le » seul défaut de la Pucelle, mais dont il faut, selon » M. *Despréaux*, que ses défenseurs conviennent : le » défaut qu'*on ne la saurait lire.* »

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

BOILEAU, *Art. Poét.*

---

## SECONDE PARTIE.

### *De la tragédie d'Oreste.*

Il n'est pas indifférent de remarquer d'abord, que dans tous les sujets que les anciens ont traités, on n'a jamais réussi qu'en imitant leurs beautés. La différence des tems & des lieux ne fait que de très-légers changemens : car le vrai & le beau sont de tous les tems & de toutes les nations. La vérité est une, & les anciens l'ont saisie, parce qu'ils ne recherchaient que la nature, dont la tragédie est une imitation. Phèdre & Iphigénie en sont des preuves convaincantes. On sait le mauvais succès de ceux qui, en traitant les mêmes sujets, ont voulu s'écarter de ces grands modèles. Ils se sont écartés en

effet de la nature, & il n'y a de beau que ce qui eſt naturel. Le décri dans lequel l'Œdipe de *Corneille* eſt tombé, eſt une bonne preuve de cette vérité. *Corneille* voulut s'écarter de *Sophocle*, & il fit un mauvais ouvrage.

Il ſe préſente une autre réflexion, non-moins utile: c'eſt que, parmi nous, les vrais imitateurs des anciens ſe ſont toujours remplis de leur eſprit, au point de ſe rendre propres leur harmonie & leur élégance continue. La raiſon en eſt, à mon gré, qu'ayant ſans ceſſe devant les yeux ces modèles du bon goût & du ſtyle ſoutenu, ils ſe formaient peu-à-peu l'habitude d'écrire comme eux; tandis que les autres, ſans modèles, ſans règles, s'abandonnaient aux écarts d'une imagination déréglée, ou reſtaient dans leur ſtérilité.

Ces deux principes poſés, je crois ne rien dire que de raiſonnable, en avançant que l'auteur de la tragédie d'Oreſte a imité *Sophocle* autant que nos mœurs le lui permettaient, & quelque eſtime que j'aie pour la pièce grecque, je ne crois pas qu'on dût porter l'imitation plus loin.

Il a repréſenté *Electre* & ſon frère toujours occupés de leur douleur & de la vengeance de leur père, & n'étant ſuſceptibles d'aucun autre ſentiment. C'eſt préciſément le caractère que *Sophocle*, *Eſchyle* & *Euripide* leur donnent; il n'en a retranché que des expreſſions trop dures ſelon nos mœurs. Même réſolution dans les deux *Electres* de poignarder le tyran, même douleur en apprenant la fauſſe nouvelle de la mort d'*Oreſte*, mêmes menaces, mêmes

emportemens dans l'une & dans l'autre, mêmes desirs de vengeance.

Mais il n'a pas voulu représenter *Electre* étendant sa vengeance sur sa propre mère, se chargeant d'abord du soin de se defaire de *Clytemnestre*, ensuite excitant son frère à cette action détestable, & conduisant sa main dans le sein maternel. Il les a rendus plus respectueux pour celle qui leur a donné la naissance, & il a même semé dans le rôle d'*Electre*, tantôt des sentimens de tendresse & de respect, & tantôt des emportemens, selon qu'elle a plus ou moins d'espérance.

Les rôles de *Pylade* & de *Pammène* me paraissent avoir été faits pour suppléer aux chœurs de *Sophocle*. On sait les effets prodigieux que fesaient ces chœurs accompagnés de musique & de danse : à en juger par ces effets, la musique devait merveilleusement seconder & augmenter le terrible & le pathétique des vers. La danse des anciens était peut-être supérieure à leur musique ; elle exprimait, elle peignait les pensées les plus sublimes & les passions les plus violentes. Elle parlait aux cœurs comme aux yeux. Le chœur des Euménides d'*Eschyle* coûta la vie à plusieurs des spectateurs. Quant aux paroles des chœurs, elles n'étaient qu'un tissu de pensées sublimes, de principes d'équité, de vertus, & de la morale la plus épurée. Le nouvel auteur a tâché de suppléer, par les rôles de *Pylade* & de *Pammène* à ces beautés qui manquent à notre théâtre. Quelle sagesse dans l'un & dans l'autre personnage ! & quels sentimens l'auteur donne au premier ! Je

n'en veux rapporter que deux exemples. Le premier eſt tiré de la ſcène où *Pylade* dit à *Oreſte :*

C'eſt aſſez, & du ciel je reconnais l'ouvrage :
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage ;
Il veut ſeul accomplir ſes auguſtes deſſeins :
Pour ce grand ſacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance,
Tantôt, trompant la terre, & frappant en ſilence,
Il veut, en ſignalant ſon pouvoir oublié,
N'armer que la nature & la ſeule amitié.

L'autre eſt tiré de la ſcène où *Pylade* dit à *Electre* qu'*Oreſte* obéit aux dieux :

Les arrêts du deſtin trompent ſouvent notre ame.
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas
Par des chemins ſecrets qu'ils ne connaiſſent pas ;
Il plonge dans l'abyme, & bientôt en retire ;
Il accable de fers, il élève à l'empire ;
Il fait-trouver la vie au milieu des tombeaux....

Le fonds du rôle de *Clytemneſtre* eſt tiré auſſi de *Sophocle*, quoique tempéré par la Clytemneſtre d'*Euripide.* On voit évidemment, dans les deux poëtes grecs, que *Clytemneſtre* eſt ſouvent prête à s'attendrir. Elle ſe juſtifie devant *Electre*, elle entend ſes reproches ; & il eſt certain que, ſi *Electre* lui répondait avec plus de circonſpection & de douceur, il ferait impoſſibie qu'alors *Clytemneſtre* ne fût pas émue & ne ſentît pas des remords. Ainſi, puiſque l'auteur d'Oreſte, pour ſe conformer plus à nos mœurs, & pour nous toucher davantage, rend *Electre* moins féroce avec ſa mère, il fallait bien qu'il rendît *Clytem-*

*nestre* moins farouche avec sa fille. L'un est la suite de l'autre. *Electre* est touchée quand sa mère lui dit :

Mes filles devant moi ne sont point étrangères ;
Même en dépit d'Egisthe elles m'ont été chères.
Je n'ai point oublié mes premiers sentimens ;
Et, malgré la fureur de ses emportemens,
Electre dont l'enfance a consolé sa mère
Du sort d'Iphigénie & des rigueurs d'un père,
Electre qui m'outrage & qui brave mes lois,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

*Clytemnestre* à son tour est émue quand sa fille lui demande pardon de ses emportemens. Pouvait-elle résister à ces paroles tendres?

Eh bien, vous désarmez une fille éperdue ;
La nature en mon cœur est toujours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches sanglans trop long-tems essuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egisthe dans mon cœur je vous ai séparée :
Ce sang que je vous dois ne saurait se trahir.
J'ai pleuré sur ma mère, & n'ai pu vous haïr, *&c.*

Mais ensuite quand cette même *Electre*, croyant sa mère complice de la mort d'*Oreste*, lui fait des reproches sanglans, & qu'elle lui dit :

Vous n'avez plus de fils, son assassin cruel
Craint les droits de ses sœurs au trône paternel.
Ah ! si j'ai quelques droits, s'il est vrai qu'il les craigne,
Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne ;
Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon sein,
Et si ce n'est assez, prêtez-lui votre main ;
Frappez, joignez Electre à son malheureux frère,
Frappez, dis-je : à vos coups je connaîtrai ma mère.

Y a-t-il rien de plus naturel que de voir *Clytemnestre* irritée reprendre alors toute sa dureté, & dire à sa fille:

Va, j'abandonne Electre au malheur qui la suit;
Va, je suis Clytemnestre, & sur-tout je suis reine;
Le sang d'Agamemnon n'a de droit qu'à ma haine.
C'est trop flatter la tienne, & de ma faible main
Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémis, j'y suis indifférente;
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,
Flottante entre la crainte & la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimais malgré toi, l'aveu m'en est bien triste;
Je ne suis pour toi que la femme d'Egisthe:
Je ne suis plus ta mère; & toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémissant réclamait la nature,
Que ma fille déteste, & qu'il faut que j'abjure.

Ces passages de la pitié à la colère, ce jeu des passions, ne sont-ils pas véritablement tragiques? & le plaisir qu'ils ont constamment fait à toutes les représentations, n'est-il pas un témoignage certain que l'auteur, en puisant également dans l'antiquité & dans la nature, a saisi tout ce que l'une & l'autre pouvaient fournir?

Mais quand *Electre* parle au tyran, son caractère inflexible est tellement soutenu, qu'elle ne se dément pas, même en demandant la grace de son frère:

Cruel, si vous pouvez pardonner à mon frère,
(Je ne puis oublier le meurtre de mon père;)
Mais je pourrais du moins, muette à votre aspect,
Me forcer au silence, & peut-être au respect.

Je demande si dans l'intrigue d'Oreste, la plus simple sans contredit qu'il y ait sur notre théâtre, il n'y a pas un heureux artifice à faire aborder *Oreste* dans sa propre patrie par une tempête, le jour même que le tyran insulte aux mânes de son père ? si la rencontre du vieillard *Pammène*, & la scène qu'*Oreste* & *Pylade* ont avec lui, n'est pas dans le goût le plus pur de l'antiquité, sans en être une copie ; & si on peut la voir sans en être attendri ? La dernière scène du second acte, entre *Iphise* & *Electre*, qui est une très-belle imitation de *Sophocle*, produit tout l'effet qu'on en peut attendre.

L'exposition de la pièce d'Oreste me paraît aussi pleine qu'on puisse la souhaiter. Le récit de la mort d'*Agamemnon*, dès la seconde scène, & que l'auteur a imité d'*Eschyle*, mettrait seul au fait, avec ce qui le précède, le spectateur le moins instruit. *Electre* peut-elle, après ce récit, exprimer son état d'une manière plus précise & plus entière qu'elle le fait dans ces trois vers :

Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère ;
Mes mains portent des fers, & mes yeux, pleins de pleurs,
N'ont vu que des forfaits & des persécuteurs.

Le dessein de tromper *Electre* pour la venger, & d'apporter les cendres prétendues d'*Oreste*, est entièrement de *Sophocle*. L'oracle avait expressément ordonné qu'on vengeât la mort d'*Agamemnon* par la ruse, parce que ce meurtre avait été commis de

même, & que la vengeance n'aurait pas été complette, si les assassins avaient été punis par un autre que par le fils d'*Agamemnon*, & d'une autre manière que celle qu'ils avaient employée en commettant le crime. Dans *Euripide*, *Egisthe* est assassiné par derrière, tandis qu'il est penché sur une victime, parce qu'il avait frappé *Agamemnon* lorsqu'il changeait de robe pour se mettre à table. Cette robe était cousue ou fermée par le haut, de sorte que le roi ne put se dégager ni se défendre ; c'est ce que le nouvel auteur a désigné par ces mots de *vêtemens de mort* & de *piège*.

L'auteur français n'a fait qu'ajoûter à cet ordre des dieux une menace terrible, en cas qu'*Oreste* désobéît & qu'il se découvrît à sa sœur. Cette sage défense était d'ailleurs nécessaire pour la réussite de son projet. La joie d'*Electre* aurait assurément éclaté, & aurait découvert son frère. D'ailleurs, que pouvait en sa faveur une princesse malheureuse & chargée de fers ? *Pylade* a raison de dire á son ami, que sa sœur peut le perdre & ne saurait le servir ; & dans un autre endroit :

Renferme cette amour & si tendre & si pure.
Doit-on craindre en ces lieux de dompter la nature ?
Ah ! de quels sentimens te laisses-tu troubler ?
Il faut venger Electre, & non la consoler.

C'est cette menace des dieux qui produit le nœud & le dénouement ; c'est elle qui retient d'abord *Oreste*, quand *Electre* s'abandonne au désespoir, à la vue de l'urne qu'elle croit contenir les cendres

de ſon frère ; c'eſt elle qui eſt cauſe de la réſolution furieuſe que prend *Électre* de tuer ſon propre frère, qu'elle croit l'aſſaſſin d'*Oreſte* ; c'eſt cette menace des dieux qui eſt accomplie quand ce frère trop tendre a déſobéi ; c'eſt elle enfin qui donne au malheureux *Oreſte* l'aveuglement & le tranſport dans leſquels il tue ſa mère, de ſorte qu'il eſt puni lui-même en la puniſſant.

C'était une maxime reçue chez tous les anciens, que les dieux puniſſaient la moindre déſobéiſſance à leurs ordres, comme les plus grands crimes ; & c'eſt ce qui rend encore plus beaux ces vers que l'auteur met dans la bouche d'*Oreſte* au 3[e] acte :

Eternelle juſtice, abyme impénétrable !
Ne diſtinguez-vous point le faible & le coupable,
Le mortel qui s'égare, ou qui brave vos lois,
Qui trahit la nature, ou qui cède à ſa voix ?

Ce ne ſont pas là de ces vaines ſentences détachées. Ces vers ſont en ſentiment auſſi-bien qu'en maxime. Ils appartiennent à cette philoſophie naturelle qui eſt dans le cœur, & qui fait un des caractères diſtinctifs des ouvrages de l'auteur.

Quel art n'y a-t-il pas encore à faire-paraître les Euménides avant le crime d'*Oreſte*, comme les divinités vengereſſes du meurtre d'*Agamemnon*, & comme les avant-courières du crime que ſon fils va commettre ? Cela me paraît très-conforme aux idées de l'antiquité, quoique très-neuf. C'eſt inventer comme les anciens l'auraient fait, s'ils avaient été obligés d'adoucir le crime d'*Oreſte* ; au lieu que

dans *Euripide* & dans *Eschyle*, *Oreste* est livré aux furies, parce qu'il a tué sa mère : ici *Oreste* ne tue sa mère que parce qu'il est livré aux furies ; & il leur est livré parce qu'il a désobéi aux dieux, en se découvrant à sa sœur.

Dans quels vers ces Euménides sont invoquées !

Euménides, venez, soyez ici mes dieux ;
Accourez de l'enfer en ces horribles lieux,
Dans ces lieux plus cruels & plus remplis de crimes,
Que vos gouffres profonds regorgeans de victimes.
Filles de la Vengeance, armez-vous, armez-moi...
Les voici : je les vois, & les vois sans terreur :
L'aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur, &c.

L'auteur de la tragédie d'Oreste a sans doute eu tort de tronquer la scène de l'urne. Il est vrai qu'un excès de délicatesse empêche quelquefois de goûter & de sentir des morceaux d'une aussi grande force, & des traits aussi mâles & aussi sublimes. Près de cinquante vers de lamentations auraient peut-être paru des longueurs à une nation impatiente, & qui n'est pas accoutumée aux longues tirades des scènes grecques. Cependant l'auteur a perdu le plus beau, & l'endroit le plus pathétique de la pièce. A la vérité il a tâché d'y suppléer par une beauté neuve. L'urne contient, selon lui, les cendres de *Plistène* fils d'*Egisthe*. Ce n'est point une urne vide & postiche. La mort d'*Agamemnon* est déjà à moitié vengée. Le tyran va tenir cet horrible présent de la main de son plus cruel ennemi ; présent qui inspire & la terreur dans le cœur du spectateur qui est au fait, & la douleur dans celui d'*Electre* qui n'y est pas. Il

faut avouer auſſi que la coutume des anciens, de recueillir les cendres des morts, & principalement de ceux qu'ils aimaient le plus tendrement, rendait cette ſcène infiniment plus touchante pour eux que pour nous. Il a fallu ſuppléer au pathétique qu'ils y trouvaient, par la terreur que doit inſpirer la vue des cendres de *Pliſtène*, première victime de la vengeance d'*Oreſte*. D'ailleurs la ſituation de l'urne dans les mains d'*Electre* produit un coup-de-théâtre à l'arrivée d'*Egiſthe* & de *Clytemneſtre*. La douleur même & les fureurs d'*Electre* perſuadent le tyran de la vérité de ce que *Pammène* vient de lui annoncer.

Le nouvel auteur s'eſt bien gardé de faire un long récit de la mort d'*Oreſte*, en préſence d'*Egiſthe*. Ce récit aurait eu, dans notre langue & ſuivant nos mœurs, tous les défauts que les détracteurs de l'antiquité oſent reprocher à celui de *Sophocle*. Le nouvel auteur ſuppoſe qu'*Oreſte* & l'étranger ſe ſont vus à Delphes. *Aiſément*, dit *Pylade*, *les malheureux s'uniſſent*; *trop promptement liés, promptement ils s'aigriſſent*. *Oreſte* a dit plus haut à *Egiſthe*, qu'il s'eſt vengé ſans implorer le ſecours des rois. Cette ſuppoſition eſt ſimple & tout-à-fait vraiſemblable; & je crois qu'*Egiſthe*, intéreſſé autant qu'il l'était à cette mort, pouvait s'en contenter ſans entrer dans un examen plus approfondi. On croit très-aiſément ce que l'on ſouhaite avec une paſſion violente. D'ailleurs *Clytemneſtre* interrompt cette converſation qui l'accable; & l'action eſt enſuite ſi précipitée, ainſi que dans *Sophocle*, qu'il n'eſt pas poſ-

fible à *Egifthe* d'en demander ni d'en apprendre davantage. Cependant, comme le caractère d'un tyran eft toujours rempli de défiance, il ordonne qu'on aille chercher fon fils pour confirmer le récit des deux étrangers.

La reconnaiffance d'*Electre* & d'*Orefte*, fondée fur la force de la nature & fur le cri du fang, en même tems que fur les foupçons d'*Iphife*, fur quelques paroles équivoques d'*Orefte*, & fur fon attendriffement, me paraît d'autant plus pathétique, qu'*Orefte*, en fe découvrant, éprouve des combats qui ajoutent beaucoup à l'attendriffement qui naît de la fituation. Les reconnaiffances font toujours touchantes, à moins qu'elles ne foient très-mal-adroitement traitées. Mais les plus belles font peut-être celles qui produifent un effet qu'on n'attendait pas, qui fervent à faire un nouveau nœud, à le refferrer, & qui replongent le héros dans un nouveau péril. On s'intéreffe toujours à deux perfonnes malheureufes qui fe reconnaiffent après une longue abfence & de grandes infortunes. Mais fi ce bonheur paffager les rend encore plus miférables, c'eft alors que le cœur eft déchiré, ce qui eft le vrai but de la tragédie.

A l'égard de cette partie de la cataftrophe que l'auteur d'Orefte a imitée de *Sophocle*, & qu'il n'a pas, dit-il, ofé faire repréfenter, je fuis d'un avis contraire au fien : je crois que, fi ce morceau était joué avec terreur, il en produirait beaucoup.

Qu'on fe figure *Electre*, *Iphife* & *Pylade* faifis

d'effroi, & marquant chacun leur ſurpriſe aux cris de *Clytemneſtre*; ce tableau devrait faire, ce me ſemble, un auſſi grand effet à Paris qu'il en fit à Athènes; & cela avec d'autant plus de raiſon, que *Clytemneſtre* inſpire beaucoup plus de pitié dans la pièce françaiſe que dans la pièce grecque. Peut-être qu'à la première repréſentation, des gens mal-intentionnés purent profiter de la difficulté de repréſenter cette action ſur un théâtre étroit, & embarraſſé par la foule des ſpectateurs, pour y jetter quelque ridicule. Mais comme il eſt très-certain que la choſe eſt bonne en ſoi, il faudrait néceſſairement qu'elle parût bonne à la longue, malgré tous les diſcours & toutes les critiques. Il ne ferait pas même impoſſible de diſpoſer le théâtre & les décorations d'une manière qui favoriſât ce grand tableau. Enfin, il me paraît que celui qui a heureuſement oſé faire paraître une ombre d'après *Eſchile* & d'après *Euripide*, pourrait fort-bien faire-entendre les cris de *Clytemneſtre* d'après *Sophocle*. Je maintiens que ces coups bien ménagés ſont la véritable tragédie, qui ne conſiſte pas dans les ſentimens galans, ni dans les raiſonnemens, mais dans une action pathétique, terrible, théâtrale, telle que celle-ci.

*Electre* ne participe point dans Oreſte au meurtre de ſa mère, comme dans l'Electre de *Sophocle*, & encore plus dans celles d'*Euripide* & d'*Eſchile*. Ce qu'elle crie à ſon frère, dans le moment de la cataſtrophe, la juſtifie:

. . . Achève & ſois inexorable;

Venge-nous, venge-la (*Clytemnestre*) tranche un nœud
si coupable;
Frappe, immole à ses pieds cet infâme assassin.

Je ne comprends pas comment la même nation qui voit tous les jours sans horreur le dénouement de Rodogune, & qui a souffert celui de Thyeste & d'Atrée, pourrait désapprouver le tableau que formerait cette catastrophe. Rien de moins conséquent. L'atrocité du spectacle d'un père qui boit sur le théâtre même le sang de son propre fils innocent & massacré par un frère barbare, doit causer infiniment plus d'horreur que le meurtre involontaire & forcé d'une femme coupable, meurtre ordonné d'ailleurs expressément par les dieux.

*Oreste* est certainement plus à plaindre dans l'auteur français que dans l'athénien, & la Divinité y est plus ménagée. Elle y punit un crime par un crime, mais elle punit avec raison *Oreste* qui a désobéi. C'est cette désobéissance qui forme précisément ce qu'il y a de plus touchant dans la pièce. Il n'est parricide que pour avoir trop écouté avec sa sœur la voix de la nature. il n'est malheureux que pour avoir été tendre: il inspire ainsi la compassion & la terreur; mais il les inspire épurées & dignes de toute la majesté du poëme dramatique: ce n'est point ici une crainte ridicule qui diminue la fermeté de l'ame: ce n'est point une compassion mal-entendue, fondée sur l'amour le plus étrange & le plus déplacé, qui serait aussi absurde qu'injuste.

Quant au dernier récit que fait *Pylade*, je ne sais ce qu'on y pourrait trouver à redire. Les applaudis-

femens redoublés qu'il a reçus le mettent pleinement au-deffus de la critique. Les Grecs ont été charmés de celui d'*Euripide*, où le meurtre d'*Egifthe* eft raconté fort au long. Comment notre nation pourrait-elle improuver celui-ci, qui contient d'ailleurs une révolution imprévue, mais fondée, dont tous les fpectateurs font d'autant plus fatisfaits qu'elle n'eft en aucune façon annoncée, qu'elle eft à-la-fois étonnante & vraifemblable, & qu'elle conduit naturellement à la cataftrophe?

Ce n'eft pas un de ces dénouemens vulgaires dont parle M. de *la Bruyère*, & dans lequel les mutins n'entendent point raifon. On voit affez quel art il y a d'avoir amené de loin cette révolution, en fefant-dire à *Pammène* dès le troifième acte :

La race des vrais rois tôt ou tard eft fervie.

Je demande après cela fi la république des lettres n'a pas obligation à un auteur qui reffufcite l'antiquité dans toute fa nobleffe, dans toute fa grandeur & dans toute fa force, & qui y joint les plus grands efforts de la nature, fans aucun mélange des petites faibleffes & des miférables intrigues amoureufes qui déshonorent le théâtre parmi nous ?

L'impreffion de la pièce met en liberté de juger du mérite de la diction, des penfées, & des fentimens dont elle eft remplie. On verra fi l'auteur a imité les grands modèles, & de quelle manière il l'a fait. On y trouvera un grand nombre de penfées tirées de *Sophocle* : cela était inévitable, & [illegible] ou

ne pouvait mieux faire. J'en ai reconnu plusieurs; tirées ou imitées d'*Euripide*, qui ne me paraissent pas moins belles dans l'auteur français que dans le grec même. Telles sont ces pensées de *Clytemnestre*.

> Vous pleurez dans les fers, & moi dans ma grandeur.
> Vous frappez une mère, & je l'ai mérité.

Et celle-ci d'*Electre*, qui a été si applaudie

> Qui pourrait de ces dieux encenser les autels,
> S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels;
> Si le crime insolent, dans son heureuse ivresse,
> Ecrâsait à loisir l'innocente faiblesse?

Les anciens avaient pour maximes de ne faire des acteurs subalternes, même de ceux qui contribuaient à la catastrophe, que des personnages muets, ce qui valait infiniment mieux que les dialogues insipides qu'on met de nos jours en la bouche de deux ou trois confidens dans la même pièce. On ne trouve point dans la tragédie d'Oreste de ces personnages oisifs qui ne font qu'écouter des confidences; & plût au ciel que le goût en passât! *Sophocle* & *Euripide* ont mieux aimé ne point faire parler *Pylade*, que de lui faire-dire des choses inutiles. Dans la nouvelle pièce, tous les rôles sont intéressans & nécessaires.



## TROISIEME PARTIE.

*Des défauts où tombent ceux qui s'écartent des Anciens dans les sujets qu'ils ont traités.*

PLUS mon zèle pour l'antiquité, & mon estime sincère pour ceux qui en ont fait-revivre les beautés, viennent d'éclater, plus la bienséance me prescrit de modération & de retenue en parlant de ceux qui s'en sont écartés. Bien éloigné de vouloir faire de cet écrit une satyre ni même une critique, je n'aurais jamais parlé de l'Electre de M. de *Crébillon*, si je ne m'y trouvais entraîné par mon sujet ; mais les termes injurieux qu'il a mis dans la préface de cette pièce contre les anciens en général, & en particulier contre *Sophocle*, ne permettent pas à un homme-de-lettres de garder le silence. En effet, puisque M. de *Crébillon* traite de préjugé l'estime qu'on a pour *Sophocle* depuis près de trois mille ans; puisqu'il dit en termes formels qu'il croit avoir mieux réussi que les trois tragiques grecs à rendre *Electre* tout-à-fait plaindre ; puisqu'il ose avancer que l'Electre de *Sophocle* a plus de férocité que de véritable grandeur, & qu'elle a autant de défauts que la sienne; n'est-il pas même du devoir d'un homme-de-lettres de prévenir contre cette invective ceux qui pourraient s'y laisser surprendre, & de dévoiler en quelque façon à la postérité, qu'à la gloire de notre siècle il n'y a aucun homme de bon goût, aucun véritable savant, qui n'ait été révolté de ces expressions ? Mon dessein n'est que de faire-voir, par l'exemple même

de cet auteur moderne, aux détracteurs de l'antiquité, qu'on ne peut, comme je l'ai déjà dit, s'écarter des anciens, dans les sujets qu'ils ont traités, sans s'éloigner en même tems de la nature, soit dans la fable, soit dans les caractères, soit dans l'élocution. Le cœur ne pense point par art ; & ces anciens, l'objet de leur mépris, ne consultaient que la nature. Ils puisaient dans cette source de la vérité la noblesse, l'enthousiasme, l'abondance & la pureté. Leurs adversaires, en suivant une route opposée, & en s'abandonnant aux écarts de leur imagination déréglée, ne rencontrent que bassesse, que froideur, que stérilité & que barbarie.

Je me bornerai ici à quelques questions, auxquelles tout homme de bon-sens peut aisément faire la réponse.

Comment *Electre* peut-elle être chez M. de *Crébillon* plus à plaindre & plus touchante que dans *Sophocle*, quand elle est occupée d'un amour froid auquel personne ne s'intéresse, qui ne sert en rien à la catastrophe, qui dément son caractère, qui de l'aveu même de l'auteur ne produit rien, qui jette enfin une espèce de ridicule sur le personnage le plus terrible & le plus inflexible de l'antiquité, le moins susceptible d'amour, & qui n'a jamais eu d'autres passions que la douleur & la vengeance ? N'est-ce pas comme si on mettait sur le théâtre *Cornélie* amoureuse d'un jeune-homme, après la mort de *Pompée*? Qu'aurait pensé toute l'antiquité, si *Sophocle* avait rendu *Chrysothemis* amoureuse d'*Oreste*, pour l'avoir

vu une fois combattre ſur des murailles, & ſi *Oreſte* avait dit à cette *Chryſothemis* :

Ah! ſi, pour ſe flatter de plaire *à vos beaux yeux*,
Il ſuffiſait d'un bras toujours victorieux,
Peut-être à ce bonheur aurais-je pu prétendre,
Avec quelque valeur & l'amour le plus tendre:
Quels efforts, quels travaux, quels illuſtres projets
N'eût point tenté ce cœur *charmé de vos attraits*?

Qu'aurait-on dit dans Athènes, ſi, au lieu de cette belle expoſition admirée de tous les ſiècles, *Sophocle* avait introduit *Electre* feſant confidence de ſon amour à la nuit?

Qu'aurait-on dit, ſi, la première fois qu'*Electre* parle à *Oreſte*, cet *Oreſte* lui eût fait confidence de ſon amour pour une fille d'*Egiſthe*, & ſi *Electre* l'avait payé par une autre confidence de ſon amour pour le fils de ce tyran?

Qu'aurait-on dit, ſi on avait entendu une fille d'*Electre* s'écrier:

Fe on tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi?

Qu'aurait-on dit d'une *Electre* ſurannée, qui, voyant venir le fils d'*Egiſthe*, ſe ferait adoucie juſqu'à dire:

Hélas! c'eſt lui.... Que mon ame éperdue
S'émeut & s'attendri à cette chère vue!

Qu'aurait-on dit, ſi on avait vu le gouverneur d'*Oreſte*, devenir le principal perſonnage de la pièce, attirer ſur ſoi toute l'attention, effacer entièrement & avilir celui qui doit faire le principal rôle; de ſorte que la pièce devrait être intitulée *Palamède* plutôt qu'*Electre*?

Qu'aurait-on dit, si on avait vu *Oreste* (sans son ami *Pylade*) devenir général des armées d'*Egisthe*, gagner des batailles, chasser deux rois, sans que ce gouverneur en fût instruit?

*Ficta voluptatis causâ sint proxima veris.*

Qu'aurait-on dit du roman étranger à la pièce; que deux actes entiers ne suffisent pas pour débrouiller?

Qu'aurait-on dit enfin, si *Sophocle* avait chargé sa pièce de deux reconnaissances brusquées l'une & l'autre, & très-mal ménagées? *Electre*, qui sait ce que *Tydée* a fait pour *Egisthe*, qui n'ignore pas qu'il est amoureux de la fille de ce tyran, peut-elle soupçonner un moment, sans aucun indice, que ce même *Tydée* est son frère? De plus, comment est-il possible qu'*Oreste* ait été si-peu instruit de son sort & de son nom?

*Horace* & tous les Romains, après les Grecs, à la vue de tant d'absurdités, se seraient écriés tous d'une voix:

*Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi:*

& j'ose assurer qu'il auraient trouvé l'Electre de *Sophocle*, si elle avait été composée & écrite comme la française, tout-à-fait déraisonnable dans le caractère, sans justesse dans la conduite, sans véritable noblesse dans les sentimens, & sans pureté dans l'expression.

Ne voit-on pas évidemment que le mépris des anciens modèles, la négligence à les étudier, & l'indocilité à s'y conformer, mènent nécessairement à

l'erreur & au mauvais goût ? & n'eſt-il pas auſſi néceſſaire de faire-remarquer aux jeunes-gens qui veulent faire de bonnes études, les fautes où ſont tombés les détracteurs de l'antiquité, que de leur faire-obſerver les beautés anciennes qu'ils doivent tâcher d'imiter ? Je ne ſais par quelle fatalité il arrive que les poëtes qui ont écrit contre les anciens, ſans entendre leur langue, ont preſque toujours très-mal parlé la leur ; & que ceux qui n'ont pu être touchés de l'harmonie d'*Homère* & de *Sophocle*, ont toujours péché contre l'harmonie, qui eſt une partie eſſentielle de la poëſie.

On n'aurait pas hazardé impunément devant les juges & ſur le théâtre d'Athènes un vers dur, ni des termes impropres. Par quelle étrange corruption ſe pourrait-il faire qu'on ſouffrît parmi nous ce nombre prodigieux de vers, dans leſquels la ſyntaxe, la propriété de mots, la juſteſſe des figures, le rhythme ſont éternellement violés ?

Il faut avouer qu'il y a peu de pages dans l'Electre de M. de *Crébillon*, où les fautes dont je parle ne ſe préſentent en foule. La même négligence qui empêche les auteurs modernes de lire les bons auteurs de l'antiquité, les empêche de travailler avec ſoin leurs propres ouvrages. Ils redoutent la critique d'un ami ſage, ſévère, éclairé, comme ils redoutent la lecture d'*Homère*, de *Sophocle*, de *Virgile* & de *Cicéron*. Par exemple, lorſque l'auteur d'Electre fait-parler ainſi *Itys* à *Electre* :

Enfin pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous ſavez ſi jamais j'exigeai rien du roi.

Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse,
Ne m'en imputez point la cruelle injustice.
Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.
Ah ! par pitié pour vous, Princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée.
Puisqu'il faut l'achever ou descendre au tombeau,
Laissez-en à mes feux allumer le flambeau.
Régnez donc avec moi, c'est trop vous en défendre....

Je suppose que l'auteur eût consulté feu monsieur *Despréaux* sur ces vers, je ne dis pas sur le fonds ( car ce grand critique n'aurait pas pu supporter une déclaration d'amour à *Electre* ), je dis uniquement sur la langue & sur la versification ; alors M. *Despréaux* lui aurait dit, sans doute : Il n'y a pas un seul de tous ces vers qui ne soit à réformer.

Enfin, pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous savez si jamais j'exigeai *rien* du roi.

Ce *rien* n'est pas français, & sert à rendre la phrase plus barbare ; il fallait dire : Vous savez si jamais j'exigeai du roi qu'il vous forcât à m'épouser.

Il prétend qu'avec vous un *nœud sacré* m'unisse,
Ne *m'en* imputez point la cruelle injustice.

Cet *en* n'est pas français, & la *cruelle injustice* n'est pas raisonnable dans la bouche d'*Itys* : il ne doit point regarder comme cruel & injuste un mariage, qu'il ne veut faire que pour rendre *Electre* heureuse.

Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.

*Au prix de tout mon sang*, veut dire au prix de ma vie ; & il n'y a pas d'apparence qu'on se marie

quand on est mort. *Si c'était votre aveu qui me fût*, est prosaïque, plat & dur, même dans la prose la plus simple.

> Ah! par pitié pour vous, Princesse infortunée,
> Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée.

Ces termes lâches & oiseux de *Princesse infortunée*; & de *tendre hyménée*, affaibliraient la meilleure tirade. Il faut éviter soigneusement ces expressions fades. *Par pitié pour vous*, n'est pas placé; il fallait dire : Tout est à craindre, si vous n'obéissez pas au roi; faites par pitié pour vous, ce que vous ne faites pas par amour, par bienveillance, par condescendance pour moi.

> Puisqu'il faut l'achever, ou descendre au tombeau,
> Laissez-en à mes feux allumer le flambeau.
> Régnez donc avec moi, c'est trop vous en défendre.

Vous devez sentir vous-même, aurait continué M. *Despréaux*, combien ces mots, *puisqu'il faut* ... *laissez-en à mes feux, régnez donc avec moi*, ont à-la-fois de dureté & de faiblesse, combien tout cela manque de pureté, de noblesse & de chaleur; reprenez cent fois le rabot & la lime.

Si M. *Despréaux* continuait à lire, souffrirait-il les vers suivans :

> Qu'il *fasse que ces fers*, dont il *s'est tant* promis,
> Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son fils....
> Ta vertu *ne te* sert qu'à redoubler ma haine....
> *Egisthe ne* prétend *te* faire mon époux....
> Bravez-*le*; mais du moins, du sort qui vous accable,

N'accufez *donc* que vous, *Princeſſe inexorable*.....
Je voulais, par l'hymen d'Itys & de ma fille,
*Voir rentrer* quelque jour le fceptre en fa famille;
Mais l'*ingrate ne* veut que nous immoler tous....
Madame, quel malheur, troublant votre fommeil,
Vous a fait *de ſi loin* devancer le foleil?

Ce même *Deſpréaux* aurait-il pu s'empêcher de rire, lorfque *Electre* dit à *Egiſthe*:

Pour cet heureux hymen ma main eft toute prête,
Je n'en veux difpofer qu'en faveur de ton fang,
Et je la donne à qui te percera le flanc.

Cette équivoque & cette pointe lui aurait paru précifément de la même efpèce que celle de *Théophile*, qu'il relève fi-bien dans une de fes judicieufes préfaces.

Ah! voilà ce poignard qui du fang de fon maître
S'eft fouillé lâchement: il en rougit, le traître!

Les vers de l'auteur d'Electre ne font pas moins ridicules: *en faveur de ton ſang* fignifie, *en faveur de ton fils*, & non pas *en faveur de ton ſang verſé.* Cette pointe *de ton ſang*, & de celui qui répandra ton fang, vaut bien la pointe de *Théophile.*

Il eft certain qu'un auteur éclairé par de telles critiques aurait travaillé entièrement fon ouvrage, & qu'il aurait fur-tout mis du naturel à la place du bourfouflé. Il n'aurait point fait de ces fautes énormes contre le bon-fens & contre la langue; fon cenfeur lui aurait crié:

Mon efprit n'admet point un pompeux barbarifme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux folécifme.

On

On n'aurait point vu un héros *voguer au gré de ses desirs plus qu'au gré des vents ; la foudre ouvrir le ciel & l'onde à sillons redoublés , & bouillonner en sources de feu ; de pâles éclairs s'armer de toutes parts ;* un héros *méditer son retour à grands pas ; la suprême sagesse des dieux , qui brave la crédule faiblesse des mortels ; un grand cœur qui ne manque à son devoir que pour s'en instruire mieux ;* un interlocuteur qui dit : *Ne pénétrez-vous pas un si triste silence ? des remords d'un cœur né vertueux , qui pour punir ce cœur vont plus loin que les dieux ;* une *Electre* qui dit : *Percez le cœur d'Itys , mais respectez le mien.*

Il n'est que trop vrai , il faut l'avouer à la honte de notre littérature , que dans la plupart de nos auteurs tragiques on trouve rarement six vers de suite qui n'aient de pareils défauts , & cela parce qu'ils ont la présomption de ne consulter personne (*e*), ou l'indocilité de ne profiter d'aucun avis. Le peu de connaissance qu'ils ont eux-mêmes des langues savantes , de la noble simplicité des anciens , de l'harmonie de la tragédie grecque , les leur fait mépriser. La précipitation & la paresse sont encore des défauts qui les perdent sans ressource (*f*). *Xénophon* leur crie en vain que le travail est la nourriture du sage. Enivrés d'un succès passager , ils se croient au-dessus des plus grands maîtres , & des anciens qu'ils

(*e*).... *In Metii descendat judicis aures.* Horat. de Art. poët.

(*f*)........ *Carmen reprehendite , quod non*
*Multa dies & multa litura coërcuit , atque*
*Præsectum decies non castigavit ad unguem.*
Horat. de Art. poët.

ne connaissent presque que de nom. Une bonne tragédie, ainsi qu'un bon poëme, est l'ouvrage d'un esprit sublime, *Magnæ mentis opus*, dit *Juvénal*. Ce n'est pas un faible effort & un travail médiocre qui font y réussir.

L'illustre *Racine* joignait à un travail infini une grande connoissance de la tragédie grecque, une étude continuelle de ses beautés & de celles de leur langue & de la nôtre. Il consultait de plus les juges les plus sévères, les plus éclairés, & qui lui étaient sincèrement attachés. Il les écoutait avec docilité. Enfin il se fesait gloire, ainsi que *Despréaux*, d'être revêtu des dépouilles des anciens; il avait formé son style sur le leur; c'est par-là qu'il s'est fait un nom immortel. Ceux qui suivent une autre route n'y parviendront jamais. On peut réussir peut-être mieux que lui dans les catastrophes; on peut produire plus de terreur, approfondir davantage les sentimens, mettre de plus grands mouvemens dans les intrigues: mais quiconque ne se formera pas comme lui sur les anciens, quiconque sur-tout n'imitera pas la pureté de leur style & du sien, n'aura jamais de réputation dans la postérité.

On joue pendant quelques années des romans barbares, qu'on nomme tragédies; mais enfin les yeux s'ouvrent: on a eu beau louer, protéger ces pièces; elles finissent par être, aux yeux de tous les hommes instruits, des monumens de mauvais goût.

*. . . . . . . . Vos exemplaria græca*
*Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.*

Horat. de Arte poët.

# ROME SAUVÉE,

*OU*

# CATILINA,

## *TRAGÉDIE,*

Représentée, pour la première fois, le 24 Février 1752.

d'être témoin, pour ainsi dire, d'une révolution qui fait époque dans l'histoire, d'en voir sous ses yeux mouvoir tous les ressorts. Elles ont sur-tout l'avantage précieux de donner à l'ame de l'élévation & de la force : en sortant de ces pièces, on se trouve plus disposé à une action de courage, plus éloigné de ramper devant un homme accrédité, ou de plier devant le pouvoir injuste & absolu. Elles sont plus difficiles à faire. Il ne suffit pas d'avoir un grand talent pour la poësie dramatique ; il faut y joindre une connaissance approfondie de l'histoire, une tête faite pour combiner des idées de politique, de morale & de philosophie. Elles sont aussi plus difficiles à jouer. Dans les autres pièces, pourvu que les principaux personnages soient bien remplis, on ne peut être indulgent pour le reste ; mais on ne voit pas sans dégoût un *Caton*, un *Clodius* même, dire d'une manière gauche des vers qu'il a l'air de ne pas entendre. D'ailleurs, un acteur qui a éprouvé des passions, qui a l'ame sensible, sentira toutes les nuances de la passion dans un rôle d'amant, de père ou d'ami ; mais comment un acteur qui n'a

point reçu une éducation ſoignée, qui ne s'eſt point occupé des grands objets qui ont animé les perſonnages qu'il va repréſenter trouvera-t-il le ton, l'action, les accens qui conviennent à *Cicéron* & à *Céſar*?

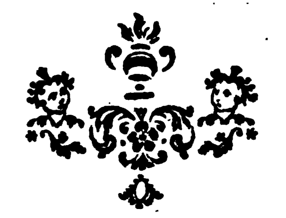
Rome ſauvée fut repréſentée à Paris ſur un théâtre particulier. M. de *Voltaire* y joua le rôle de *Cicéron*. Jamais dans aucun rôle aucun acteur n'a porté ſi loin l'illuſion. On croyait voir le conſul. Ce n'étaient pas des vers récités de mémoire qu'on entendait, mais un diſcours ſortant de l'ame de l'orateur. Ceux qui ont aſſiſté à ce ſpectacle il y a plus de trente ans, ſe ſouviennent encore du moment où l'auteur de Rome ſauvée s'écriait :

*Romains, j'aime la gloire, & ne veux point m'en taire*;

avec une vérité ſi frappante, qu'on ne ſavait ſi ce noble aveu venait d'échapper à l'ame de *Cicéron* ou à celle de *Voltaire*.

Avant lui, la Mort de Pompée était le ſeul modèle des pièces de ce genre qu'il y eût dans notre langue, on peut dire même dans aucune langue. Ce n'eſt pas que le Jules-Céſar de *Shakeſpeare*, ſes pièces tirées de l'hiſtoire d'Angleterre, ainſi que quelques

tragédies eſpagnoles, ne ſoient des drames hiſtoriques; mais de telles pièces, où il n'y a ni unité ni raiſon, où tous les tons ſont mêlés, où l'hiſtoire eſt conſervée juſqu'à la minutie, & les mœurs altérées juſqu'au ridicule, de telles pièces ne peuvent plus être comptées parmi les productions des arts que comme de monumens du génie brut de leurs auteurs, & de la barbarie des ſiècles qui les ont produites.



# PRÉFACE.

DEUX motifs ont fait choisir ce sujet de tragédie, qui paraît impraticable & peu fait pour les mœurs, pour les usages, la manière de penser & le théâtre de Paris.

On a voulu essayer encore une fois, par une tragédie sans déclaration d'amour, de détruire les reproches que toute l'Europe savante fait à la France, de ne souffrir guère au théâtre que les intrigues galantes, & on a eu sur-tout pour objet de faire connaître *Cicéron* aux jeunes personnes qui fréquentent les spectacles.

Les grandeurs passées des Romains tiennent encore toute la terre attentive ; & l'Italie moderne met une partie de sa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre avec respect la maison que *Cicéron* occupa. Son nom est dans toutes les bouches, ses écrits dans toutes les mains. Ceux qui ignorent dans leur patrie quel chef était à la tête de ses tribunaux il y a cinquante ans, savent en quel tems *Cicéron* était à la tête de Rome. Plus le dernier siècle de la république romaine a été bien connu de nous, plus ce grand-homme a été admiré. Nos nations modernes, trop tard civilisées, ont eu long-tems de lui des idées vagues ou fausses. Ses ouvrages servaient à notre éducation ; mais on ne savait pas jusqu'à quel point sa personne était respectable.

L'auteur était superficiellement connu ; le consul presque ignoré. Les lumières que nous avons acquises nous ont appris à ne lui comparer aucun des hommes qui se sont mêlés du gouvernement, & qui ont prétendu à l'éloquence.

Il semble que *Cicéron* aurait été tout ce qu'il aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les gorges d'Issus, où *Alexandre* avait vaincu les Perses. Il est bien vraisemblable que s'il s'était donné tout entier à la guerre, à cette profession qui demande un sens droit & une extrême vigilance, il eût été au rang des plus illustres capitaines de son siècle ; mais, comme *César* n'eût été que le second des orateurs, *Cicéron* n'eût été que le second des généraux. Il préféra à toute autre gloire, celle d'être le père de la maitresse du monde ; & quel prodigieux mérite ne fallait-il pas à un simple chevalier d'*Arpinum*, pour percer la foule de tant de grands-hommes, pour parvenir sans intrigue à la première place de l'univers, malgré l'envie de tant de Patriciens qui régnaient à Rome ?

Ce qui étonne sur-tout, c'est que, dans le tumulte & les orages de sa vie, cet homme, toujours chargé des affaires de l'Etat & de celles des particuliers, trouvât encore du tems pour être instruit à fond de toutes les sectes des Grecs, & qu'il fût le plus grand philosophe des Romains, aussi bien que le plus éloquent. Y a-t-il dans l'Europe beaucoup de ministres, de magistrats, d'avocats même un peu employés, qui puissent, je ne dis pas ex-

pliquer les admirables découvertes de *Newton*, les idées de *Leibnitz*, comme *Cicéron* rendait compte des principes de *Zénon*, de *Platon* & d'*Epicure*; mais qui puissent répondre à une question profonde de philosophie?

Ce que peu de personnes savent, c'est que *Cicéron* était encore un des premiers poëtes d'un siècle où la belle poësie commençait à naître. Il balançait la réputation de *Lucrèce*. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous sont restés de son poëme sur *Marius*, & qui font tant regretter la perte de cet ouvrage?

*Sic Jovis altisoni subitò pinnata satelles,*
*Arboris è trunco, serpentis saucia morsu;*
*Ipsa feris subigit transfigens unguibus anguem*
*Semianimum, & variâ graviter cervice micantem,*
*Quem se intorquentem lanians rostroque cruentans,*
*Jam satiata animos, jam duros ulta dolores*
*Abjicit efflantem, & laceratum affligit in undas,*
*Seque obitu à solis nitidos convertit ad ortus.*

Je suis de plus en plus persuadé que notre langue est impuissante à rendre l'harmonieuse énergie des vers latins, comme des vers grecs; mais j'oserai donner une légére esquisse de ce petit tableau, peint par le grand-homme que j'ai osé faire parler dans Rome sauvée, & dont j'ai imité en quelques endroits les Catilinaires.

Tel on voit cet oiseau, qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élancé de la terre;
Il s'envole, il entraîne au séjour azuré

L'ennemi tortueux dont il eſt entouré.
Le ſang tombe des airs. Il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore;
Il le perce, il le tient ſous ſes ongles vainqueurs;
Par cent coups redoublés il venge ſes douleurs.
Le monſtre en expirant ſe débat, ſe replie;
Il exhale en poiſons les reſtes de ſa vie;
Et l'aigle tout-ſanglant, fièr & victorieux,
Le rejette en fureur, & plâne au haut des cieux.

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de goût, on appercevra dans la faibleſſe de cette copie la force du pinceau de l'original. Pourquoi donc *Cicéron* paſſe-t-il pour un mauvais poëte? parce qu'il a plu à *Juvénal* de le dire; parce qu'on lui a imputé un vers ridicule:

*O fortunatam natam, me conſule, Romam!*

C'eſt un vers ſi mauvais, que le traducteur, qui a voulu en exprimer les défauts en français, n'a pu même y réuſſir.

O Rome fortunée,
Sous mon conſulat née!

ne rend pas, à beaucoup près, le ridicule du vers latin.

Je demande s'il eſt poſſible que l'auteur du beau morceau de poëſie que je viens de citer, ait fait un vers ſi impertinent? Il y a des ſottiſes qu'un homme de génie & de ſens ne peut jamais dire. Je m'imagine que le préjugé, qui n'accorde preſque jamais deux genres à un ſeul homme, fit croire *Cicéron* incapable de la poëſie quand il y eut renoncé.

Quelque mauvais-plaisant, quelque ennemi de la gloire de ce grand-homme, imagina ce vers ridicule, & l'attribua à l'orateur, au philosophe, au père de Rome. *Juvénal* dans le siècle suivant adopta ce bruit populaire, & le fit passer à la postérité dans ses déclamations satyriques; & j'ose croire que beaucoup de réputations, bonnes ou mauvaises, se sont ainsi établies.

On impute, par exemple, au Père *Mallebranche* ces deux vers:

Il fait en ce beau jour le plus beau tems du monde,
Pour aller à cheval sur la terre & sur l'onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'un philosophe peut, quand il veut, être poëte. Quel homme de bon-sens croira que le Père *Mallebranche* ait fait quelque chose de si absurde? Cependant, qu'un écrivain d'anecdotes, un compilateur littéraire, transmette à la postérité cette sottise, elle s'accréditera avec le tems; & si le Père *Mallebranche* était un grand-homme, on dirait un jour: Ce grand-homme devenait un sot quand il était hors de sa sphère.

On a reproché à *Cicéron* trop de sensibilité, trop d'affliction dans ses malheurs. Il confie ses justes plaintes à sa femme & à son ami, & on impute à lâcheté sa franchise! Le blâme qui voudra, d'avoir répandu dans le sein de l'amitié les douleurs qu'il cachait à ses persécuteurs; je l'en aime davantage. Il n'y a guère que les ames vertueuses de sensibles. *Cicéron*, qui aimait tant la gloire, n'a point ambi-

tionné celle de vouloir paraître ce qu'il n'était pas. Nous avons vu des hommes mourir de douleur, pour avoir perdu de très-petites places, après avoir affecté de dire qu'ils ne les regrettaient pas; quel mal y a-t-il donc à avouer à sa femme & à son ami, qu'on est fâché d'être loin de Rome qu'on a servie, & d'être persécuté par des ingrats & par des perfides? Il faut fermer son cœur à ses tyrans, & l'ouvrir à ceux qu'on aime.

*Cicéron* était vrai dans toutes ses démarches; il parlait de son affliction sans honte, & de son goût pour la vraie gloire sans détour. Ce caractère est à-la-fois naturel, haut & humain. Préférerait-on la politique de *César*, qui dans ses Commentaires dit qu'il a offert la paix à *Pompée*, & qui dans ses Lettres avoue qu'il ne veut pas la lui donner? *César* était un grand-homme; mais *Cicéron* était un homme vertueux.

Que ce consul ait été un bon poëte, un philosophe qui savait douter, un gouverneur de province parfait, un général habile; que son ame ait été sensible & vraie, ce n'est pas là le mérite dont il s'agit ici. Il sauva Rome malgré le Sénat, dont la moitié était animée contre lui par l'envie la plus violente. Il se fit des ennemis de ceux mêmes dont il fut l'oracle, le libérateur & le vengeur. Il prépara sa ruine par le service le plus signalé que jamais homme ait rendu à sa patrie. Il vit cette ruine, & il n'en fut point effrayé. C'est ce qu'on a voulu représenter dans cette tragédie: c'est moins encore

l'ame farouche de *Catilina*, que l'ame généreuse & noble de *Cicéron* qu'on a voulu peindre.

Nous avons toujours cru, & on s'était confirmé plus que jamais dans l'idée que *Cicéron* est un des caractères qu'il ne faut jamais mettre sur le théâtre. Les Anglais, qui hazardent tout, sans même savoir qu'ils hazardent, ont fait une tragédie de la conspiration de *Catilina*. *Ben-Johnson* n'a pas manqué, dans cette tragédie historique, de traduire sept ou huit pages des Catilinaires, & même il les a traduites en prose, ne croyant pas que l'on pût faire parler *Cicéron* en vers. La prose du consul, & les vers des autres personnages, font à la vérité un contraste digne de la barbarie du siècle de *Ben-Johnson*; mais pour traiter un sujet si sévère, dénué de ces passions qui ont tant d'empire sur le cœur, il faut avouer qu'il fallait avoir affaire à un peuple sérieux & instruit, digne en quelque sorte qu'on mît sous ses yeux l'ancienne Rome.

Je conviens que ce sujet n'est guère théâtral pour nous, qui, ayant beaucoup plus de goût, de décence, de connaissance du théâtre que les Anglais, n'avons généralement pas des mœurs si fortes. On ne voit avec plaisir au théâtre que le combat des passions qu'on éprouve soi-même. Ceux qui sont remplis de l'étude de *Cicéron* & de la république romaine, ne sont pas ceux qui fréquentent les spectacles. Il n'imitent point *Cicéron*, qui y était assidu. Il est étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui; ils sont seulement moins sensibles aux beaux-arts, ou retenus

par un préjugé ridicule. Quelque progrès que ces arts aient fait en France, les hommes choisis qui les ont cultivés n'ont point encore communiqué le vrai goût à toute la nation. C'est que nous sommes nés moins heureusement que les Grecs & les Romains. On va aux spectacles plus par oisiveté, que par un véritable amour de la littérature.

Cette tragédie paraît plutôt faite pour être lue par les amateurs de l'antiquité, que pour être vue par le parterre. Elle y fut à la vérité applaudie, & beaucoup plus que Zaïre; mais elle n'est pas d'un genre à se soutenir comme Zaïre sur le théâtre. Elle est beaucoup plus fortement écrite; & une seule scène entre *César* & *Catilina* était plus difficile à faire que la plupart des pièces où l'amour domine. Mais le cœur ramène à ces pièces; & l'admiration pour les anciens Romains s'épuise bientôt. Personne ne conspire aujourd'hui, & tout le monde aime.

D'ailleurs les représentations de Catilina exigent un trop grand nombre d'acteurs, un trop grand appareil.

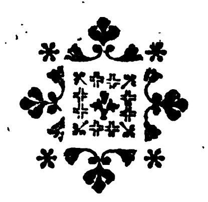
Les savans ne trouveront pas ici une histoire fidelle de la conjuration de *Catilina*. Ils sont assez persuadés qu'une tragédie n'est pas une histoire; mais ils y verront une peinture vraie des mœurs de ce tems-là. Tout ce que *Cicéron*, *Catilina*, *Caton*, *César* ont fait dans cette pièce, n'est pas vrai: mais leur génie & leur caractère y sont peints fidellement.

Si on n'a pu y développer l'éloquence de *Cicéron*, on a du moins étalé toute sa vertu & tout le cou-

rage qu'il fit-paraître dans le péril. On a montré dans *Catilina* ces contrastes de férocité & de séduction qui formaient son caractère; on a fait-voir *César* naissant, factieux & magnanime; *César* fait-pour être à-la-fois la gloire & le fléau de Rome.

On n'a point fait-paraître les députés des Allobroges, qui n'étaient point des ambassadeurs de nos Gaules, mais des agens d'une petite province d'Italie soumise aux Romains, qui ne firent que le personnage de délateurs, & qui par-là sont indignes de figurer sur la Scène avec *Cicéron*, *César* & *Caton*.

Si cet ouvrage paraît au moins passablement écrit, & s'il fait-connaître un peu l'ancienne Rome, c'est tout ce qu'on a prétendu, & tout le prix qu'on attend.



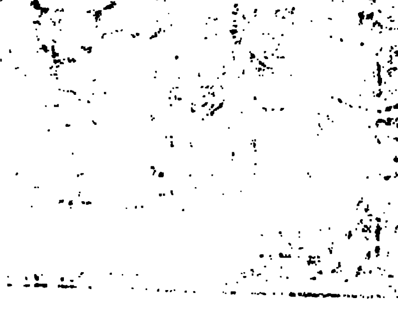


# PERSONNAGES.

| | |
|---|---|
| CICÉRON. | CRASSUS. |
| CÉSAR. | CLODIUS. |
| CATILINA. | CÉTHÉGUS. |
| AURÉLIE. | LENTULUS-SURA. |
| CATON. | CONJURÉS. |
| LUCULLUS. | LICTEURS. |

*Le théâtre représente d'un côté le palais d'Aurélie, de l'autre le temple de Tellus, où s'assemble le Sénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des souterrains qui conduisent du palais d'Aurélie au vestibule du temple.*





Eteindre de ton nom la ſplendeur uſurpée!
Que ne puis-je oppoſer à ton pouvoir fatal, (*a*)
Ce Céſar ſi terrible, & déjà ton égal!
Quoi! Céſar, comme moi factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'eſt pas d'intelligence?
Mais le piège eſt tendu; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend ſoit préparé par lui.
Il faut employer tout, juſqu'à Cicéron même,
Ce Céſar que je crains, mon épouſe que j'aime: (*b*)
Sa docile tendreſſe, en cet affreux moment,
De mes ſanglans projets eſt l'aveugle inſtrument.
Tout ce qui m'appartient doit être mon complice.
Je veux que l'amour même à mon ordre obéiſſe.
Titres chers & ſacrés, & de père, & d'époux,
Faibleſſes des humains, évanouiſſez-vous. (1)

## *SCENE II.*

CATILINA, CETHEGUS, AFFRANCHIS ET SOLDATS *dans le lointain.*

CATILINA.

EH bien, cher Céthégus, tandis que la nuit ſombre
Cache encor nos deſſeins & Rome dans ſon ombre,
Avez-vous réuni les chefs des conjurés?

CETHEGUS.

Ils viendront dans ces lieux du conſul ignorés;
Sous ce portique même, & près du temple impie
Où domine un Sénat, tyran de l'Italie.
Ils ont renouvelé leurs ſermens & leur foi.

Mais tout est-il prévu? César est-il à toi?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime?

CATILINA.

Cet esprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CETHEGUS.

Conspirer sans César!

CATILINA.

Ah! je l'y veux forcer.
Dans ce piège sanglant je veux l'embarrasser.
Mes soldats, en son nom, vont surprendre Préneste;
Je sais qu'on le soupçonne, & je réponds du reste.
Ce consul violent va bientôt l'accuser;
Pour se venger de lui, César peut tout oser.
Rien n'est si dangereux que César qu'on irrite;
C'est un lion qui dort, & que ma voix excite.
Je veux que Cicéron réveille son courroux,
Et force ce grand-homme à combattre pour nous. (*c*)

CETHEGUS.

Mais Nonnius enfin dans Préneste est le maître;
Il aime la patrie, & tu dois le connaître:
Tes soins pour le tenter ont été superflus.
Que faut-il décider du sort de Nonnius?

CATILINA.

Je t'entends, tu sais trop que sa fille m'est chère.
Ami, j'aime Aurélie en détestant son père.
Quand il sut que sa fille avait conçu pour moi (*d*)
Ce tendre sentiment qui la tient sous ma loi;
Quand sa haîne impuissante, & sa colère vaine,
Eurent tenté sans fruit de briser notre chaîne;

A cet hymen secret quand il a consenti,
Sa faiblesse a tremblé d'offenser son parti.
Il a craint Cicéron; mais mon heureuse adresse
Avance mes desseins par sa propre faiblesse.
J'ai moi-même exigé, par un serment sacré,
Que ce nœud clandestin fût encore ignoré.
Céthégus & Sura sont seuls dépositaires
De ce secret utile à nos sanglans mystères.
Le palais d'Aurélie au temple nous conduit;
C'est-là qu'en sureté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
De nos vastes succès mon hymen est le gage.
Vous m'avez bien servi; l'amour m'a servi mieux
C'est chez Nonnius même, à l'aspect de ses dieux;
Sous les murs du sénat, sous sa voûte sacrée,
Que de tous nos tyrans la mort est préparée.

(*aux Conjurés qui sont dans le fond.*)

Vous, courez dans Prénefte, où nos amis secrets
Ont du nom de César voilé nos intérêts;
Que Nonnius surpris ne puisse se défendre.
Vous, près du Capitole allez soudain vous rendre.
Songez qui vous servez, & gardez vos sermens.

(*à Céthégus.*)

Toi, conduis d'un coup-d'œil tous ces grands mouvemens.



## SCÈNE III.

AURELIE, CATILINA.

AURELIE.

Ah ! calmez les horreurs dont je ſuis pourſuivie,
Cher époux, eſſuyez les larmes d'Aurélie.
Quel trouble ! quel ſpectacle ! & quel réveil affreux !
Je vous fuis en tremblant ſous ces murs ténébreux.
Ces ſoldats que je vois redoublent mes alarmes.
On porte en mon palais des flambeaux & des armes !
Qui peut nous menacer ? Les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla, ſont-ils donc revenus ?
De ce front ſi terrible éclairciſſez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux triſtes & ſombres!
Au nom de tant d'amour, & par les nœuds ſecrets
Qui joignent nos deſtins, nos cœurs, nos intérêts,
Au nom de notre fils, dont l'enfance eſt ſi chère,
( Je ne vous parle point des dangers de ſa mère,
Et je ne vois, hélas ! que ceux que vous courez )
Ayez pitié du trouble où mes ſens ſont livrés :
Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom, ma fortune,
Ma ſureté, la vôtre, & la cauſe commune, (c)
Exigent ces apprêts qui cauſent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer, ſi vous êtes à moi,
Sur ce qu'ont vu vos yeux obſervez le ſilence.
Des meilleurs citoyens j'embraſſe la défenſe.

Vous voyez le Sénat, le peuple divisés ;
Une foule de rois l'un à l'autre opposés :
On se menace, on s'arme ; &, dans ces conjonctures,
Je prends un parti sage & de justes mesures.

AURELIE.

Je le souhaite au moins. Mais me tromperiez-vous ?
Peut-on cacher son cœur aux cœurs qui sont à nous ?
En vous justifiant, vous redoublez ma crainte.
Dans vos yeux égarés trop d'horreur est empreinte.
Ciel ! que fera mon père, alors que dans ces lieux
Ces funestes apprêts viendront frapper ses yeux ?
Souvent les noms de fille & de père & de gendre,
Lorsque Rome a parlé, n'ont pu se faire-entendre.
Notre hymen lui déplut, vous le savez assez :
Mon bonheur est un crime à ses yeux offensés.
On dit que Nonnius est mandé de Préneste.
Quels effets il verra de cet hymen funeste !
Cher époux, quel usage affreux, infortuné,
Du pouvoir que sur moi l'amour vous a donné !
Vous avez un parti ; mais Cicéron, mon père,
Caton, Rome, les dieux sont du parti contraire.
Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point ; ne craignez rien de lui.

AURELIE.

Comment ?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra se rendre,
Que pour y respecter & sa fille & son gendre.
Je ne puis m'expliquer ; mais souvenez-vous bien

Qu'en

Qu'en tout, ſon intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes juſtes projets le premier avantage,
Qu'il ſera trop heureux d'abjurer devant moi
Les ſuperbes tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux, & vous devez m'en croire,
Une ſource éternelle & d'honneur & de gloire. (f)

AURELIE.

La gloire eſt bien douteuſe, & le péril certain. (2)
Que voulez-vous ? pourquoi forcer votre deſtin ?
Ne vous ſuffit-il pas, dans la paix, dans la guerre,
D'être un des ſouverains ſous qui tremble la terre ?
Pour tomber de plus haut, où voulez-vous monter ?
Les noirs preſſentimens viennent m'épouvanter.
J'ai trop chéri le joug où je me ſuis ſoumiſe.
Voilà donc cette paix que je m'étais promiſe,
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché !
Les dieux m'en ont punie, & me l'ont arraché.
Dès qu'un léger ſommeil vient fermer mes paupières,
Je vois Rome embrâſée, & des mains meurtrières,
Des ſupplices, des morts, des fleuves teints de ſang;
De mon père au Sénat je vois percer le flanc:
Vous-même environné d'une troupe en furie,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie;
Des torrens de mon ſang répandus par vos coups,
Et votre épouſe enfin mourante auprès de vous.
Je me lève, je fuis ces images funèbres;
Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres:
Je vous retrouve, hélas ! & vous me replongez

Dans l'abyme des maux qui me sont présagés.

C A T I L I N A.

Allez, Catilina ne craint point les augures; (g)
Et je veux du courage, & non pas des murmures;
Quand je sers & l'Etat, & vous, & mes amis.

A U R E L I E.

Ah cruel! est-ce ainsi que l'on sert son pays?
J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée;
S'ils étaient généreux, tu m'aurais consultée:
Nos communs intérêts semblaient te l'ordonner:
Si tu feins avec moi, je dois tout soupçonner.
Tu te perdras : déjà ta conduite est suspecte (h)
A ce consul sévère, & que Rome respecte.

C A T I L I N A.

Cicéron respecté! lui, mon lâche rival!



## SCÈNE IV.

CATILINA, AURELIE, MARTIAN, L'UN DES CONJURÉS.

M A R T I A N.

Seigneur, Cicéron vient près de ce lieu fatal.
Par son ordre bientôt le Sénat se rassemble:
Il vous mande en secret.

A U R E L I E.

Catilina, je tremble
A cet ordre subit, à ce funeste nom.

CATILINA.

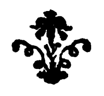
Mon épouse trembler au nom de Cicéron!
Que Nonnius séduit le craigne & le révère;
Qu'il déshonore ainsi son rang, son caractère;
Qu'il serve, il en est digne, & je plains son erreur:
Mais de vos sentimens j'attends plus de grandeur.
Allez, souvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choisissaient autrement leurs consuls & leurs maîtres.
Quoi, vous femme, & romaine, & du sang d'un Néron,
Vous seriez sans orgueil & sans ambition?
Il en faut aux grands cœurs.

AURELIE.

Tu crois le mien timide;
La seule cruauté te paraît intrépide.
Tu m'oses reprocher d'avoir tremblé pour toi.
Le consul va paraître; adieu, mais connais-moi:
Apprends que cette épouse à tes lois trop soumise,
Que tu devais aimer, que ta fierté méprise,
Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore!
Cicéron que je vois est moins à craindre encore.



## SCÈNE V.

CICERON *dans l'enfoncement*, LE CHEF DES LICTEURS.
CATILINA.

CICERON *au Chef des Licteurs.*

SUIVEZ mon ordre, allez; de ce perfide cœur
Je prétends sans témoin sonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

Quoi, c'est ce plébéien dont Rome a fait son maître!

CICERON.

Avant que le Sénat se rassemble à ma voix,
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,
Apporter le flambeau sur le bord de l'abyme
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui? vous!

CICERON.

Moi.

CATILINA.

C'est ainsi que votre inimitié....

CICERON.

C'est ainsi que s'explique un reste de pitié. (*i*)
Vos cris audacieux, votre plainte frivole,
Ont assez fatigué les murs du Capitole.
Vous feignez de penser que Rome & le Sénat
Ont avili dans moi l'honneur du consulat.
Concurrent malheureux à cette place insigne,

Votre orgueil l'attendait ; mais en étiez-vous digne ?
La valeur d'un ſoldat, le nom de vos aïeux,
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux & ces feſtins qu'un vain luxe prépare ;
Etaient-ils un mérite aſſez grand, aſſez rare,
Pour vous faire-eſpérer de diſpenſer des lois
Au peuple ſouverain qui règne ſur les rois ?
A vos prétentions j'aurais cédé peut-être,
Si j'avais vu dans vous ce que vous deviez être.
Vous pouviez de l'Etat être un jour le ſoutien :
Mais, pour être conſul, devenez citoyen.
Penſez-vous affaiblir ma gloire & ma puiſſance,
En décriant mes ſoins, mon état, ma naiſſance ?
Dans ces tems malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome ? il lui faut des vertus.
Ma gloire ( & je la dois à ces vertus ſévères )
Eſt de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
Mon nom commence en moi : de votre honneur jaloux,
Tremblez que votre nom ne finiſſe dans vous.

CATILINA.

Vous abuſez beaucoup, magiſtrat d'une année,
De votre autorité paſſagère & bornée.

CICERON.

Si j'en avais uſé, vous feriez dans les fers,
Vous l'éternel appui des citoyens pervers ;
Vous qui, de nos autels fouillant les privilèges ;
Portez juſqu'aux lieux ſaints vos fureurs ſacrilèges ;
Qui comptez tous vos jours, & marquez tous vos pas,

Par des plaisirs affreux, ou des assassinats;
Qui savez tout braver, tout oser & tout feindre:
Vous enfin, qui sans moi seriez peut-être à craindre.
Vous avez corrompu tous les dons précieux
Que pour un autre usage ont mis en vous les dieux;
Courage, adresse, esprit, grâce, fierté sublime,
Tout dans votre ame aveugle est l'instrument du crime.
Je détournais de vous des regards paternels,
Qui veillaient au destin du reste des mortels.
Ma voix que craint l'audace, & que le faible implore,
Dans le rang des Verrès ne vous mit point encore;
Mais, devenu plus fièr par tant d'impunité,
Jusqu'à trahir l'Etat vous avez attenté.
Le désordre est dans Rome, il est dans l'Etrurie;
On parle de Prénefte, on soulève l'Ombrie;
Les soldats de Sylla, de carnage altérés,
Sortent de leur retraite aux meurtres préparés;
Mallius en Toscane arme leurs mains féroces;
Les coupables soutiens de ces complots atroces
Sont tous vos partisans déclarés ou secrets;
Par-tout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah! sans qu'un jour plus grand éclaire ma justice;
Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice;
Que j'ai par-tout des yeux, que j'ai par-tout des mains;
Que malgré vous encore il est de vrai romains;
Que ce cortège affreux d'amis vendus au crime
Sentira comme vous l'équité qui m'anime.
Vous n'avez vu dans moi qu'un rival de grandeur;

Voyez-y votre juge, & votre accuſateur,
Qui va dans un moment vous forcer de répondre (k)
Au tribunal des lois qui doivent vous confondre,
Des lois qui ſe taiſaient ſur vos crimes paſſés,
De ces lois que je venge, & que vous renverſez.

CATILINA.

Je vous ai déjà dit, Seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace:
Mais je veux pardonner des ſoupçons ſi honteux,
En faveur de l'Etat que nous ſervons tous deux:
Je fais plus, je reſpecte un zèle infatigable,
Aveugle, je l'avoue, & pourtant eſtimable.
Ne me reprochez plus tous mes égaremens,
D'une ardente jeuneſſe impétueux enfans;
Le Sénat m'en donna l'exemple trop funeſte.
Cet emportement paſſe, & le courage reſte.
Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur,
Sont les vices du tems, & non ceux de mon cœur.
Songez que cette main ſervit la république;
Que ſoldat en Aſie, & juge dans l'Afrique,
J'ai, malgré nos excès & nos diviſions,
Rendu Rome terrible aux yeux des nations.
Moi je la trahirais, moi qui l'ai ſu défendre!

CICERON.

Marius & Sylla, qui la mirent en cendre,
Ont mieux ſervi l'Etat & l'ont mieux défendu.
Les tyrans ont toujours quelque ombre de vertu;
Ils ſoutiennent les lois avant de les abattre.

CATILINA.

Ah! ſi vous ſoupçonnez ceux qui ſavent combattre;

Accufez donc Céfar, & Pompée, & Craffus.
Pourquoi fixer fur moi vos yeux toujours déçus ?
Parmi tant de guerriers, dont on craint la puiffance,
Pourquoi fuis-je l'objet de votre défiance ?
Pourquoi me choifir, moi ? par quel zèle emporté ?...

CICERON.

Vous-même jugez-vous, l'avez-vous mérité ?

CATILINA.

Non, mais j'ai trop daigné m'abaiffer à l'excufe;
Et plus je me défends, plus Cicéron m'accufe.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé, je fuis votre ennemi:
Si c'eft en citoyen, comme vous je crois l'être;
Et fi c'eft en conful, ce conful n'eft pas maître;
Il préfide au Sénat, & je peux l'y braver.

CICERON.

J'y punis les forfaits; tremble de m'y trouver.
Malgré toute ta haîne, à mes yeux méprifable,
Je t'y protégerai, fi tu n'es point coupable:
Fuis Rome, fi tu l'es.

CATILINA.

C'en eft trop; arrêtez !
C'eft trop fouffrir le zèle où vous vous emportez.
De vos vagues foupçons j'ai dédaigné l'injure;
Mais, après tant d'affronts que mon orgueil endure,
Je veux que vous fachiez que le plus grand de tous
N'eft pas d'être accufé, mais protégé par vous.

CICERON *feul.*

Le traître penfe-t-il, à force d'infolence,

Par sa fausse grandeur prouver son innocence ?
Tu ne peux m'imposer, perfide ! ne crois pas
Eviter l'œil vengeur attaché sur tes pas.

## SCENE VI.

CICERON, CATON.

CICERON.

Eh bien, ferme Caton, Rome est-elle en défense ?

CATON.

Vos ordres sont suivis. Ma prompte vigilance
A disposé déjà ces braves chevaliers,
Qui sous vos étendards marcheront les premiers.
Mais je crains tout du peuple, & du Sénat lui-même.

CICERON.

Du Sénat ?

CATON.

Enivré de sa grandeur suprême, (*l*)
Dans ses divisions il se forge des fers.

CICERON.

Les vices des Romains ont vengé l'univers. (3)
La vertu disparaît, la liberté chancelle ;
Mais Rome a des Catons, j'espère encor pour elle.

CATON.

Ah ! qui sert son pays, sert souvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le Sénat ;
Il voit d'un œil jaloux cet éclat qui l'offense.

CICERON.

Les regards de Caton feront ma récompenfe.
Au torrent de mon fiècle, à fon iniquité,
J'oppofe ton fuffrage & la poftérité.
Fefons notre devoir : les dieux feront le refte.

CATON.

Eh comment réfifter à ce torrent funefte,
Quand je vois dans ce temple, aux vertus élevé,
L'infâme trahifon marcher le front levé?
Croit-on que Mallius, cet indigne rebelle,
Ce tribun des foldats, fubalterne infidèle,
De la guerre civile arborât l'étendard,
Qu'il osât s'avancer vers ce facré rempart,
Qu'il eût pu fomenter ces ligues menaçantes,
S'il n'était foutenu par des mains plus puiffantes;
Si quelque rejetton de nos derniers tyrans
N'allumait en fecret des feux plus dévorans?
Les premiers du Sénat nous trahiffent peut-être;
Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître.
Céfar fut le premier que mon cœur foupçonna.
Oui, j'accufe Céfar.

CICERON.

Et moi Catilina. (m)
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vafte dans fes projets, impétueux, perfide,
Plus que Céfar encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, & bien moins généreux.
Je viens de lui parler; j'ai vu fur fon vifage,
J'ai vu dans fes difcours fon audace & fa rage,

Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,
Qui se lasse de feindre, & parle en ennemi.
De ces obscurs complots je cherche les complices.
Tous ses crimes passés sont mes premiers indices.
J'en préviendrai la suite.

CATON.

Il a beaucoup d'amis;
Je crains pour les Romains des tyrans réunis.
L'armée est en Asie, & le crime est dans Rome;
Mais pour sauver l'Etat il suffit d'un grand-homme.

CICERON.

Si nous sommes unis, il suffit de nous deux.
La discorde est bientôt parmi les factieux.
César peut conjurer, mais je connais son ame;
Je sais quel noble orgueil le domine & l'enflamme.
Son cœur ambitieux ne peut être abattu
Jusqu'à servir en lâche un tyran sans vertu.
Il aime Rome encore, il ne veut point de maître;
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
Tous deux jaloux de plaire, & plus de commander,
Ils sont montés trop haut pour jamais s'accorder.
Par leur désunion Rome sera sauvée.
Allons, n'attendons pas que, de sang abreuvée,
Elle tende vers nous ses languissantes mains,
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.



## *SCENE PREMIERE.*

CATILINA, CETHEGUS.

CETHEGUS.

TANDIS que tout s'apprête, & que ta main hardie
Va de Rome & du monde allumer l'incendie,
Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux?

CATILINA.

Je sais que d'un consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence.
Sur le vaisseau public ce pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal-assuré;
Il s'agite au hazard, à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.
Ne crains rien du Sénat: ce corps faible & jaloux
Avec joie en secret l'abandonne à nos coups.
Ce Sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fièr de sa noblesse, & plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron.
César n'est point à lui, Crassus le sacrifie.
J'attends tout de ma main, j'attends tout de l'envie.

C'eſt un homme expirant, qu'on voit d'un faible effort
Se débattre, & tomber dans les bras de la mort.

CETHEGUS.

Il a des envieux, mais il parle, il entraîne;
Il réveille la gloire, il ſubjugue la haîne;
Il domine au Sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux;
J'entends avec mépris ſes cris injurieux:
Qu'il déclame à ſon gré juſqu'à ſa dernière heure;
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire, & qu'il meure.
De plus cruels ſoucis, des chagrins plus preſſans,
Occupent mon courage, & règnent ſur mes ſens.

CETHEGUS.

Que dis-tu? qui t'arrête en ta noble carrière?
Quand l'adreſſe & la force ont ouvert la barrière,
Que crains-tu?

CATILINA.

Ce n'eſt pas mes nombreux ennemis;
Mon parti ſeul m'alarme, & je crains mes amis,
De Lentulus-Sura l'ambition jalouſe,
Le grand cœur de Céſar, & ſur-tout mon épouſe.

CETHEGUS.

Ton épouſe? tu crains une femme & des pleurs?
Laiſſe-lui ſes remords, laiſſe-lui ſes terreurs;
Tu l'aimes, mais en maître, & ſon amour docile
Eſt de tes grands deſſeins un inſtrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome, un époux, un fils partagent trop ses vœux.
O Rome, ô nom fatal, ô liberté chérie!
Quoi, dans ma maison même on parle de patrie
Je veux qu'avant le tems fixé pour le combat,
Tandis que nous allons éblouir le Sénat,
Ma femme, avec mon fils de ces lieux enlevée,
Abandonne une ville aux flammes réservée,
Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfans,
Ne doivent point troubler ces terribles momens.
Mais César!

CETHEGUS.

Que veux-tu? Si par ton artifice
Tu ne peux réussir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proscrits faut-il placer son nom?
Faut-il confondre enfin César & Cicéron?

CATILINA.

C'est-là ce qui m'occupe, &, s'il faut qu'il périsse,
Je me sens étonné de ce grand sacrifice.
Il semble qu'en secret respectant son destin,
Je révère dans lui l'honneur du nom romain.
Mais Sura viendra-t-il?

CETHEGUS.

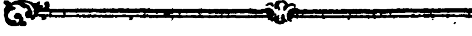
Compte sur son audace;
Tu sais comme, ébloui des grandeurs de sa race,
A partager ton règne il se croit destiné.

CATILINA.

Qu'à cet espoir trompeur il reste abandonné. (*n*)
Tu vois avec quel art il faut que je ménage
L'orgueil présomptueux de cet esprit sauvage,
Ses chagrins inquiets, ses soupçons, son courroux.
Sais-tu que de César il ose être jaloux ?
Enfin j'ai des amis moins aisés à conduire
Que Rome & Cicéron ne coûtent à détruire.
O d'un chef de parti dur & pénible emploi !

CETHEGUS.

Le soupçonneux Sura s'avance ici vers toi.



*SCENE II.*

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

Ainsi, malgré mes soins & malgré ma prière,
Vous prenez dans César une assurance entière;
Vous lui donnez Préneste; il devient notre appui.
Pensez-vous me forcer à dépendre de lui ?

CATILINA.

Le sang des Scipions n'est point fait pour dépendre:
Ce n'est qu'au premier rang que vous devez prétendre.
Je traite avec César, mais sans m'y confier;
Son crédit peut nous nuire, il peut nous appuyer:
Croyez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage,
Je me sers de son nom, mais pour votre avantage.

SURA.

Ce nom eſt-il plus grand que le vôtre & le mien?
Pourquoi vous abaiſſer à briguer ce ſoutien?
On le fait trop valoir, & Rome eſt trop frappée
D'un mérite naiſſant qu'on oppoſe à Pompée.
Pourquoi le rechercher, alors que je vous ſers?
Ne peut-on ſans Céſar ſubjuguer l'univers?

CATILINA.

Nous le pouvons, ſans doute, & ſur votre vaillance
J'ai fondé dès-long-tems ma plus forte eſpérance:
Mais Céſar eſt aimé du peuple & du Sénat;
Politique, guerrier, pontife, magiſtrat,
Terrible dans la guerre, & grand dans la tribune;
Par cent chemins divers il court à la fortune.
Il nous eſt néceſſaire.

SURA.

Il nous ſera fatal.
Notre égal aujourd'hui, demain notre rival,
Bientôt notre tyran, tel eſt ſon caractère;
Je le crois du parti le plus grand adverſaire.
Peut-être qu'à vous ſeul il daignera céder,
Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
Je ne ſouffrirai point, puiſqu'il faut vous le dire,
De ſon fièr aſcendant le dangereux empire.
Je vous ai prodigué mon ſervice & ma foi,
Et je renonce à vous, s'il l'emporte ſur moi.

CATILINA.

J'y conſens; faites plus, arrachez-moi la vie;
Je m'en déclare indigne, & je la ſacrifie,

Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre ose penser à s'élever sur nous :
Mais souffrez qu'à César votre intérêt me lie ;
Je le flatte aujourd'hui ; demain je l'humilie :
Je ferai plus peut-être. En un mot, vous pensez
Que sur nos intérêts mes yeux s'ouvrent assez.

*( à Céthégus. )*

Va, prépare en secret le départ d'Aurélie ;
Que des seuls conjurés sa maison soit remplie.
De ces lieux cependant qu'on écarte ses pas ;
Craignons de son amour les funestes éclats.
Par un autre chemin tu reviendras m'attendre
Vers ces lieux retirés où César va m'entendre.

SURA.

Enfin donc sans César vous n'entreprenez rien?
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

CATILINA.

Allez, j'espère en vous plus que dans César même.

CETHEGUS.

Je cours exécuter ta volonté suprême,
Et sous tes étendards à jamais réunir
Ceux qui mettent leur gloire à savoir t'obéir.

### *SCENE III.*

CATILINA, CESAR.

CATILINA.

Eh bien, César, eh bien, toi de qui la fortune
Dès le tems de Sylla me fut toujours commune ;

Toi dont j'ai préſagé les éclatans deſtins,
Toi né pour être un jour le premier des Romains,
N'es tu donc aujourd'hui que le premier eſclave
Du fameux Plébéïen qui t'irrite & te brave?
Tu le hais, je le ſais, & ton œil pénétrant
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend;
Et tu balancerais? & ton ardent courage
Craindrait de nous aider à ſortir d'eſclavage?
Des deſtins de la terre il s'agit aujourd'hui,
Et Céſar ſouffrirait qu'on les changeât ſans lui?
Quoi! n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée?
Ta haîne pour Caton s'eſt-elle diſſipée?
N'es-tu pas indigné de ſervir les autels,
Quand Cicéron préſide au deſtin des mortels,
Quand l'obſcur habitant des rives du Fibrène
Siège au deſſus de toi ſur la pourpre romaine?
Souffriras-tu long-tems tous ces rois faſtueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de ſa gloire, énervé de moleſſe;
Un Craſſus étonné de ſa propre richeſſe,
Dont l'opulence avide, oſant nous inſulter,
Aſſervirait l'Etat, s'il daignait l'acheter?

Ah! de quelque côté que tu jettes la vue,
Vois Rome turbulente, ou Rome corrompue;
Vois ces lâches vainqueurs en proie aux factions,
Diſputer, dévorer le ſang des nations.
Le monde entier t'appelle, & tu reſtes paiſible!
Veux-tu laiſſer languir ce courage invincible?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié?
Céſar eſt-il fidèle à ma tendre amitié?

CESAR.

Oui, si dans le Sénat on te fait injustice,
César te défendra ; compte sur mon service.
Je ne peux te trahir ; n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerais là tes voeux irrésolus ?
C'est à parler pour moi que tu peux te réduire ?

CESAR.

J'ai pesé tes projets, je ne veux pas leur nuire,
Je peux leur applaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entends : pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvemens spectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CESAR.

Non, je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fière jalousie
Des lauriers dont Pompée est couvert en Asie,
Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à surpasser leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine & du Tage,
La victoire m'appelle, & voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, & songe que demain
J'y pourrais avec toi marcher en souverain.

CESAR.

Ton projet est bien grand, peut-être téméraire :

Il eſt digne de toi; mais, pour ne te rien taire;
Plus il doit t'agrandir, moins il eſt fait pour moi.

CATILINA.

Comment?

CESAR.

Je ne veux pas ſervir ici ſous toi.

CATILINA.

Ah! crois qu'avec Céſar on partage ſans peine.

CESAR.

On ne partage point la grandeur ſouveraine.
Va, ne te flatte pas que jamais à ſon char
L'heureux Catilina puiſſe enchaîner Céſar.
Tu m'as vu ton ami, je le ſuis, je veux l'être;
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en ferait digne, & s'il l'oſe tenter,
Ce bras levé ſur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'eſtime l'audace, & dont je hais la rage;
Sylla nous a réduits à la captivité:
Mais s'il ravit l'empire, il l'avait mérité.
Il ſoumit l'Helleſpont, il fit-trembler l'Euphrate;
Il ſubjugua l'Aſie, il vainquit Mithridate.
Qu'as-tu fait? quels Etats, quels fleuves, quelles mers,
Quels rois par toi vaincus ont adoré nos fers? (o)
Tu peux avec le tems être un jour un grand-homme;
Mais tu n'as pas acquis le droit d'aſſervir Rome:
Et mon nom, ma grandeur, & mon autorité
N'ont point encor l'éclat & la maturité,

Le poids qu'exigerait une telle entreprise.
Je vois que tôt ou tard Rome sera soumise.
J'ignore mon destin; mais si j'étais un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'étendrai, si je puis, leur empire & leur gloire:
Je serai digne d'eux, & je veux que leurs fers,
D'eux-mêmes respectés, de lauriers soient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre est plus aisé peut-être.
Qu'était donc ce Sylla qui s'est fait notre maître?
Il avait une armée, & j'en forme aujourd'hui;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui;
Il profita des tems, & moi je les fais naître.
Je ne dis plus qu'un mot: il fut roi; veux-tu l'être?
Veux-tu de Cicéron subir ici la loi,
Vivre son courtisan, où régner avec moi?

CESAR.

Je ne veux l'un ni l'autre: il n'est pas tems de feindre.
J'estime Cicéron, sans l'aimer ni le craindre.
Je t'aime, je l'avoue, & je ne te crains pas.
Divise le Sénat, abaisse des ingrats,
Tu le peux, j'y consens; mais si ton ame aspire
Jusqu'à m'oser soumettre à ton nouvel empire,
Ce cœur sera fidèle à tes secrets desseins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains.

(*il sort.*)

## SCENE IV.

CATILINA *seul.*

AH ! qu'il serve, s'il l'ose, au dessein qui m'anime;
Et s'il n'en est l'appui, qu'il en soit la victime.
Sylla voulait le perdre, il le connaissait bien. (*p*)
Son génie en secret est l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

## SCENE V.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

CESAR s'est-il montré favorable ou contraire?

CATILINA.

Sa stérile amitié nous offre un faible appui.
Il faut & nous servir, & nous venger de lui.
Nous avons des soutiens plus sûrs & plus fidèles:
Les voici, ces héros vengeurs de nos querelles.

## SCÈNE VI.

CATILINA, LES CONJURÉS.

CATILINA.

VENEZ, noble Pison, vaillant Autronius,
Intrépide Vargonte, ardent Statilius;

Vous tous, braves guerriers de tout rang, de tout
âge,
Des plus grands des humains redoutable assemblage;
Venez, vainqueurs des rois, vengeurs des citoyens;
Vous tous mes vrais amis, mes égaux, mes soutiens.
Encor quelques momens, un dieu qui vous seconde
Va mettre entre vos mains la maitresse du monde.
De trente nations malheureux conquérans,
La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans.
Vos mains n'ont subjugué Tigrane & Mithridate,
Votre sang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,
Que pour enorgueillir d'indignes sénateurs,
De leurs propres appuis lâches persécuteurs,
Grands par vos travaux seuls, & qui pour récompense
Vous permettaient de loin d'adorer leur puissance.
Le jour de la vengeance est arrivé pour vous.
Je ne propose point à votre fièr courroux
Des travaux sans périls & des meurtres sans gloire:
Vous pourriez dédaigner une telle victoire;
A vos cœurs généreux je promets des combats;
Je vois vos ennemis expirans sous vos bras:
Entrez dans leurs palais; frappez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de se défendre;
Mais sur-tout qu'un concert unanime & parfait
De nos vastes desseins assure en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle on doit saisir Préneste;
Des soldats de Sylla le redoutable reste,

Par des chemins divers & des fentiers obfcurs,
Du fond de la Tofcane avance vers ces murs.
Ils arrivent ; je fors, & je marche à leur tête.
Au dehors, au dedans, Rome eft votre conquête.
Je combats Pétreius, & je m'ouvre en ces lieux,
Au pied du Capitole, un chemin glorieux.
C'eft-là que par les droits que vous donne la guerre.
Nous montons en triomphe au trône de la terre,
A ce trône fouillé par d'indignes Romains,
Mais lavé dans leur fang, & vengé par vos mains.
Curius & les fiens doivent m'ouvrir les portes.

*(il s'arrête un moment, puis il s'adreffe à un Conjuré.)*

Vous, des gladiateurs aurons-nous les cohortes?
Leur joignez-vous fur-tout ces braves vétérans,
Qu'un odieux repos fatigua trop long-tems?

LENTULUS.

Je dois les amener, fitôt que la nuit fombre
Cachera fous fon voile & leur marche & leur nombre;
Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du mont Célius êtes-vous affuré?

STATILIUS.

Les gardes font féduits; on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au mont Aventin que tout foit mis en cendre.
Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
De ce fignal terrible allumez les flambeaux.

Aux

Aux maisons des proscrits que la mort soit portée.
La première victime à mes yeux présentée,
Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron;
Immolez César même, oui, César & Caton.
Eux morts, le Sénat tombe, & nous sert en silence.
Déjà notre fortune aveugle sa prudence;
Dans ces murs, sous son temple, à ses yeux, sous ses pas,
Nous disposons en paix l'appareil du trépas.
Sur-tout avant le tems ne prenez point les armes.
Que la mort des tyrans précède les alarmes;
Que Rome & Cicéron tombent du même fer;
Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.
Vous avez dans vos mains le destin de la terre;
Ce n'est point conspirer; c'est déclarer la guerre,
C'est reprendre vos droits, & c'est vous ressaisir
De l'univers dompté qu'on osait vous ravir.

(*à Cethégus & à Lentulus-Sura.*)

Vous, de ces grands desseins les auteurs magnanimes,
Venez dans le Sénat, venez voir vos victimes.
De ce consul encor nous entendrons la voix;
Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.
Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,
Qui du sang des tyrans (4) sera bientôt trempée,
Jurez tous de périr, ou de vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui, nous le jurons tous par ce fer & par toi.

UN AUTRE CONJURÉ.

Périsse le Sénat !

MARTIAN.

Périsse l'infidèle
Qui pourra différer de venger ta querelle !
Si quelqu'un se repent, qu'il tombe sous nos coups !

CATILINA.

Allez, & cette nuit Rome entière est à vous.

*Fin du second Acte.*





# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS, AFFRANCHIS, MARTIAN, SEPTIME.

CATILINA.

TOUT eſt-il prêt? enfin l'armée avance-t-elle?

MARTIAN.

Oui, Seigneur, Mallius à ſes ſermens fidèle
Vient entourer ces murs aux flammes deſtinés.
Au dehors, au dedans les ordres ſont donnés.
Les conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Preſcrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Si-tôt que du Sénat vous me verrez ſortir,
Commencez à l'inſtant nos ſanglans ſacrifices;
Que du ſang des proſcrits les fatales prémices
Conſacrent ſous vos mains ce redoutable jour.
Obſervez, Martian, vers cet obſcur détour,
Si d'un conſul trompé les ardens émiſſaires
Oſeraient épier nos terribles myſtères.

CETHEGUS.

Peut-être avant le tems faudrait-il l'attaquer

Au milieu du Sénat qu'il vient de convoquer ;
Je vois qu'il prévient tout, & que Rome alarmée...

CATILINA.

Prévient-il Mallius ? prévient-il mon armée ?
Connaît-il mes projets ? sait-il, dans son effroi,
Que Mallius n'agit, n'est armé que pour moi ?
Suis-je fait pour fonder ma fortune & ma gloire
Sur un vain brigandage, & non sur la victoire ?
Va, mes desseins sont grands, autant que mesurés :
Les soldats de Sylla sont mes vrais conjurés.
Quand des mortels obscurs, & de vils téméraires,
D'un complot mal-tissu forment les nœuds vulgaires,
Un seul ressort qui manque à leurs pièges tendus,
Détruit l'ouvrage entier, & l'on n'y revient plus.
Mais des mortels choisis, & tels que nous le sommes,
Ces desseins si profonds, ces crimes des grands-hommes,
Cette élite indomptable, & ce superbe choix
Des descendans de Mars & des vainqueurs des rois,
Tous ces ressorts secrets, dont la force assurée
Trompe de Cicéron la prudence égarée,
Un feu dont l'étendue embrâse au même instant
Les Alpes, l'Apennin, l'aurore & le couchant,
Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre :
Voilà notre destin, dis-moi s'il est à craindre.

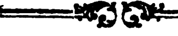
CETHEGUS.

Sous le nom de César Préneste est-elle à nous ?

CATILINA.

C'est-là mon premier pas ; c'est un des plus grands coups

Qu'au Sénat incertain je porte en assurance,
Tandis que Nonnius tombe sous ma puissance,
Tandis qu'il est perdu, je fais-semer le bruit
Que tout ce grand complot par lui-même est conduit.
La moitié du Sénat croit Nonnius complice.
Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclaircisse,
Avant que ce Sénat, si lent dans ses débats,
Ait démêlé le piège où j'ai conduit ses pas,
Mon armée est dans Rome, & la terre asservie.
Allez, que de ces lieux on enlève Aurélie,
Et que rien ne partage un si grand intérêt.



### SCENE II.

AURÉLIE, CATILINA, CETHEGUS, &c.

AURELIE, *une lettre à la main.*

Lis ton sort & le mien, ton crime & ton arrêt;
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire....
Eh bien, je reconnais le seing de votre père.

AURELIE.

Lis....

CATILINA *lit la lettre.*

(q) « La mort trop long-tems a respecté mes jours,
» Une fille que j'aime en termine le cours.
» Je suis trop-bien puni, dans ma triste vieillesse,
» De cet hymen affreux qu'a permis ma faiblesse.

» Je sais de votre époux les complots odieux:
» César, qui nous trahit, veut enlever Préneste.
» Vous avez partagé leur trahison funeste.
» Repentez-vous, ingrate, ou périssez comme eux... »
Mais comment Nonnius aurait-il pu connaître
Des secrets qu'un consul ignore encor peut-être?

CETHEGUS.

Ce billet peut vous perdre.

CATILINA *à Céthégus.*

Il pourra nous servir.

(*à Aurélie.*)

Il faut tout vous apprendre, il faut tout éclaircir. (*r*)
Je vais armer le monde, & c'est pour ma défense.
Vous, dans ce jour de sang marqué pour ma puissance,
Voulez-vous préférer un père à votre époux?
Pour la dernière fois dois-je compter sur vous?

AURELIE.

Tu m'avais ordonné le silence & la fuite;
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite;
Eh bien, que prétends-tu?

CATILINA.

Partez au même instant;
Envoyez au consul ce billet important.
J'ai mes raisons, je veux qu'il apprenne à connaître
Que César est à craindre, & plus que moi peut-être.
Je n'y suis point nommé; César est accusé:
C'est ce que j'attendais; tout le reste est aisé.
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre

Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés
Que quand j'en ferai maître, & quand vous régnerez.
Notre hymen eft fecret : je veux qu'on le publie
Au milieu de l'armée, aux yeux de l'Italie;
Je veux que votre père, humble dans fon courroux,
Soit le premier fujet qui tombe à vos genoux.
Partez, daignez me croire, & laiffez-vous conduire;
Laiffez-moi mes dangers, ils doivent me fuffire,
Et ce n'eft pas à vous de partager mes foins :
Vainqueur & couronné cette nuit je vous joins.

AURELIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage?

CATILINA.

Oui, de nos ennemis j'y vais punir la rage. (s)
Tout eft prêt; on m'attend.

AURELIE.

Commence donc par moi;
Commence par ce meurtre, il eft digne de toi :
Barbare, j'aime mieux, avant que tout périffe,
Expirer par tes mains, que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre efprit raffermi....

CETHEGUS.

Ne défefpérez point un époux, un ami.
Tout vous eft confié; la carrière eft ouverte;
Et reculer d'un pas, c'eft courir à fa perte.

AURELIE.

Ma perte fut certaine, au moment où mon cœur
Reçut de vos conseils le poison séducteur;
Quand j'acceptai sa main, quand je fus abusée.
Attachée à son sort, victime méprisée,
Vous pensez que mes yeux timides, consternés,
Respecteront toujours vos complots forcenés.
Malgré moi sur vos pas vous m'avez su conduire.
J'aimais; il fut aisé, cruels, de me séduire!
Et c'est un crime affreux dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pu servir.
Dans mon aveuglement, que ma raison déplore,
Ce reste de raison m'éclaire au moins encore.
Il fait rougir mon front de l'abus détesté
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, & je ne veux plus l'être;
Je ne veux point servir les attentats d'un maître;
Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi;
Mes mains, mes propres mains s'armeront contre toi.
Frappe, & traîne dans Rome embrasée & fumante,
Pour ton premier exploit, ton épouse expirante;
Fais périr avec moi l'enfant infortuné
Que les dieux en courroux à mes vœux ont donné;
Et couvert de son sang, libre dans ta furie,
Barbare, assouvis-toi du sang de ta patrie.

CATILINA.

C'est donc là ce grand cœur, & qui me fut soumis?
Ainsi vous vous rangez parmi mes ennemis?
Ainsi, dans la plus juste & la plus noble guerre
Qui jamais décida du destin de la terre,

Quand je brave un conſul, & Pompée, & Caton,
Mes plus grands ennemis ſeront dans ma maiſon?
Les préjugés romains de votre faible père
Arment contre moi-même une épouſe ſi chère?
Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi?

AURELIE.

Je menace le crime.... & je tremble pour toi.
Dans mes emportemens vois encor ma tendreſſe,
Frémis d'en abuſer, c'eſt ma ſeule faibleſſe.
Crains....

CATILINA.

Cet indigne mot n'eſt pas fait pour mon cœur:
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur:
C'eſt aſſez m'offenſer. Ecoutez: je vous aime;
Mais ne préſumez pas que, m'oubliant moi-même,
J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes deſſeins, & l'empire avec eux.
Vous n'avez pas oſé regarder la couronne;
Jugez de mon amour, puiſque je vous pardonne;
Mais ſachez....

AURELIE.

La couronne où tendent tes deſſeins,
Cet objet du mépris du reſte des Romains,
Va, je l'arracherais ſur mon front affermie,
Comme un ſigne inſultant d'horreur & d'infamie.
Quoi, tu m'aimes aſſez pour ne te pas venger,
Pour ne me punir pas de t'oſer outrager,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes?
Et moi, je t'aime aſſez pour arrêter tes crimes;
Et je cours....

## SCENE III.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA, AURELIE, &c.

SURA.

C'EN eſt fait, & nous ſommes perdus ;
Nos amis ſont trahis, nos projets confondus.
Préneſte entre nos mains n'a point été remiſe ;
Nonnius vient dans Rome, il ſait notre entrepriſe.
Un de nos confidens dans Préneſte arrêté
A ſubi les tourmens, & n'a point réſiſté.
Nous avons trop tardé ; rien ne peut nous défendre.
Nonnius au Sénat vient accuſer ſon gendre ;
Il va chez Cicéron qui n'eſt que trop inſtruit.

AURELIE.

Eh bien, de tes forfaits tu vois quel eſt le fruit.
Voilà ces grands deſſeins où j'aurais dû ſouſcrire,
Ces deſtins de Sylla, ce trône, cet empire !
Es-tu déſabuſé (*t*) ? tes yeux ſont-ils ouverts ?

CATILINA, *après un moment de ſilence.*

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.
Mais.... me trahiriez-vous ?

AURELIE.

Je le devrais peut-être.
Je devrais ſervir Rome, en la vengeant d'un traître :
Nos dieux m'en avoûraient. Je ferai plus ; je veux
Te rendre à ton pays, & vous ſauver tous deux.

Ce cœur n'a pas toujours la faiblesse en partage.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage;
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger,
Ce danger est venu, je veux le partager.
Je vais trouver mon père; il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il sauve la tienne.
Il m'aime, il est facile, il craindra devant moi
D'armer le désespoir d'un gendre tel que toi.
J'irai parler de paix à Cicéron lui-même.
Ce consul qui te craint, ce Sénat où l'on t'aime,
Où César te soutient, où ton nom est puissant,
Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
On pardonne aisément à ceux qui sont à craindre.
Repens-toi seulement; mais repens-toi sans feindre;
Il n'est que ce parti quand on est découvert:
Il blesse ta fierté, mais tout autre te perd;
Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,
Le tems de quitter Rome, ou d'oser t'y défendre.
Plus de reproche ici sur tes complots pervers;
Coupable je t'aimais, malheureux je te sers:
Je mourrai pour sauver & tes jours & ta gloire.
Adieu: Catilina doit apprendre à me croire:
Je l'avais mérité.

CATILINA, l'arrêtant.

Que faire! & quel danger?
Ecoutez.... le sort change, il me force à changer....
Je me rends.... je vous cède.... il faut vous satisfaire...
Mais.... songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père,

Et que, dans le péril dont nous sommes pressés,
Si je prends un parti, c'est vous qui m'y forcez.

AURELIE.

Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haine.
Je te sers, c'est assez. Fille, épouse, & romaine,
Voilà tous mes devoirs, je les suis; & le tien
Est d'égaler un cœur aussi pur que le mien.

## SCENE IV.

CATILINA, CETHEGUS, AFFRANCHIS, LENTULUS-SURA.

SURA.

Est-ce Catilina que nous venons d'entendre?
N'es-tu de Nonnius que le timide gendre?
Esclave d'une femme, & d'un seul mot troublé,
Ce grand cœur s'est rendu sitôt qu'elle a parlé.

CETHEGUS.

Non, tu ne peux changer; ton génie invincible,
Animé par l'obstacle en sera plus terrible.
Sans ressource à Prénefte, accusés au Sénat,
Nous pourrions être encor les maîtres de l'Etat;
Nous le ferions trembler, même dans les supplices.
Nous avons trop d'amis, trop d'illustres complices,
Un parti trop puissant, pour ne pas éclater.

SURA.

Mais avant le signal on peut nous arrêter.
C'est lorsque dans la nuit le Sénat se sépare,
Que le parti s'assemble & que tout se déclare.
Que faire?

CETHEGUS *à Catilina.*

Tu te tais, & tu frémis d'effroi?

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon sort veut de moi.

SURA.

J'attends peu d'Aurélie, & dans ce jour funeste,
Vendre cher notre vie est tout ce qui nous reste.

CATILINA.

Je compte les momens, & j'observe les lieux.
Aurélie, en flattant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grâce;
Suspendra pour un tems sa course & sa menace.
Cicéron que j'alarme est ailleurs arrêté;
C'en est assez, amis, tout est en sureté.
Qu'on transporte soudain les armes nécessaires;
Armez tout, affranchis, esclaves & sicaires;
Débarrassez l'amas de ces lieux souterreins,
Et qu'il en reste encore assez pour mes desseins.
Vous, fidèle affranchi, brave & prudent Septime,
Et vous, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius:
Allez; & dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret de la part de sa fille;
Peignez-lui son danger, celui de sa famille;
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur
Qui conduit au chemin de Tibur & d'Anxur:
Là, saisissant tous deux le moment favorable,
Vous..... Ciel, que vois-je?

## SCÈNE V.

CICÉRON, LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS.

CICERON.

Arrête, audacieux coupable !
Où portes-tu tes pas ? Vous, Céthégus, parlez....
Sénateurs, Affranchis, qui vous a rassemblés ?

CATILINA.

Bientôt dans le Sénat nous pourrons te l'apprendre.

CETHEGUS.

De ta poursuite vaine on saura s'y défendre.

SURA.

Nous verrons si, toujours prompt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous ose interroger.

CICERON.

J'ose au moins demander qui sont ces téméraires ?
Sont-ils ainsi que vous des romains consulaires
Que la loi de l'Etat me force à respecter,
Et que le Sénat seul ait le droit d'arrêter ?
Qu'on les charge de fers ; allez, qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'est donc toi qui détruis la liberté romaine ?
Arrêter des romains sur tes lâches soupçons !

CICERON.

Ils sont de ton conseil, & voilà mes raisons.
Vous-mêmes, frémissez. Licteurs, qu'on m'obéisse.

(*on emmène Septime & Martian.*)

CATILINA.

Implacable ennemi, poursuis ton injustice;
Abuse de ta place, & profite du tems.
Il faudra rendre compte, & c'est où je t'attends.

CICERON.

Qu'on fasse à l'instant même interroger ces traîtres.
Va, je pourrai bientôt traiter ainsi leurs maîtres.
J'ai mandé Nonnius : il sait tous tes desseins.
J'ai mis Rome en défense, & Prénesté en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir :
Je parle de supplice, & veux t'en avertir.
Avec les assassins sur qui tu te reposes,
Viens t'asseoir au Sénat, & suis-moi, si tu l'oses.

## SCÈNE VI.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

CETHEGUS.

FAUT-IL donc succomber sous les puissans efforts
D'un bras habile & prompt qui rompt tous nos ressorts ?
Faut-il qu'à Cicéron le sort nous sacrifie ?

CATILINA.

Jusqu'au dernier moment ma fureur le défie.
C'est un homme alarmé, que son trouble conduit,
Qui cherche à tout apprendre, & qui n'est pas instruit.

Nos amis arrêtés vont accroître ses peines ;
Ils sauront l'éblouir de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal César est accusé.
Le Sénat en tumulte est déjà divisé.
Mallius & l'armée aux portes vont paraître.
Vous m'avez cru perdu ; marchez, & je suis maître.

SURA.

Nonnius du consul éclaircit les soupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas, c'est moi qui t'en réponds.
Marchez, dis-je ; au Sénat parlez en assurance,
Et laissez-moi le soin de remplir ma vengeance.
Allons.... Ou vais-je ?

CETHEGUS.

Eh bien ?

CATILINA.

Aurélie ! ah, grands Dieux !
Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux ? (u)
Ecartez-la, sur-tout. Si je la vois paraître,
Tout prêt à vous servir je tremblerai peut-être.

*Fin du troisième Acte.*



# ACTE IV.

*Le théâtre doit représenter le lieu préparé pour le Sénat. Cette salle laisse voir une partie de la galerie qui conduit du Palais d'Aurélie au Temple de Tellus. Un double rang de sièges forme un cercle dans cette salle; le siège de Cicéron, plus élevé, est au milieu.*

## *SCÈNE PREMIÈRE.*

CETHEGUS, LENTULUS-SURA,

(*retirés vers le devant.*)

SURA.

Tous ces pères de Rome au Sénat appelés,
Incertains de leur fort, & de soupçons troublés,
Ces monarques tremblans tardent bien à paraître.

CETHEGUS.

L'oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuissans travaux sans relâche occupé,
Interroge Septime, & par ses soins trompé,
Il a retardé tout par ses fausses alarmes.

SURA.

Plût au ciel que déjà nous eussions pris les armes!
Je crains, je l'avoûrai, cet esprit du Sénat,
Ces préjugés sacrés de l'amour de l'État,
Cet antique respect, & cette idolâtrie,

Que réveille en tout tems le nom de la patrie.

CETHEGUS.

La patrie eſt un nom ſans force & ſans effet ;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatiſme uſé des ſiècles héroïques,
Se conſerve, il eſt vrai, dans des ames ſtoïques ;
Le reſte eſt ſans vigueur, ou fait des vœux pour nous.
Cicéron, reſpecté, n'a fait que des jaloux ;
Caton eſt ſans crédit ; Céſar nous favoriſe :
Défendons-nous ici, Rome ſera ſoumiſe.

SURA.

Mais ſi Catilina, par ſa femme ſéduit,
De tant de nobles ſoins nous raviſſait le fruit !
Tout homme a ſa faibleſſe, & cette ame hardie
Reconnaît en ſecret l'aſcendant d'Aurélie.
Il l'aime, il la reſpecte, il pourra lui céder.

CETHEGUS.

Sois sûr qu'à ſon amour il ſaura commander.

SURA.

Mais tu l'as vu frémir ; tu ſais ce qu'il en coûte
Quand de tels intérêts...

CETHEGUS, *en le tirant à part.*

Caton approche ; écoute.

*(Lentulus & Céthégus s'aſſeyent à un bout de la ſalle.)*



## SCENE II.

CATON *entre au sénat avec* LUCULLUS, CRASSUS, FAVONIUS, CLODIUS, MURENA, CESAR, CATULLUS, MARCELLUS, &c.

CATON, *en regardant les deux Conjurés.*

Lucullus, je me trompe, ou ces deux confidens
S'occupent en secret de soins trop importans.
Le crime est sur leur front qu'irrite ma présence.
Déjà la trahison marche avec arrogance.
Le Sénat qui la voit cherche à dissimuler.
Le démon de Sylla semble nous aveugler;
L'ame de ce tyran dans le Sénat respire.

CETHEGUS.

Je vous entends assez, Caton; qu'osez-vous dire?

CATON, *en s'asseyant, tandis que les autres prennent place.*

Que les dieux du Sénat, les dieux de Scipion,
Qui contre toi, peut-être, ont inspiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres;
Qu'ils ont à des tyrans asservi nos ancêtres,
Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains
La maitresse du monde & le sort des humains.
J'ose encore ajouter, que son puissant génie,
Qui n'a pu qu'une fois souffrir la tyrannie,
Pourra, dans Céthégus & dans Catilina,
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CESAR.

Caton, que faites-vous ? & quel affreux langage!
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.
Vous révoltez les cœurs, au lieu de les gagner.

(*César s'assied.*)

CATON *à César.*

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à régner.
Pour les séditieux César toujours facile,
Conserve en nos périls un courage tranquille.

CESAR.

Caton, il faut agir dans les jours des combats;
Je suis tranquille ici; ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome, César, & je la vois trahie.
O Ciel! pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie
Pompée, en ces périls, soit encore arrêté?

CESAR.

Quand César est pour vous, Pompée est regretté!

CATON.

L'amour de la patrie anime ce grand-homme.

CESAR.

Je lui dispute tout, jusqu'à l'amour de Rome.

## SCÈNE III.

ICÉRON, *arrivant avec précipitation, tous les sénateurs se lèvent.*

H! dans quels vains débats perdez-vous ces instans,
nd Rome à son secours appelle ses enfans,
lle vous tend les bras, & que ses sept collines
uvrent à vos yeux de meurtres, de ruines,
n a déjà donné le signal des fureurs,
n a déjà versé le sang des sénateurs?

LUCULLUS.

CATON.

ue dites-vous?

CICERON *debout.*

J'avais d'un pas rapide
uid chevaliers la cohorte intrépide,
fur secours aux postes menacés,
mé citoyens avec ordre placés.
nter ais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême,
ux y de Céthégus j'avais surpris moi-même.
onniu on ami, ce vieillard généreux,
et h me incorruptible en ces tems malheureux,
ur sa er Rome & vous, arrive de Préneste.
ven m'éclairer dans ce trouble funeste,
'ap ndre jusqu'aux noms de tous les conjurés;
e de notre sang deux monstres altérés,

A coups précipités frappent ce cœur fidèle,
Et font périr en lui tout le fruit de mon zèle.
Il tombe mort ; on court, on vole, on les poursuit ;
Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
Le peuple qui se presse & qui se précipite,
Leurs complices enfin favorisent leur fuite.
J'ai saisi l'un des deux qui, le fer à la main,
Egaré, furieux, se frayait un chemin.
Je l'ai mis dans les fers, & j'ai su que ce traître
Avait Catilina pour complice & pour maître.

*( Cicéron s'assied avec le Sénat. )*



## SCENE IV.

CATILINA *debout entre* CATON & CESAR.

CETHEGUS *est auprès de César, le Sénat assis.*

OUI, Sénat, j'ai tout fait, & vous voyez la main
Qui de votre ennemi vient de percer le sein.
Oui, c'est Catilina qui venge la patrie,
C'est moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICERON.

Toi, fourbe ! toi, barbare !

CATON.

Oses-tu te vanter ?...

CESAR.

Nous pourrons le punir, mais il faut l'écouter.

CETHEGUS.

Parle, Catilina, parle, & force au silence,

De tous tes ennemis l'audace & l'éloquence.

CICERON.

Romains, où sommes-nous ?

CATILINA.

Dans les tems du malheur,
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embrâsement qui menace le monde,
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.
Les neveux de Sylla, séduits par ce grand nom,
Ont osé de Sylla montrer l'ambition. (x)
J'ai vu la liberté dans les cœurs expirante,
Le Sénat divisé, Rome dans l'épouvante,
Le désordre en tous lieux, & sur-tout Cicéron
Semant ici la crainte, ainsi que le soupçon.
Peut-être il plaint les maux dont Rome est affligée:
Il vous parle pour elle; & moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant, je lui prouve aujourd'hui
Que Rome & le Sénat me sont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'ame invisible,
L'esprit qui gouvernait ce grand corps si terrible,
Ce corps de conjurés qui, des monts Apennins,
S'étend jusqu'où finit le pouvoir des Romains.
Les momens étaient chers, & les périls extrêmes.
Je l'ai su, j'ai sauvé l'Etat, Rome & vous-mêmes.
Ainsi par un soldat fut puni Spurius; (5)
Ainsi les Scipions ont immolé Gracchus.
Qui m'osera punir d'un si juste homicide ?
Qui de vous peut encor m'accuser ?

CICÉRON.

Moi, perfide!

Moi, qu'un Catilina se vante de sauver;
Moi, qui connais ton crime, & qui vais le prouver.
Que ces deux affranchis viennent se faire-entendre.
Sénat, voici la main qui mettait Rome en cendre;
Sur un père de Rome il a porté ses coups;
Et vous souffrez qu'il parle, & qu'il s'en vante à vous!
Vous souffrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous opprime,
Qu'il fasse insolemment des vertus de son crime!

CATILINA.

Et vous souffrez, Romains, que mon accusateur
Des meilleurs citoyens soit le persécuteur!
Apprenez des secrets que le consul ignore;
Et profitez-en tous, s'il en est tems encore.
Sachez qu'en son palais & presque sous ces lieux,
Nonnius enfermait l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances & d'épées
Que dans des flots de sang Rome doit voir trempées.
Si Rome existe encore, amis, si vous vivez,
C'est moi, c'est mon audace à qui vous le devez.
Pour prix de mon service approuvez mes alarmes;
Sénateurs, ordonnez qu'on saisisse ces armes.

CICERON *aux licteurs.*

Courez chez Nonnius, allez, & qu'à nos yeux
On amène sa fille en ces augustes lieux.
Tu trembles à ce nom?

CATILINA.

Moi trembler! je méprise
Cette ressource indigne où ta haîne s'épuise.

Sénat,

Sénat, le péril croît, quand vous délibérez.
Eh bien, ſur ma conduite êtes-vous éclairés ?

CICERON.

Oui, je le ſuis, Romains, je le ſuis ſur ſon crime.
Qui de vous peut penſer qu'un vieillard magnanime
Ait formé de ſi loin ce redoutable amas,
Ce dépôt des forfaits & des aſſaſſinats ?
Dans ta propre maiſon ta rage induſtrieuſe
Craignait de mes regards la lumière odieuſe.
De Nonnius trompé tu choiſis le palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu ſéduit ſa malheureuſe fille.
Ah ! cruel, ce n'eſt pas la première famille
Où tu portas le trouble, & le crime, & la mort.
Tu traites Rome ainſi ; c'eſt donc là notre ſort !
Et tout couvert d'un ſang qui demande vengeance,
Tu veux qu'on t'applaudiſſe, & qu'on te récompenſe !
Artiſan de la guerre, affreux conſpirateur,
Meurtrier d'un vieillard, & calomniateur,
Voilà tout ton ſervice, & tes droits, & tes titres.
O vous des nations jadis heureux arbitres,
Attendez-vous ici, ſans force & ſans ſecours,
Qu'un tyran forcené diſpoſe de vos jours ?
Fermerez-vous les yeux au bord des précipices ?
Si vous ne vous vengez, vous êtes ſes complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui.
Vous n'avez qu'un moment ; jugez entre elle & lui.

CESAR.

Un jugement trop prompt eſt ſouvent ſans juſtice.
C'eſt la cauſe de Rome ; il faut qu'on l'éclairciſſe.

Aux droits de nos égaux eſt-ce à nous d'attenter?
Toujours dans ſes pareils il faut ſe reſpecter.
Trop de ſévérité tient de la tyrannie.

CATON.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi, Rome eſt d'un côté, de l'autre un aſſaſſin;
C'eſt Cicéron qui parle, & l'on eſt incertain!

CESAR.

Il nous faut une preuve; on n'a que des alarmes.
Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et ſi de Nonnius le crime eſt avéré,
Catilina nous ſert, & doit être honoré. (6)

(*à Catilina.*)

Tu me connais: en tout je te tiendrai parole.

CICERON.

O Rome! ô ma patrie! ô Dieux du Capitole!
Ainſi d'un ſcélérat un héros eſt l'appui!
Agiſſez-vous pour vous, en nous parlant pour lui?
Céſar, vous m'entendez; & Rome trop à plaindre
N'aura donc déſormais que ſes enfans à craindre?

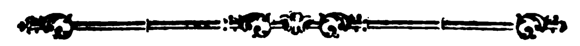
CLODIUS.

Rome eſt en ſureté; Céſar eſt citoyen:
Qui peut avoir ici d'autre avis que le ſien?

CICERON.

Clodius, achevez: que votre main ſeconde
La main qui prépara la ruine du monde.
C'en eſt trop! je ne vois dans ces murs menacés
Que conjurés ardens & citoyens glacés.

Catilina l'emporte, & sa tranquille rage
Sans crainte & sans danger médite le carnage.
Au rang des sénateurs il est encore admis;
Il proscrit le Sénat, & s'y fait des amis;
Il dévore des yeux le fruit de tous ses crimes,
Il vous voit, vous menace, & marque ses victimes:
Et lorsque je m'oppose à tant d'énormités,
César parle de droits & de formalités!
Clodius à mes yeux de son parti se range;
Aucun ne veut souffrir que Cicéron le venge.
Nonnius par ce traître est mort assassiné.
N'avons-nous pas sur lui le droit qu'il s'est donné?
Le devoir le plus saint, la loi la plus chérie,
Est d'oublier la loi pour sauver la patrie.
Mais vous n'en avez plus.



*SCÈNE V.*

LE SENAT, AURELIE.

AURELIE.

O vous, sacrés vengeurs,
Demi-dieux sur la terre, & mes seuls protecteurs,
Consul, auguste appui qu'implore l'innocence,
Mon père par ma voix vous demande vengeance: (*y*)
J'ai retiré ce fer enfoncé dans son flanc.

(*en voulant se jetter aux pieds de Cicéron, qui la relève.*)

Mes pleurs mouillent vos pieds arrosés de son sang.

Secourez-moi, vengez ce ſang qui fume encore;
Sur l'infâme aſſaſſin que ma douleur ignore.

CICERON, *en montrant Catilina.*

Le voici.

AURELIE.

Dieux !

CICERON.

C'eſt lui, lui qui l'aſſaſſina,
Qui s'en oſe vanter.

AURELIE.

O Ciel ! Catilina !
L'ai-je bien entendu ? Quoi, monſtre ſanguinaire,
Quoi, c'eſt toi, c'eſt ta main qui maſſacra mon père !

(*des licteurs la ſoutiennent.*)

CATILINA, *ſe tournant vers Céthégus, & ſe jettant éperdu entre ſes bras.*

Quel ſpectacle, grands Dieux ! je ſuis trop bien puni.

CETHEGUS.

A ce fatal objet quel trouble t'a ſaiſi ?
Aurélie à nos pieds vient demander vengeance :
Mais ſi tu ſervis Rome, attends ta récompenſe.

CATILINA, *ſe tournant vers Aurélie.*

Aurélie, il eſt vrai.... qu'un horrible devoir....
M'a forcé.... Reſpectez mon cœur, mon déſeſpoir...
Songez qu'un nœud plus ſaint & plus inviolable....



## SCENE VI.

LE SENAT, AURELIE, le CHEF des LICTEURS.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEIGNEUR, on a saisi ce dépôt formidable.

CICERON.

Chez Nonnius?

LE CHEF.

Chez lui. Ceux qui sont arrêtés
N'accusent que lui seul de tant d'iniquités.

AURELIE.

O comble de la rage & de la calomnie!
On lui donne la mort: on veut flétrir sa vie!
Le cruel dont la main porta sur lui les coups....

CICERON.

Achevez.

AURELIE.

Justes Dieux! où me réduisez-vous?

CICERON.

Parlez; la vérité dans son jour doit paraître.
Vous gardez le silence à l'aspect de ce traître.
Vous baissez devant lui vos yeux intimidés.
Il frémit devant vous. Achevez, répondez.

AURELIE.

Ah! je vous ai trahis; c'est moi qui suis coupable.

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point...

AURELIE.

Va, monstre impitoyable!
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux! j'ai trop-tard connu ma détestable erreur.
Sénat, j'ai vu le crime, & j'ai tû les complices;
Je demandais vengeance, il me faut des supplices.
Ce jour menace Rome, & vous, & l'univers.
Ma faiblesse a tout fait, & c'est moi qui vous perds.
Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abymes,
Tu forças ma tendresse à servir tous tes crimes.
Périsse, ainsi que moi, le jour, l'horrible jour,
Où ta rage a trompé mon innocent amour!
Ce jour où malgré moi secondant ta furie,
Fidelle à mes sermens, perfide à ma patrie,
Conduisant Nonnius à cet affreux trépas,
Et pour mieux l'égorger le pressant dans mes bras;
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire!

(*tandis qu'Aurélie parle au bout du théâtre, Cicéron est assis, plongé dans la douleur.*)

Murs sacrés, Dieux vengeurs, Sénat, mânes d'un père,
Romains, voilà l'époux dont j'ai suivi la loi,
Voilà votre ennemi.... Perfide, imite-moi.

(*elle se frappe.*)

CATILINA.

Où suis-je? malheureux!

CATON.

O jour épouvantable!

CICERON, *se levant.*

Jour trop digne en effet d'un siècle si coupable!

AURELIE.

Je devais.... un billet remis entre vos mains....
Conſul.... de tous côtés je vois vos aſſaſſins....
Je me meurs....

*( on emmène Aurélie. )*

CICERON.

S'il ſe peut, qu'on la ſecoure, Aufide;
Qu'on cherche cet écrit. En eſt-ce aſſez, perfide?
Sénateurs, vous tremblez? vous ne vous joignez pas
Pour venger tant de ſang & tant d'aſſaſſinats?
Il vous impoſe encor? Vous laiſſez impunie
La mort de Nonnius, & celle d'Aurélie?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait; c'eſt ton inimitié
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié:
Toi, dont l'ambition de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuſe à mes deſtins fatale,
M'entraîna dans l'abyme où tu me vois plongé.
Tu cauſas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.
J'ai haï ton génie, & Rome qui l'adore;
J'ai voulu ta ruine, & je la veux encore.
Je vengerai ſur toi tout ce que j'ai perdu:
Ton ſang paîra ce ſang à tes yeux répandu:
Meurs en craignant la mort; meurs de la mort d'un traître,
D'un eſclave échappé que fait punir ſon maître.
Que tes membres ſanglans, dans ta tribune épars,
Des inconſtans Romains repaiſſent les regards.
Voilà ce qu'en partant ma douleur & ma rage
Dans ces lieux abhorrés te laiſſent pour préſage;

C'eſt le ſort qui t'attend, & qui va s'accomplir ;
C'eſt l'eſpoir qui me reſte, & je cours le remplir.

CICERON.

Qu'on ſaiſiſſe ce traître.

CETHEGUS.

En as-tu la puiſſance ?

SURA.

Oſes-tu prononcer, quand le Sénat balance ?

CATILINA.

La guerre eſt déclarée ; amis, ſuivez mes pas.
C'en eſt fait ; le ſignal vous appelle aux combats.
Vous, Sénat incertain, qui venez de m'entendre,
Choiſiſſez à loiſir le parti qu'il faut prendre.

(*il ſort avec quelques Sénateurs de ſon parti.*)

CICERON.

Eh bien, choiſiſſez donc, vainqueurs de l'univers,
De commander au monde, ou de porter des fers.
O grandeur des Romains ! ô majeſté flétrie !
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, patrie !
Lucullus, Muréna, Céſar même, écoutez :
Rome demande un chef en ces calamités ;
Gardons l'égalité pour des tems plus tranquilles :
Les Gaulois ſont dans Rome, il vous faut des Camilles ;
Il faut un dictateur, un vengeur, un appui :
Qu'on nomme le plus digne, & je marche ſous lui. (7)

## SCÈNE VII.

LE SENAT, le CHEF des LICTEURS.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEIGNEUR, en secourant la mourante Aurélie,
Que nos soins vainement rappellaient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par son père adressé.

CICERON, *en lisant.*

Quoi, d'un danger plus grand l'Etat est menacé!
« César, qui nous trahit, veut enlever Préneste. »
Vous César, vous trempiez dans ce complot funeste!
Lisez, mettez le comble à des malheurs si grands.
César, étiez-vous fait pour servir des tyrans?

CESAR.

J'a lu, je suis romain, notre perte s'annonce;
Le danger croît, j'y vole, & voilà ma réponse.

(*il sort.*)

CATON.

Sa réponse est douteuse, il est trop leur appui.

CICERON.

Marchons, servons l'Etat, contre eux & contre lui.
(*à une partie des Sénateurs.*)
Vous, si les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome sanglante,
Ont réveillé dans vous l'esprit de vos aïeux,

Courez au Capitole, & défendez vos dieux :
Du fièr Catilina ſoutenez les approches.
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches,
D'avoir pu balancer entre ce monſtre & moi.

*( à d'autres Sénateurs. )*

Vous, Sénateurs blanchis dans l'amour de la loi ;
Nommez un chef enfin, pour n'avoir point de maîtres ;
Amis de la vertu, ſéparez-vous des traîtres.

*( Les Sénateurs ſe ſéparent de Céthégus & de Lentulus-Sura. )*

Point d'eſprit de parti, de ſentiment jaloux :
C'eſt par-là que jadis Sylla régna ſur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
Où de l'embraſement les flammes étincellent.
Dieux, animez ma voix, mon courage & mon bras,
Et ſauvez les Romains, duſſent-ils être ingrats !

*Fin du quatrième Acte.*





# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

CATON, & une partie des SÉNATEURS *debout en habit de guerre.*

CLODIUS *à Caton.*

QUOI! lorsque, défendant cette enceinte sacrée,
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
Quand par-tout le Sénat s'exposant au danger,
Aux ordres d'un Samnite a daigné se ranger;
Cet altier plébéien nous outrage & nous brave!
Il sert un peuple libre, & le traite en esclave!
Un pouvoir passager est à peine en ses mains,
Il ose en abuser, & contre des romains!
Contre ceux dont le sang a coulé dans la guerre!
Les cachots sont remplis des vainqueurs de la terre!
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du sort,
Condamne insolemment ses maîtres à la mort! (8)
Catilina pour nous serait moins tyrannique;
On ne le verrait point flétrir la république.
Je partage avec vous les malheurs de l'Etat;
Mais je ne peux souffrir la honte du Sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'est que dans vos murmures.
Allez de vos amis déplorer les injures;

Mais ſachez que le ſang de nos patriciens,
Ce ſang des Céthégus & des Cornéliens,
Ce ſang ſi précieux! quand il devient coupable,
Devient le plus abject & le plus condamnable.
Regrettez, reſpectez ceux qui nous ont trahis;
On les mène à la mort, & c'eſt par mon avis:
Celui qui vous ſauva les condamne au ſuplice.
De quoi vous plaignez-vous? eſt-ce de ſa juſtice?
Eſt-ce elle qui produit cet indigne courroux?
En craignez-vous la ſuite, & la méritez-vous?
Quand vous devez la vie aux ſoins de ce grand-homme,
Vous oſez l'accuſer d'avoir trop fait pour Rome!
Murmurez, mais tremblez; la mort eſt ſur vos pas.
Il n'eſt pas encor tems de devenir ingrats.
On a, dans les périls, de la reconnaiſſance;
Et c'eſt le tems du moins d'avoir de la prudence.
Catilina paraît juſqu'aux pieds du rempart;
On ne ſait point encor quel parti prend Céſar,
S'il veut ou conſerver ou perdre la patrie.
Cicéron agit ſeul, & ſeul ſe ſacrifie;
Et vous conſidérez, entourés d'ennemis,
Si celui qui vous ſert vous a trop bien ſervis!

CLODIUS.

Caton, plus implacable encor que magnanime,
Aime les châtimens plus qu'il ne hait le crime.
Reſpectez le Sénat; ne lui reprochez rien.
Vous parlez en cenſeur; il nous faut un ſoutien.
Quand la guerre s'allume, & quand Rome eſt en cendre,

Les édits d'un Consul pourront-ils nous défendre?
N'a-t-il, contre une armée & des conspirateurs,
Que l'orgueil des faisceaux, & les mains des licteurs?
Vous parlez de dangers! Pensez-vous nous instruire
Que ce peuple insensé s'obstine à se détruire?
Vous redoutez César! Et qui n'est informé
Combien Catilina de César fut aimé?
Dans le péril pressant qui croît & nous obsède,
Vous montrez tous nos maux: montrez-vous le remède?

CATON.

Oui, j'ose conseiller, esprit fièr & jaloux,
Que l'on veille à-la-fois sur César & sur vous.
Je conseillerais plus; mais voici votre père.

## SCÈNE II.

CICERON, CATON, une partie des SENATEURS,

CATON *à Cicéron.*

VIENS, tu vois des ingrats. Mais Rome te défère
Les noms, les sacrés noms de père & de vengeur;
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICERON.

Romains, j'aime la gloire, & ne veux point m'en taire;
Des travaux des humains c'est le digne salaire:
Sénat, en vous servant il la faut acheter:
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.
Si j'applique à vos maux une main salutaire,

Ce que j'ai fait eſt peu, voyons ce qu'il faut faire.
Le ſang coulait dans Rome : ennemis, citoyens,
Gladiateurs, ſoldats, chevaliers, plébéiens,
Etalaient à mes yeux la déplorable image
Et d'un ville en cendre & d'un champ de carnage.
La flamme, en s'élançant de cent toîts dévorés,
Dans l'horreur du combat guidait les conjurés.
Céthégus & Sura s'avançaient à leur tête.
Ma main les a ſaiſis ; leur juſte mort eſt prête.
Mais quand j'étouffe l'hydre, il renaît en cent lieux:
Il faut fendre par-tout les flots des factieux.
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.
Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte ;
Et là, ſur des amas de mourans & de morts ;
Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il ſe fraye un paſſage, il vole à ſon armée.
J'ai peine à raſſurer Rome entière alarmée.
Antoine, qui s'oppoſe au fièr Catilina,
A tous ces vétérans aguerris ſous Sylla,
Antoine, que pourſuit notre mauvais génie,
Par un coup imprévu voit ſa force affaiblie ;
Et ſon corps accablé, déſormais ſans vigueur,
Sert mal en ces momens les ſoins de ſon grand cœur ;
Pétréius étonné vainement le ſeconde.
Ainſi de tous côtés la maîtreſſe du monde,
Aſſiégée au dehors, embraſée au dedans,
Eſt cent fois en un jour à ſes derniers momens.

CRASSUS.

Que fait Céſar ?

CICERON.

Il a, dans ce jour mémorable,
Déployé, je l'avoue, un courage indomptable;
Mais Rome exigeait plus d'un cœur tel que le sien.
Il n'est pas criminel, il n'est pas citoyen.
Je l'ai vu dissiper les plus hardis rebelles;
Mais bientôt ménageant des romains infidèles,
Il s'efforçait de plaire aux esprits égarés,
Aux peuples, aux soldats, & même aux conjurés.
Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laissait briller une secrète joie:
Sa voix, d'un peuple entier sollicitant l'amour,
Semblait inviter Rome à le servir un jour.
D'un trop coupable sang sa main était avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare.
Je le redis encore, & veux le publier,
De César en tout tems il faut se défier.

---

*SCENE III & dernière.*

LE SENAT, CESAR.

CESAR.

Eh bien, dans ce Sénat, trop prêt à se détruire;
La vertu de Caton cherche encore à me nuire.
De quoi m'accuse-t-il?

CATON.

D'aimer Catilina

De l'avoir protégé lorſqu'on le ſoupçonna ;
De ménager encor ceux qu'on pouvait abattre ;
De leur avoir parlé quand il fallait combattre.

CESAR.

Un tel ſang n'eſt pas fait pour teindre mes lauriers :
Je parle aux citoyens, je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces conjurés, ce peuple de coupables ;
Que ſont-ils à vos yeux ?

CESAR.

Des mortels mépriſables.
A ma voix, à mes coups ils n'ont pu réſiſter.
Qui ſe ſoumet à moi, n'a rien à redouter.
C'eſt maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des ſoldats de Sylla l'élite redoutable
Eſt ſous un chef habile, & qui ſait ſe venger.
Voici le vrai moment où Rome eſt en danger.
Pétréius eſt bleſſé, Catilina s'avance.
Le ſoldat ſous les murs eſt à peine en défenſe.
Les guerriers de Sylla font trembler les Romains.
Qu'ordonnez-vous, Conſul ? & quels ſont vos deſſeins ?

CICERON.

Les voici : que le ciel m'entende & les couronne !
Vous avez mérité que Rome vous ſoupçonne.
Je veux laver l'affront dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'Etat votre honneur ſoit vengé.
Au ſalut des Romains je vous crois néceſſaire ;
Je vous connais ; je ſais ce que vous pouvez faire ;

Je fais quels intérêts vous peuvent éblouir :
César veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous, je vous dois mon estime.
Partez, justifiez l'honneur que je vous fais :
Le monde entier sur vous a les yeux désormais.
Secondez Pétréius, & délivrez l'empire ;
Méritez que Caton vous aime & vous admire.
Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival.
Nous avons des guerriers, il faut un général :
Vous l'êtes ; c'est sur vous que mon espoir se fonde ;
César, entre vos mains je mets le sort du monde.

CESAR, *en l'embrassant.*

Cicéron à César a dû se confier ;
Je vais mourir, Seigneur, ou vous justifier. (*il sort.*)

CATON.

De son ambition vous allumez les flammes !

CICERON.

Va, c'est ainsi qu'on traite avec les grandes ames.
Je l'enchaîne à l'Etat, en me fiant à lui.
Ma générosité le rendra notre appui.
Apprends à distinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'est pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indompté dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros, ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.
Catilina lui-même, à tant d'horreurs instruit,
Eût été Scipion, si je l'avais conduit.

Je réponds de César, il est l'appui de Rome.
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand-homme.
(*se tournant vers le chef des licteurs, qui entre en armes.*)
Eh bien, les conjurés ?

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, ils sont punis;
Mais leur sang a produit de nouveaux ennemis.
C'est le feu de l'Etna qui couvait sous la cendre;
Un tremblement de plus va par-tout le répandre;
Et si de Pétréius le succès est douteux,
Ces murs sont embrâsés, vous tombez avec eux.
Un nouvel Annibal nous assiège & nous presse;
D'autant plus redoutable en sa cruelle adresse,
Que jusqu'au sein de Rome, & parmi ses enfans,
En creusant vos tombeaux il a des partisans.
On parle en sa faveur dans Rome qu'il ruine:
Il l'attaque au dehors, au dedans il domine;
Tout son génie y règne, & cent coupables voix
S'élèvent contre vous, & condamnent vos lois.
Les plaintes des ingrats, & les clameurs des traîtres,
Réclament contre vous les droits de nos ancêtres,
Redemandent le sang répandu par vos mains;
On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux, après tout, que vous deviez entendre,
Par vous seul condamnés, n'ayant pu se défendre,
Semblent autoriser....

CICERON.

Clodius, arrêtez!

Renfermez votre envie & vos témérités:
Ma puiſſance abſolue eſt de peu de durée;
Mais tant qu'elle ſubſiſte, elle ſera ſacrée.
Vous aurez tout le tems de me perſécuter;
Mais quand le péril dure, il faut me reſpecter.
Je connais l'inconſtance aux humains ordinaire.
J'attends, ſans m'ébranler, les retours du vulgaire.
Scipion, accuſé ſur des prétextes vains,
Remercia les dieux, & quitta les Romains.
Je puis en quelque choſe imiter ce grand-homme:
Je rendrai grâce au ciel, & reſterai dans Rome.
A l'Etat malgré vous j'ai conſacré mes jours,
Et toujours envié je ſervirai toujours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me préſente;
Que j'aille intimider une foule inſolente,
Que je vole au rempart; que du moins mon aſpect
Contienne encor Céſar, qui m'eſt toujours ſuſpect.
Et ſi dans ce grand jour la fortune contraire....

CICERON.

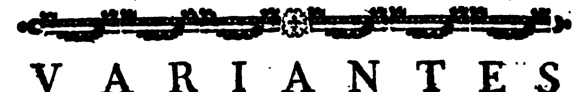
Caton, votre préſence eſt ici néceſſaire.
Mes ordres ſont donnés: Céſar eſt au combat:
Caton, de la vertu doit l'exemple au Sénat;
Il en doit ſoutenir la grandeur expirante.
Reſtez.... Je vois Céſar, & Rome eſt triomphante.

(*il court au-devant de Céſar.*)

Ah! c'eſt donc par vos mains que l'Etat ſoutenu....

CESAR.

Je l'ai ſervi peut-être, & vous m'aviez connu.



# VARIANTES

## DE ROME SAUVÉE.

(a) MAIS fur-tout que ne puis-je à mes vaftes deffeins
Du courageux Céfar affocier les mains !
. . . . . . . . . . . . . . .

(b) Ce Céfar que je crains, mon époufe que j'aime.
Il faut que l'artifice aigüife dans mes mains
Ce fer qui va nager dans le fang des Romains.
Aurélie à mon cœur en eft encor plus chère ;
Sa tendreffe docile, empreffée à me plaire,
Eft l'aveugle inftrument d'un ouvrage d'horreurs.
Tout ce qui m'appartient doit fervir mes fureurs.

(c) Crois-moi, quand il verra qu'avec lui je partage
De ces grands changemens le premier avantage,
La fière ambition qu'il couve dans fon cœur
Lui parlera fans doute avec plus de hauteur.

(d) Ne me reproche rien : l'amour m'a bien fervi.
C'eft chez ce Nonnius, c'eft chez mon ennemi,
Près des murs du Sénat, fous la voûte facrée,
Que de tous nos tyrans la perte eft préparée.
Ce fouterrein fecret au Sénat nous conduit :
C'eft là qu'en fureté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
Du fuccès que j'attends mon hymen eft le gage.
L'ami de Cicéron, l'auftère Nonnius,
M'outragea trop long-tems par fes triftes vertus.
Contre lui-même enfin j'arme ici fa famille ;

Je séduis tous les siens, je lui ravis sa fille;
Et sa propre maison, par un heureux effort,
Est un rempart secret d'où va partir la mort.
Préneste en ce jour même à mon ordre est remise.
Nonnius, arrêté dans Préneste soumise,
Saura, quand il verra l'univers embrâsé,
Quel gendre & quel ami le lâche a refusé.

(e) CATILINA.

Ma sûreté, la vôtre, & la cause commune
Exigent ces apprêts qui vous glacent d'effroi;
Mais vous, si vous songez que vous êtes à moi,
Tremblez que d'un coup-d'œil l'indiscrète imprudence
Ose de votre époux trahir la confiance.

(f) AURELIE.

Vous nous perdez tous deux; tout sera reconnu.

CATILINA.

Croyez-moi, dans Préneste il sera retenu.

AURELIE.

Qui? mon père! osez-vous... Que votre ame amollie...

CATILINA.

Vous l'affaiblissez trop: je vous aime, Aurélie;
Mais que votre intérêt s'accorde avec le mien;
Lorsque j'agis pour vous, ne me reprochez rien:
Ce qui fait aujourd'hui votre crainte mortelle,
Sera pour vous de gloire une source éternelle.

(g) Allez; Catilina ne craint point les augures.
Etouffez le reproche, & cessez vos murmures;
Ils me percent le cœur, mais ils sont superflus.
*(Il prend sur la table le papier qu'il écrivoit, & le donne à un soldat qu'il fait approcher.*
Vous, portez cet écrit au camp de Mallius.

(*à un autre.*)

Vous, courez vers Lecca dans les murs de Prénesse;
Des vétérans dans Rome, observez ce qui reste.
Allez: je vous joindrai quand il en sera tems;
Songez qui vous servez, & gardez vos sermens.
(*les soldats sortent.*)

AURELIE.

Vous me faites-frémir; chaque mot est un crime.

CATILINA.

Croyez qu'un prompt succès rendra tout légitime:
Que je sers & l'Etat, & vous, & mes amis.

(*h*) AURELIE.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Tu te perdras; déjà ta conduite est suspecte
A ce consul sévére & que Rome respecte;
Je le crains; son génie est au tien trop fatal.

CATILINA.

Ne vous abaissez pas à craindre mon rival;
Allez, souvenez-vous que vos nobles ancêtres, &c.

(*i*) C'est ainsi que s'explique un reste de pitié.
A l'aspect des faisceaux dont le peuple m'honore,
Je sais quel vain dépit vous presse & vous dévore;
Je sais dans quel excès, dans quels égaremens,
Vous ont précipité vos fiers ressentimens.
Concurrent malheureux à cette place insigne,
Pour me la disputer il en faut être digne.
La valeur d'un soldat, le rang de vos aïeux, &c

(*k*) Les soupçons du Sénat sont assez légitimes.
Je ne veux point vous perdre, & malgré tous vos crimes,
Je vous protégerai si vous vous repentez;
Mais vous êtes perdu, si vous me résistez.

A

A qui parlé-je enfin ? faut-il que je vous nomme
Un des pères du monde, ou l'opprobre de Rome ?
Profitez des momens qui vous sont accordés :
Tout est entre vos mains : choisissez, répondez.

Comme la scène entre *Caton* & *Cicéron* précédait la scène entre *Catilina* & *Cicéron*, celle-ci était suivie de ce monologue, & d'une scène entre *Céthégus* & *Catilina*, alors la troisième du second acte, & qui en est actuellement la première avec des changemens.

CATILINA *seul.*

Ne crois pas m'échapper, Consul que je dédaigne :
Tyran par la parole, il faut finir ton règne.
Ton Sénat factieux voit d'un œil courroucé
Un citoyen Samnite à sa tête placé ;
Ce Sénat, qui lui-même à mes traits est en butte,
Me prêtera les mains pour avancer ta chute.
Va, de tous mes desseins tu n'es pas éclairci,
Et ce n'est pas Verrès que tu combats ici.

CATILINA, CETHEGUS.

CATILINA.

Céthégus, l'heure approche où cette main hardie
Doit de Rome & du monde allumer l'incendie ;
Tout presse.

CETHEGUS.

Tout m'alarme ; il faudrait commencer.
J'écoutais Cicéron, & j'allais le percer,
Si j'avais remarqué qu'il eût eu des indices
Des dangers qu'il soupçonne, & du nom des complices
Il sera dans une heure instruit de ton dessein.

CATILINA.

En recevant le coup il connaîtra la main.
Une heure me suffit pour mettre Rome en cendre.
Que fera Cicéron? Que peut-il entreprendre?
Que crains-tu du Sénat? ce corps faible & jaloux,
Avec joie, en secret, s'abandonne à nos coups.
Ce Sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fièr de sa noblesse, & plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron.
Lucullus, Clodius, les Nérons, César même,
Frémissent comme nous de sa grandeur suprême.
Il a dans le Sénat plus d'ennemis que moi.
Clodius, en secret, m'engage enfin sa foi;
Et nous avons pour nous l'absence de Pompée.
J'attends tout de l'envie, & tout de mon épée.
C'est un homme expirant qu'on voit d'un faible effort
Se debattre, & tomber dans les bras de la mort.
Je ne crains que César, & peut-être Aurélie.

. . . . . . . . . . . . . . .

CETHEGUS.

Aurélie, en effet, a trop ouvert les yeux.
Ses cris & ses remords importunent les dieux.
Pour ce mystère affreux son ame est trop peu faite!
Mais tu sais gouverner sa tendresse inquiète.
Ne pensons qu'à César: nos femmes, nos enfans
Ne doivent point troubler ces terribles momens.
César trahirait-il Catilina qu'il aime?

CATILINA.

Je ne sais: mais César n'agit que pour lui-même.

CETHEGUS.

Dans le rang des proscrits faut-il placer son nom?
Faut-il confondre enfin César & Cicéron?

CATILINA.

Sans doute il le faudra, si par un artifice
Je ne peux réussir à m'en faire un complice,
Si des soupçons secrets avec soin répandus
Ne produisent bientôt les effets attendus;
Si d'un consul trompé la prudence ombrageuse
N'irrite de César la fierté courageuse;
En un mot, si mes soins ne peuvent le fléchir,
Si César est à craindre, il faut s'en affranchir.
Enfin je vais m'ouvrir à cette ame profonde,
Voir s'il faut qu'il périsse, ou bien qu'il me seconde.

CETHEGUS.

Et moi, je vais presser ceux dont le sûr appui
Nous servira peut-être à nous venger de lui.

. . . . . . . . . . . . . . .

CICERON.

Il est trop vrai, Caton, nous méritons des maîtres;
Nous dégénérons trop des mœurs de nos ancêtres;
Le luxe & l'avarice ont préparé nos fers.
Les vices des Romains ont vengé l'univers.
La vertu disparaît, la liberté chancelle;
Mais Rome a des Catons, j'espère encor pour elle.

(l) CATON.

Que me sert la justice? elle a trop d'ennemis;
Et je vois trop d'ingrats que vous avez servis.
Il en est au Sénat.

CICERON.

Qu'importe ce qu'il pense?
Les regards de Caton seront ma récompense.

(m) Et moi, Catilina.
De brigues, de complots, de nouveautés avide,

Vaste dans ses projets, dans le crime intrépide;
Plus que César encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, & bien moins généreux.
Avec art quelquefois, souvent à force ouverte,
Vain rival de ma gloire il conspira ma perte.
Aujourd'hui qu'il médite un plus grand attentat;
Je ne crains rien pour moi, je crains tout pour l'Etat.
Je vois sa trahison, j'en cherche les complices:
Tous ses crimes passés sont mes premiers indices.
Il faut tout prévenir. Des chevaliers romains
Déjà du champ de Mars occupent les chemins.
J'ai placé Pétréius à la porte Colline,
Je mets en sureté Prénefte & Terracine.
J'observe le perfide en tous tems, en tous lieux.
Je sais que ce matin ses amis odieux
L'accompagnaient en foule au lieu même où nous sommes....
Martian l'affranchi, ministre des forfaits,
S'est échappé soudain, chargé d'ordres secrets.
Ai-je enfin sur ce monstre un soupçon légitime?

CATON.

Votre œil inévitable a démêlé le crime;
Mais sur-tout redoutez César & Clodius.
Clodius, implacable en sa sombre furie,
Jaloux de vos honneurs, hait en vous la patrie.
Du fièr Catilina tous deux sont les amis.
Je crains pour les Romains trois tyrans réunis.
L'armée est en Asie, & le crime est dans Rome;
Mais, pour sauver l'Etat, il suffit d'un grand-homme.

CICERON.

Sylla poursuit encor cet Etat déchiré;
Je le vois tout-sanglant, mais non désespéré.

J'attends Catilina : son ame inquiétée (*)
Semble depuis deux jours incertaine, agitée ;
Peut-être qu'en secret il redoute aujourd'hui
La grandeur d'un dessein trop au-dessus de lui.
Reconnu, découvert, il tremblera peut-être.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.
Toi, ferme & noble appui de notre liberté,
Va de nos vrais Romains ranimer la fierté ;
Rallume leur courage au feu de ton génie,
Et fais, en paraissant, trembler la tyrannie.

(*n*) Qu'à cet espoir frivole il reste abandonné.
Conjuré sans génie, & soldat intrépide,
Il est fait pour servir sous la main qui le guide.

(*o*) Quels triomphes encore ont signalé ta vie ?
Pour oser dompter Rome, il faut l'avoir servie.
Marius a régné : peut-être quelque jour
Je pourrai des Romains triompher à mon tour.
Mais avant d'obtenir une telle victoire,
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(*p*) Et s'il en est l'appui, qu'il en soit la victime.
Plus César devient grand, moins je dois l'épargner ;
Et je n'ai point d'amis alors qu'il faut régner.
Sylla dont il me parle, & qu'il prend pour modèle,
Qu'était-il après-tout, qu'un général rebelle ?
Il avait une armée, & j'en forme aujourd'hui ;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui.
Il profita des tems, & moi je les fais-naître ;
Il subjugua vingt rois, je vais dompter leur maître.
C'est-là mon premier pas : le Sénat va périr,

(*) Cette scène entre *Caton* & *Cicéron* précédait, dans les premières éditions, la scène entre *Cicéron* & *Catilina*, & commençait le second acte.

Et César n'aura point le tems de le servir.

(q).... « La mort trop long-tems épargna mes vieux jours :
» Vous seule, fille ingrate, en terminez le cours.
» De nos cruels tyrans vous servez la furie :
» Catilina, César ont trahi la patrie.
» Pour comble de malheur un traître vous séduit.
» Le fléau de l'Etat, l'est donc de ma famille ?
» Frémissez, malheureuse ! un père trop instruit
» Vient sauver, s'il le peut, sa patrie & sa fille. »

(r) Il n'est plus tems de feindre, il faut tout éclaircir ;
Je vais armer le monde, & c'est pour ma défense.
On poursuit mon trépas ; je poursuis ma vengeance.
J'ai lieu de me flatter que tous mes ennemis
Vont périr à mes pieds, ou vont ramper soumis ;
Et mon seul déplaisir est de voir votre père
Jetté par son destin dans le parti contraire.
Mais un père à vos yeux est-il plus qu'un époux ?
Osez-vous me chérir ? puis-je compter sur vous ?

AURELIE.

Eh bien, qu'exiges-tu ?

CATILINA.

Qu'à mon sort engagée,
Votre ame soit plus ferme, & soit moins partagée.
Souvenez-vous sur-tout que vous m'avez promis
De ne trahir jamais ni moi ni mes amis.

AURELIE.

Je te le jure encor : va, crois-en ma tendresse ;
Elle n'a pas besoin de nouvelle promesse.
Quand tu reçus ma foi, tu sais qu'en ces momens,
Le serment que je fis valut tous les sermens.
Ah ! quelques attentats que ta fureur prépare,

Je ne puis te trahir.... ni t'approuver, barbare.

CATILINA.

Vous approuverez tout, lorſque nos ennemis
Viendront à vos genoux, déſarmés & ſoumis,
Implorer, en tremblant, la clémence d'un homme
Dont dépendra leur vie & le deſtin de Rome.
Laiſſez-moi préparer ma gloire & vos grandeurs;
Eſpérez tout, allez.

AURELIE.

Laiſſe-moi mes terreurs.
Tu n'es qu'ambitieux, je ne ſuis que ſenſible,
Et je vois mieux que toi dans quel état horrible
Tu vas plonger des jours que j'avais crus heureux.
Pourſuis, trame ſans moi tes complots ténébreux,
Mépriſe mes conſeils, accable un cœur trop tendre;
Creuſe à ton gré l'abyme où tu nous fais deſcendre.
J'en vois toute l'horreur, & j'en pâlis d'effroi;
Mais, en te condamnant, je m'y jette après toi.

CATILINA.

Faites plus : Aurélie, écartez vos alarmes,
Jouiſſez avec nous du ſuccès de nos armes,
Prenez des ſentimens tels qu'en avaient conçus
L'épouſe de Sylla, celle de Marius;
Tels que mon nom, ma gloire & mon cœur les demandent.
Regardez d'un œil ſec les périls qui m'attendent:
Soyez digne de moi. Le ſceptre des humains
N'eſt point fait pour paſſer en de tremblantes mains.
Apprenez que mon camp, qui s'approche en ſilence,
Dans une heure, au plus tard, attend votre préſence.
Que l'auguſte moitié du premier des humains
S'accoutume à jouir des honneurs ſouverains;

Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre ;
Que votre père enfin reconnaisse aujourd'hui
Les intérêts sacrés qui m'unissent à lui ;
Qu'il respecte son gendre, & qu'il n'ose me nuire.
Mais, avant qu'en mon camp je vous fasse conduire,
Je veux qu'à ce consul, à mon lâche rival,
Vous fassiez-parvenir ce billet si fatal.
J'ai mes raisons, je veux qu'il apprenne à connaître
Et tout ce qu'est César, & tout ce qu'il peut être.
Laissez, sans vous troubler, tout le reste à mes soins :
Vainqueur & couronné, cette nuit je vous joins.

(*s*) Commence donc par moi, qu'il faudra désarmer
Malheureux, punis-moi du crime de t'aimer.
Tu m'oses reprocher d'être faible & timide !
Eh bien, cruel époux, dans le crime intrépide,
Frappe ce lâche cœur qui t'a gardé sa foi,
Qui déteste ta rage, & qui meurt tout à toi !
Frappe, ingrat ! j'aime mieux, avant que tout périsse,
Voir en toi mon bourreau que d'être ta complice.

CATILINA.

Aurélie ! à ce point pouvez-vous m'outrager ?

AURELIE.

Je t'outrage & te sers, & tu peux t'en venger.
Oui, je vais arrêter ta fureur meurtrière ;
Et c'est moi que tes mains combattront la première.

(*t*) Es-tu désabusé ? tu nous as perdus tous.

CATILINA.

Dans ces affreux momens puis-je compter sur vous ?
Vous serai-je encor cher ?

AURELIE.

Oui, mais il faut me croire.

Je défendrai tes jours, je défendrai ta gloire.
J'ai haï tes complots, j'en ai craint le danger :
Ce danger est venu, je vais le partager.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage ;
L'amour en donne au moins ; & malgré ton outrage,
Malgré tes cruautés, constant dans ses bienfaits,
Cet amour est encor plus grand que tes forfaits.

CATILINA.

Eh bien, que voulez-vous ? que prétendez-vous faire ?

AURELIE.

Mourir, ou te sauver. Tu sais quel est mon père :
En moi de ses vieux ans il voit l'unique appui,
Il est sensible, il m'aime, & le sang parle en lui.
Je vais lui déclarer le saint nœud qui nous lie ;
Il saura que mes jours dépendent de ta vie.
Je peindrai tes remords : il craindra devant moi
D'armer le désespoir d'un gendre tel que toi ;
Et je te donne au moins, quoi qu'il puisse entreprendre,
Le tems de quitter Rome, ou d'oser t'y défendre.
J'arrêterai mon père au péril de mes jours.

CATILINA (*après un moment de recueillement.*)

Je reçois vos conseils ainsi que vos secours.
Je me rends... le sort change... il faut vous satisfaire.

(*u*) Remords, approchez-vous de ce cœur furieux....
Ecartez-la sur-tout : si je la vois paraître,
Tout-prêt à vous servir, je tremblerai peut-être.

CETHEGUS.

Voilà votre chemin.

CATILINA.

Je m'égarais, je sors :
C'est le chemin du crime, & j'y cours sans remords.

(*x*) Ont osé de Sylla montrer l'ambition.
Mallius, un soldat qui n'a que du courage,
Un aveugle instrument de leur secrète rage
Descend comme un torrent du haut des Apennins;
Jusqu'aux remparts de Rome il s'ouvre les chemins.
Le péril est par-tout; l'erreur, la défiance,
M'accusaient avec eux de trop d'intelligence.
Je voyais à regret vos injustes soupçons,
Dans vos cœurs prévenus tenir lieu de raisons.
Mais si vous m'avez fait cette injure cruelle,
Le danger vous excuse, & sur-tout votre zèle.
Vous le savez, César, vous le savez, Sénat,
Plus on est soupçonné, plus on doit à l'Etat.
Ciceron plaint les maux dont Rome est affligée:
Il vous parlait pour elle, & moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant je lui prouve aujourd'hui
Que Rome & le Sénat me sont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius étoit l'ame invisible,
L'esprit qui gouvernait ce grand corps si terrible,
Ce corps de conjurés, qui des monts Apennins
S'étend jusqu'où finit le pouvoir des Romains.
Il venait consommer ce qu'on ose entreprendre,
Allumer les flambeaux qui mettaient Rome en cendre,
Egorger les consuls à vos yeux éperdus:
Caton était proscrit, & Rome n'était plus.
Les momens étaient chers, & les périls extrêmes.
Je l'ai su, j'ai sauvé l'Etat, Rome, & vous-mêmes.
Ainsi par Scipion fut immolé Gracchus;
Ainsi par un soldat fut puni Spurius;
Ainsi ce fièr Caton qui m'écoute & me brave,
Caton né sous Sylla, Caton né son esclave,
Demandait une épée & de ses faibles mains
Voulait, sur un tyran, venger tous les Romains.

(y) Mon père par ma voix vous demande vengeance :
Son ſang eſt répandu, j'ignore par quels coups ;
Il eſt mort, il expire, & peut-être pour vous.
C'eſt dans votre palais, c'eſt dans ce ſanctuaire,
Sous votre tribunal, & ſous votre œil ſévère,
Que cent coups de poignard ont épuiſé ſon flanc.
*(en voulant ſe jetter aux pieds de Cicéron, qui la relève.)*
Mes pleurs mouillent vos pieds arroſés de ſon ſang,
Secourez-moi, vengez ce ſang qui fume encore.
Sur l'infâme aſſaſſin que ma douleur ignore.

CICÉRON, *en montrant Catilina.*

Le voici....

AURELIE.

Dieux!...

CICÉRON.

C'eſt lui, lui qui l'aſſaſſina....
Qui s'en oſe vanter!

AURELIE.

O Ciel! Catilina!
L'ai-je bien entendu? quoi, monſtre ſanguinaire!
Quoi! c'eſt toi... mon époux a maſſacré mon père!

CICÉRON.

Lui votre époux!

AURELIE.

Je meurs.

CATILINA.

Oui, les plus ſacrés nœuds,
De ſon père ignorés, nous uniſſent tous deux.
Oui, plus ces nœuds ſont ſaints, plus grand eſt le ſervice.
J'ai fait, en frémiſſant, cet affreux ſacrifice ;

Et si des dictateurs ont immolé leur fils,
Je crois faire autant qu'eux pour sauver mon pays,
Quand, malgré mon hymen & l'amour qui me lie,
J'immole à nos dangers le père d'Aurelie.

AURELIE, *revenant à elle.*

Oses-tu...

CICÉRON.

Sans horreur avez-vous pu l'ouïr ?
Sénateurs, à ce point il peut vous éblouir !

LE SENAT, AURELIE, le CHEF des Licteurs.

LE LICTEUR.

Seigneur, on a saisi ce dépôt formidable...

CICERON.

Chez Nonnius, ô Ciel !

CRASSUS.

Qui des deux est coupable ?

CICERON.

En pouvez-vous douter ? Ah ! Madame, au Sénat
Nommez, nommez l'auteur de ce noir attentat.
J'ai toute la pitié que votre état demande ;
Mais éclaircissez tout, Rome vous le commande.

AURELIE.

Ah ! laissez-moi mourir ! Que me demandez-vous ?
Ce cruel !... je ne puis accuser mon époux....

CICERON.

C'est l'accuser assez.

LENTULUS.

C'est assez le défendre.

CICERON.

Poursuivez donc, cruels, & mettez Rome en cendre.

Achevez : il vous reste à le déclarer roi.

AURELIE.

Sauvez Rome, Consul, & ne perdez que moi.
Si vous ne m'arrachez cette odieuse vie,
De mes sanglantes mains vous me verrez punie.
Sauvez Rome, vous dis-je, & ne m'épargnez point.

CICERON.

Quoi ! ce fièr ennemi vous impose à ce point !
Vous gardez devant lui ce silence timide !
Vous ménagez encore un époux parricide !

CATILINA.

Consul, elle est d'un sang que l'on doit détester ;
Mais elle est mon épouse, il faut la respecter.

CICERON.

Crois-moi, je ferai plus : je la vengerai, traître !
(*à Aurelie.*)
Eh bien, si devant lui vous craignez de paroître,
Daignez de votre père attendre le vengeur,
Et renfermer chez vous votre juste douleur.
Là je vous parlerai.

AURELIE.

Que pourrai je vous dire ?
Le sang d'un père parle, & devrait vous suffire.
Sénateurs, tremblez tous.... le jour est arrivé....
Je ne le verrai pas.... mon sort est achevé,
Je succombe.

CATILINA.

Ayez soin de cette infortunée.

CICERON.

Allez, qu'en son palais elle soit ramenée.
(*on l'emmène.*)

CATILINA.

Qu'ai-je vu, malheureux! je suis trop bien puni.

CETHEGUS.

A ce fatal objet, quel trouble t'a saisi?
Aurélie à nos pieds a demandé vengeance;
Mais si tu servis Rome, attends ta récompense.

CICERON.

Qu'entends-je! Ah! Sénateurs, en proie à votre sort,
Ouvrez enfin les yeux que va fermer la mort.
Sur les bords du tombeau, réveille-toi, Patrie!
(*en montrant Catilina.*)
Vous avez déjà vu l'essai de sa furie;
Ce n'est qu'un des ressorts par ce traître employés;
Tous les autres en foule ici sont déployés.
On lève des soldats jusqu'au milieu de Rome;
On les engage à lui, c'est lui seul que l'on nomme.
Que font ces vétérans dans la campagne épars?
Qui va les rassembler aux pieds de nos ramparts?
Que demande Lecca dans les murs de Préneste?
Traître, je sais trop bien tout l'appui qui te reste.
Mais je t'ai confondu dans l'un de tes desseins;
J'ai mis Rome en défense, & Préneste en mes mains.
Je te suis en tous lieux, à Rome, en Etrurie;
Tu me trouves par-tout épiant ta furie,
Combattant tes projets que tu crois nous cacher:
Chez tous tes confidens ma main va te chercher.
Du Sénat & de Rome il est tems que tu sortes.
Ce n'est pas tout, Romains! une armée est aux portes;
Une armée est dans Rome, & le fer & les feux
Vont renverser sur vous vos peuples & vos dieux.
C'est du mont Aventin que partiront les flammes.

Qui doivent embrâser vos enfans & vos femmes;
Et, sans les fruits heureux d'un travail assidu,
Ce terrible moment serait déjà venu.
Sans mon soin redoublé que l'on nommait frivole,
Déjà les conjurés marchaient au Capitole;
Ce temple, où nous voyons les rois à nos genoux,
Détruit & consumé périssait avec vous.
Cependant à vos yeux Catilina paisible
Se prépare avec joie à ce carnage horrible;
Au rang des sénateurs il est encore assis;
Il proscrit le Sénat, & s'y fait des amis;
Il dévore des yeux le fruit de tous ses crimes;
Il vous voit, vous menace, & marque ses victimes.
Et quand ma voix s'oppose à tant d'énormités,
Vous me parlez de droit & de formalités!
Vous respectez en lui le rang qu'il déshonore!
Vos bras intimidés sont enchaînés encore!
Ah! si vous hésitez, si, méprisant mes soins,
Vous n'osez le punir, défendez-vous du moins.

CATON.

Va, les dieux immortels ont parlé par ta bouche.
Consul, délivre-nous de ce monstre farouche;
Tout dégouttant du sang dont il souilla ses mains,
Il atteste les droits des citoyens romains.
Use des mêmes droits pour venger la patrie:
Nous n'avons pas besoin des aveux d'Aurélie.
Tu l'as trop convaincu, lui-même est interdit;
Et sur Catilina le seul soupçon suffit.
Céthégus nous disait, & bien mieux qu'il ne pense,
Qu'on doit immoler tout à Rome, à sa défense.
Immole ce perfide, abandonne aux bourreaux
L'artisan des forfaits & l'auteur de nos maux:
Frappe malgré César, & sacrifie à Rome
Cet homme detesté, si ce monstre est un homme.

Je suis trop indigné qu'aux yeux de Cicéron
Il ait osé s'asseoir à côté de Caton.

*( Caton se lève & passe du côté de Cicéron. Tous les Sénateurs le suivent, hors Céthégus, Lentulus, Crassus, Clodius, qui restent avec Catilina. )*

CICERON *au Sénat.*

Courage, Sénateurs, du monde augustes maîtres!
Amis de la vertu, séparez-vous des traitres.
Le démon de Sylla semblait vous aveugler:
Allez au Capitole, allez vous rassembler;
C'est-là qu'on doit porter les premières alarmes.
Mêlez l'eppui des lois à la force des armes;
D'une escorte nombreuse entourez le Sénat,
Et que tout citoyen soit aujourd'hui soldat.
Créez un dictateur en ces tems difficiles.
Les Gaulois sont dans Rome, il vous faut des Camilles.
On attaque sans peine un corps trop divisé;
Lui-même il se détruit; le vaincre est trop aisé:
Réuni sous un chef, il devient indomptable.
Je suis loin d'aspirer à ce faix honorable:
Qu'on le donne au plus digne, & je révère en lui
Un pouvoir dangereux, nécessaire aujourd'hui.
Que Rome seule parle, & soit seule servie;
Point d'esprit de parti, de cabales, d'envie,
De faibles intérêts, de sentimens jaloux:
C'est par-là que jadis Sylla régna sur vous:
Par là, sous Marius, j'ai vu tomber vos pères.
Des tyrans moins fameux, cent fois plus sanguinaires,
Tiennent le bras levé, les fers & le trépas;
Je les montre à vos yeux: ne les voyez-vous pas?
Ecoutez-vous sur moi l'envie & les caprices?

Oubliez qui je ſuis, ſongez à mes ſervices;
Songez à Rome, à vous qui vous ſacrifiez,
Non à de vains honneurs qu'on m'a trop enviés.
Allez; fermé Caton, préſidez à ma place.
Céſar, ſoyez fidèle; & que l'antique audace
Du brave Lucullus, de Craſſus, de Céſon,
S'allume au feu divin de l'ame de Caton.
Je cours en tous les lieux où mon devoir m'oblige,
Où mon pays m'appelle, où le danger m'exige.
Je vais combler l'abyme entr'ouvert ſous vos pas,
Et malgré vous, enfin, vous ſauver du trépas.

(*il ſort avec le Sénat.*)

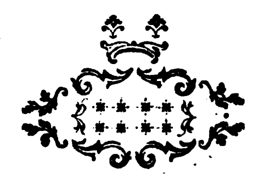
CATILINA *à Cicéron.*

J'atteſte encor les loix que vous oſez enfreindre:
Vous allumez un feu qu'il vous fallait éteindre,
Un feu par qui bientôt Rome s'embrâſera;
Mais c'eſt dans votre ſang que ma main l'éteindra.

CETHEGUS.

Viens, le Sénat encore héſite & ſe partage:
Tandis qu'il délibère, achevons notre ouvrage.

*Fin des Variantes.*



# NOTES.

(1) Vains fantômes d'Etat, évanouissez-vous.

(*Vers de Rodogune.*)

(2) La gloire en est douteuse, & le péril certain.

(*Vers de Cinna.*)

(3) *Sævior armis*
*Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.*

(JUVENAL.)

(4) Tous les tyrans qui ont voulu détruire un gouvernement républicain, ont toujours pris pour prétexte la nécessité de délivrer le peuple du joug des grands; comme toutes les fois qu'une aristocratie a succédé au gouvernement d'un seul, elle a pris pour prétexte les abus de l'autorité arbitraire; & le peuple a toujours été la victime & la dupe de toutes ces révolutions. *Catilina* ne dit nulle-part qu'il est un scélérat; il veut venger le peuple & les vétérans de l'ingratitude du Sénat; il veut venger ses propres injures, Il ne commet un crime, que parce que ce crime est nécessaire à son salut & à celui de ses amis. M. de *Voltaire* est le premier poëte tragique qui a fait parler les scélérats avec vraisemblance, sans déclamation & sans bassesse. C'est un pas que l'art n'avait point fait encore du tems de *Racine*.

(5) *Spurius Metius* était un chevalier romain, qui, dans un tems de disette, forma des magasins de grains, & les distribua aux citoyens. Il devint leur idole. Le Sénat l'accusa d'aspirer à la tyrannie; & pour opposer à la faveur populaire une autorité redoutable au peuple, on nomma dictateur le célèbre *Cincinnatus*. Il cita *Spurius* à son tribunal, & envoya *Servilius Ahala*, qu'il avait choisi pour général de la cavalerie, sommer l'accusé d'y comparaître. *Metius* refusa d'obéir; *Servilius* le tua, & le dictateur approuva sa conduite. On sait quel fut le sort des *Gracques*.

*Catilina* s'excuse devant le Sénat par des exemples de violence approuvés par le Sénat même, & commis pour ses intérêts.

(6) *César* avait eu, dans sa jeunesse, des liaisons avec *Catilina*; & ceux qui découvrirent la conspiration à *Cicéron*, nommèrent *César* parmi les complices, soit que réellement il y eût trempé, soit qu'ils eussent voulu augmenter l'importance de leur service, en mêlant un grand nom aux noms obscurs ou méprisés des autres complices. Mais la conduite de *César* pendant la conjuration, fit soupçonner qu'il regrettait qu'elle n'eût pas eu des suites qui auraient pu le rendre nécessaire, & lui ouvrir le chemin à la souveraine puissance.

(7) C'était au consul du jour à nommer le dictateur. *Cicéron* ne pouvait se nommer lui-même. *Antoine* son collégue était un homme estimé comme général, mais obéré & débauché; ses goûts & l'état de sa fortune l'avaient lié avec tout ce que Rome renfermait alors de factieux.

*Cicéron* n'osait se fier à lui, & s'assurer qu'*Antoine* le nommerait. *Crassus*, *César*, *Lucullus*, étaient plus ou moins suspects. On prit donc le parti de ne point nommer de dictateur, & le Sénat porta le décret: *Videant Consules ne quid detrimenti Respublica capiat.* Ce décret donnait au consul une autorité semblable à celle du dictateur: mais non pour un tems fixe, & seulement tant que le Sénat voulait la continuer. L'exercice des autres magistratures n'était pas suspendu. Enfin on pouvait demander compte aux consuls de la conduite qu'ils avaient tenue pendant le tems qu'ils avaient joui de cette autorité.

(8) A cette époque aucun citoyen romain ne pouvait être condamné à mort qu'en violant les lois. *Cicéron*, avant de faire de l'autorité illimitée qu'il avait reçue, un usage contraire à une loi respectée dans Rome, & chère au peuple; consulta le Sénat. Ce fut dans cette occasion que *César* &

*Caton* prononcèrent deux discours : *Caton*, pour prouver la nécessité de faire-mourir les conjurés : *César*, pour proposer de les renfermer seulement dans quelques villes d'Italie. Ces discours nous ont été transmis par *Salluste*. On ignore, à la vérité, si ce sont réellement ceux que *César* & *Caton* ont prononcés dans le Sénat, ou des discours de l'invention de *Salluste*, suivant l'usage des anciens historiens.

Il est à remarquer que *César*, souverain pontife, dit, en plein Sénat, dans ce discours, qu'il ne faut pas punir de mort les conjurés, parce que la mort leur ôtera le sentiment de toutes les peines, & celui de leur opprobre ; qu'elle serait une grâce plutôt qu'un supplice : il nie hautement les peines après la mort. Soit que *César* ait fait ce discours, soit que *Salluste*, auteur contemporain, l'ait attribué au souverain pontife, il en résulte également que les idées religieuses des anciens Romains étaient bien différentes des nôtres. Un auteur qui ne serait pas absolument fou (ce qu'on ne peut supposer de *Salluste*) n'introduirait pas dans un livre sérieux un roi d'Angleterre avançant en plein parlement qu'*il n'y a rien après la mort*, comme une opinion toute simple, & qui ne doit scandaliser personne.

Le Sénat suivit l'avis de *Caton* ; mais le suffrage de ce corps si puissant n'empêcha point que *Cicéron* ne fût recherché dans la suite, comme ayant abusé de son pouvoir, & qu'il ne subît la peine de l'exil. *Clodius* fut son accusateur.

(9) En sortant de la première représentation de Rome sauvée, M. d'*Alembert* dit à M. de *Voltaire* : *Il y a dans votre pièce un vers que j'eusse voulu retrancher.*

« Permettez que César ne parle point de lui. »

*Si je n'avais eu*, répondit l'auteur de la tragédie, *que des hommes tels que vous pour spectateurs, je ne l'aurais pas écrit.*

# L'ORPHELIN

# DE LA CHINE,

## *TRAGÉDIE;*

Représentée, pour la première fois, le 20 Auguste 1755.

# A MONSEIGNEUR
## LE MARECHAL
# DUC DE RICHELIEU,

PAIR DE FRANCE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, COMMANDANT EN LANGUEDOC, L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE.

JE voudrais, Monſeigneur, vous préſenter de beau marbre comme les Génois, & je n'ai que des figures chinoiſes à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous ; il n'y a aucun héros dans cette pièce, qui ait réuni tous les ſuffrages par les agrémens de ſon eſprit, ni qui ait ſoutenu une république prête à ſuccomber, ni qui ait imaginé de renverſer une colonne anglaiſe avec quatre canons. Je ſens mieux que perſonne le peu que je vous offre ; mais tout ſe pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être, qu'au pied des Alpes, & vis-à-vis des neiges éternelles où je me ſuis retiré, & où je devais n'être que philoſophe, j'ai ſuccombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant ſur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié. Cependant je n'ai conſulté que mon cœur ; il me conduit ſeul ; il a toujours inſpiré mes actions & mes paroles ; il ſe trompe quelquefois, vous le ſavez, mais ce n'eſt pas après des épreuves ſi longues. Permettez donc que ſi cette faible tragédie

peut durer quelque tems après moi, on ſache que l'auteur ne vous a pas été indifférent; permettez qu'on apprenne que, ſi votre oncle fonda les beaux-arts en France, vous les avez ſoutenus dans leur décadence.

L'idée de cette tragédie me vint, il y a quelque tems, à la lecture de l'Orphelin de Tchao, tragédie chinoiſe, traduite par le Père *Brémare*, qu'on trouve dans le recueil que le Père du *Halde* a donné au public. Cette pièce chinoiſe fut compoſée au quatorzième ſiècle, ſous la dynaſtie même de *Gengis-kan*. C'eſt une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changèrent point les mœurs de la nation vaincue; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine; ils adoptèrent toutes ſes lois.

Voilà un grand exemple de la ſupériorité naturelle que donnent la raiſon & le génie ſur la force aveugle & barbare! & les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorſqu'ils ont conquis encore ce grand empire au commencement du ſiècle paſſé, ils ſe ſont ſoumis une ſeconde fois à la ſageſſe des vaincus; & les deux peuples n'ont formé qu'une nation, gouvernée par les plus anciennes lois du monde: évènement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La tragédie chinoiſe, qui porte le nom de l'Orphelin, eſt tirée d'un recueil immenſe des pièces-de-théâtre de cette nation; elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet art inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des ac-

tions

tions des hommes; & d'établir de ces écoles de morale, où l'on enseigne la vertu en action & en dialogues. Le poëme dramatique ne fut donc long-tems en honneur que dans ce vaste pays de la Chine, séparé & ignoré du reste du monde, & dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cents années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de *Pilpay* & de *Locman*, qui renferment toute la morale, & qui instruisent en allégories toutes les nations & tous les siècles.

Il semble qu'après avoir fait-parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire-parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'art dramatique: cependant ces peuples ingénieux ne s'en avisèrent jamais. On doit inférer de-là, que les Chinois, les Grecs & les Romains sont les seuls peuples anciens qui aient connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler pour leur faire-goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit: aussi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Russie & bâti Pétersbourg, que les théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, & plus nous l'avons vue adopter nos spectacles: le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siècle passé, n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphelin de Tchao eſt un monument précieux, qui ſert plus à faire connaître l'eſprit de la Chine, que toutes les relations qu'on a faites, & qu'on fera jamais de ce vaſte empire. Il eſt vrai que cette pièce eſt toute barbare, en comparaiſon des bons ouvrages de nos jours; mais auſſi c'eſt un chef-d'œuvre, ſi on le compare à nos pièces du quatorzième ſiècle. Certainement nos Troubadours, notre Bazoche, la ſociété des Enfans ſans-ſouci, & de la Mère-ſotte, n'approchaient pas de l'auteur chinois. Il faut encore remarquer que cette pièce eſt écrite dans la langue des Mandarins, qui n'a point changé; & qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du tems de *Louis XII* & de *Charles VIII*.

On ne peut comparer l'Orphelin de Tchao qu'aux tragédies françaiſes & eſpagnoles du dix-ſeptième ſiècle, qui ne laiſſent pas encore de plaire au-delà des Pyrénées & de la mer. L'action de la pièce chinoiſe dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monſtrueuſes de *Shakeſpeare* & de *Lopez de Vega*, qu'on a nommées tragédies : c'eſt un entaſſement d'événemens incroyables. L'ennemi de la maiſon de *Tchao* veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant ſur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'inſtinct de découvrir les criminels, comme *Jacques Aymar* parmi nous devinait les voleurs par la baguette. Enſuite il ſuppoſe un ordre de l'empereur, & envoie à ſon ennemi *Tchao* une corde, du poiſon, & un poignard; *Tchao* chante ſelon l'uſage, & ſe coupe la gorge, en vertu de l'obéiſſance que tout

homme ſur la terre doit de droit divin à un empereur de la Chine. Le perſécuteur fait-mourir trois cents perſonnes de la maiſon de *Tchao*. La princeſſe veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maiſon, & qui veut encore faire-périr au berceau le ſeul qui reſte. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'orphelin ſoit enveloppé dans la deſtruction générale.

On croit lire les Mille & une nuits en action & en ſcènes; mais, malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt; & malgré la foule des événemens, tout eſt de la clarté la plus lumineuſe: ce ſont deux grands mérites en tout tems & chez toutes les nations, & ce mérite manque à beaucoup de nos pièces modernes. Il eſt vrai que la pièce chinoiſe n'a pas d'autres beautés: unité de tems & d'action, développement de ſentimens, peinture des mœurs, éloquence, raiſon, paſſion, tout lui manque; & cependant, comme je l'ai déjà dit, l'ouvrage eſt ſupérieur à tout ce que nous feſions alors.

Comment les Chinois qui, au quatorzième ſiècle, & ſi long-tems auparavant, ſavaient faire de meilleurs poëmes dramatiques que tous les Européans, ſont-ils reſtés toujours dans l'enfance groſſière de l'art, tandis qu'à force de ſoins & de tems notre nation eſt parvenue à produire environ une douzaine de pièces, qui, ſi elles ne ſont pas parfaites, ſont pourtant fort au-deſſus de tout ce que le reſte de

la terre a jamais produit en ce genre? Les Chinois, comme les autres Asiatiques, sont demeurés aux premiers élémens de la poësie, de l'éloquence, de la physique, de l'astronomie, de la peinture, connus par eux si long-tems avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plutôt que les autres peuples, pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux anciens Egyptiens qui, ayant d'abord enseigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Europe, & de venir les instruire, ne savent pas encore à quel point nous leur sommes supérieurs; ils ne sont pas assez avancés pour oser seulement vouloir nous imiter. Nous avons puisé dans leur histoire des sujets de tragédie, & ils ignorent si nous avons une histoire.

Le célèbre abbé *Metastasio* a pris pour sujet d'un de ses poëmes dramatiques le même sujet à-peu-près que moi, c'est-à-dire un orphelin échappé au carnage de sa maison, & il a puisé cette aventure dans une dynastie qui régnait neuf cents ans avant notre ère.

La tragédie chinoise de l'Orphelin de Tchao est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encore des deux autres, & qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de *Gengis-kan*, & j'ai voulu peindre les mœurs

des Tartares & des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs ; & cette peinture, qui est un des plus grands secrets de l'art, n'est encore qu'un amusement frivole, quand elle n'inspire pas la vertu.

J'ose dire que, depuis la Henriade jusqu'à Zaïre, & & jusqu'à cette pièce chinoise, bonne ou mauvaise, tel a été toujours le principe qui m'a inspiré ; & que dans l'histoire du siècle de *Louis XIV* j'ai célébré mon roi & ma patrie sans flatter ni l'un ni l'autre. C'est dans un tel travail que j'ai consumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un auteur chinois, traduit en espagnol par le célèbre *Navarette* :

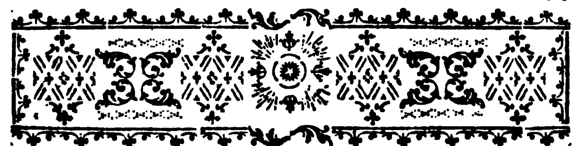
« Si tu composes quelque ouvrage, ne le montre » qu'à tes amis ; crains le public, & tes confrères ; » car on falsifiera, on empoisonnera ce que tu auras » fait, & on t'imputera ce que tu n'auras pas fait. » La calomnie, qui a cent trompettes, les fera- » sonner pour te perdre, tandis que la vérité qui » est muette restera auprès de toi. Le célèbre *Ming* » fut accusé d'avoir mal pensé du *Tien* & du *Li*, » & de l'empereur *Vang* ; on trouva le vieillard » moribond qui achevait le panégyrique de *Vang* ; » & un hymne au *Tien* & au *Li* ; *&c.* »



L'ORPHELIN DE LA CHINE.



H. Gravelot. inv. De Longueil. Sculp.



# L'ORPHELIN DE LA CHINE,

## TRAGÉDIE.



## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

SE peut-il qu'en ce tems de désolation,
En ce jour de carnage & de destruction,
Quand ce palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs?

ASSELI.

Eh, qui n'éprouve, hélas! dans la perte commune,
Les tristes sentimens de sa propre infortune?

Qui de nous vers le ciel n'élève pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils ?
Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnue,
Où le roi dérobait à la publique vue
Ce peuple désarmé de paisibles mortels,
Interprètes des lois, ministres des autels,
Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible & timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes;
Le dernier coup approche, & vient frapper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune! ô pouvoir au-dessus de l'humain!
Chère & triste Asséli, sais-tu quelle est la main
Qui du Catai sanglant presse le vaste empire,
Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire?

ASSELI.

On nomme ce tyran du nom de roi des rois.
C'est ce fier Gengis-kan, dont les affreux exploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
Octar, son lieutenant, déjà dans sa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer & les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite ;
Sous qui de cet État la fin ſe précipite ;
Ce deſtructeur des rois, de leur ſang abreuvé ;
Eſt un Scythe, un ſoldat dans la poudre élevé ;
Un guerrier vagabond de ces déſerts ſauvages,
Climats qu'un ciel épais ne couvre que d'orages ?
C'eſt lui qui, ſur les ſiens briguant l'autorité,
Tantôt fort & puiſſant, tantôt perſécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguſte ville ;
Aux portes du palais demander un aſile.
Son nom eſt Témugin ; c'eſt t'en apprendre aſſez.

ASSELI.

Quoi ! c'eſt lui dont les vœux vous furent adreſſés !
Quoi ! c'eſt ce fugitif, dont l'amour & l'hommage
A vos parens ſurpris parurent un outrage !
Lui qui traîne après lui tant de rois ſes ſuivans ;
Dont le nom ſeul impoſe au reſte des vivans !

IDAMÉ.

C'eſt lui-même, Aſſéli : ſon ſuperbe courage,
Sa future grandeur brillaient ſur ſon viſage ;
Tout ſemblait, je l'avoue, eſclave auprès de lui ;
Et lorſque de la cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
Il m'aimait ; & mon cœur s'en applaudit peut-être : (1)
Peut être qu'en ſecret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur ſauvage,
D'inſtruire à nos vertus ſon féroce courage,

Qui de n[...] enfin, grâces à ces liens,
Pour le [...] rendre un jour d'être admis parmi nos citoyens.
[...] eût servi l'État, qu'il détruit par la guerre :
Dans [...] Un refus a produit les malheurs de la terre.
Où [...] De nos peuples jaloux tu connais la fierté.
C[...] De nos arts, de nos lois l'auguste antiquité,
J[...] De religion de tout tems épurée,
Une De cent siècles de gloire une suite avérée,
Tout nous interdisait, dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les nations.
Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage;
Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.
Qui l'eût cru, dans ces tems de paix & de bonheur,
Qu'un Scythe méprisé ferait notre vainqueur ?
Voilà ce qui m'alarme, & qui me désespère.
J'ai refusé sa main : je suis épouse & mère :
Il ne pardonne pas ; il se vit outrager,
Et l'univers sait trop s'il aime à se venger.
Etrange destinée, & revers incroyable !
Est-il possible, ô Dieu, que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas ?

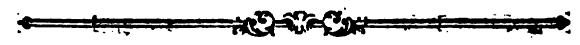
ASSELI.

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée ;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs !
J'ignore à quel excès parviennent nos misères,

Si l'empereur encore au palais de ſes pères
A trouvé quelque aſile, ou quelque défenſeur;
Si la reine eſt tombée aux mains de l'oppreſſeur;
Si l'un & l'autre touche à ſon heure fatale.
Hélas! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux Enfant, à nos ſoins confié,
Excite encor ma crainte, ainſi que ma pitié.
Mon époux au palais porte un pied téméraire;
Une ombre de reſpect pour ſon ſaint miniſtère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui rempliſſent de ſang la terre intimidée,
Ont d'un Dieu cependant conſervé quelque idée:
Tant la nature même en toute nation,
Grava l'Être ſuprême & la religion!
Mais je me flatte en vain qu'aucun reſpect les touche;
La crainte eſt dans mon cœur, & l'eſpoir dans ma bouche.
Je me meurs....



## SCÈNE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSELI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné?
Notre ſort ſans retour eſt-il déterminé?
Hélas! qu'avez-vous vu?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.

Le malheur eſt au comble ; il n'eſt plus, cet empire !
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a ſervi d'adorer la vertu ?
Nous étions vainement dans une paix profonde,
Et les légiſlateurs & l'exemple du monde.
Vainement par nos lois l'univers fut inſtruit :
La ſageſſe n'eſt rien ; la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de ſang ſe frayant une entrée
Sur les corps entaſſés de nos frères mourans,
Portant par-tout le glaive & les feux dévorans.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguſte,
Où de tous les humains le plus grand, le plus juſte,
D'un front majeſtueux attendait le trépas.
La reine évanouie était entre ſes bras.
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Etaient déjà tombés ſous le fer inhumain.
Il reſtait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faibleſſe & des pleurs pour défenſe :
On les voyait encore autour de lui preſſés,
Tremblans à ſes genoux qu'ils tenaient embraſſés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire ;
J'approche en frémiſſant de ce malheureux père ;
Je vois ces vils humains, ces monſtres des déſerts,
A notre auguſte maître oſant donner des fers ;
Traîner dans ſon palais, d'une main ſanguinaire,
Le père, les enfans & leur mourante mère.

IDAMÉ.

C'eſt donc là leur deſtin ! Quel changement, ô
Cieux!

ZAMTI.

Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue ſacrée,
Du conquérant Tartare & du peuple ignorée:
*Conſerve au moins le jour au dernier de mes fils!*
Jugez ſi mes ſermens & mon cœur l'ont promis;
Jugez de mon devoir quelle eſt la voix preſſante.
J'ai ſenti ranimer ma force languiſſante;
J'ai revolé vers vous. Les raviſſeurs ſanglans
Ont laiſſé le paſſage à mes pas chancelans;
Soit que, dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur ſuperbe mépris ait détourné les yeux;
Soit que, cet ornement d'un miniſtre des cieux,
Ce ſymbole ſacré du grand Dieu que j'adore,
A la férocité puiſſe impoſer encore;
Soit qu'enfin ce grand Dieu, dans ſes profonds deſ-
ſeins,
Pour ſauver cet Enfant qu'il a mis dans mes mains
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou ſuſpendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il ferait tems encor de le ſauver:
Qu'il parte avec mon fils; je les puis enlever.
Ne déſeſpérons point, & préparons leur fuite.
De notre prompt départ qu'Etan ait la conduite.
Allons vers la Corée, au rivage des mers,

Aux lieux où l'Océan ceint ce triste univers.
La terre a des déserts & des antres sauvages ;
Portons-y ces enfans, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces asiles sacrés,
Eloignés du vainqueur & peut-être ignorés.
Allons le tems est cher, & la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas ! le fils des rois n'a pas même un asile !
J'attends les Coréens ; ils viendront, mais trop tard :
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sureté ce gage inviolable.



## SCÈNE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, ÉTAN.

ZAMTI.

ETAN, où courez-vous, interdit, consterné ?

IDAMÉ.

Fuyons de ce sejour au Scythe abandonné.

ETAN.

Vous êtes observés ; la fuite est impossible.
Autour de notre enceinte une garde terrible
Aux peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques & de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'esclavage en silence
Obéit à leurs voix dans cette ville immense.

Chacun reste immobile & de crainte & d'horreur,
Depuis que sous le glaive est tombé l'empereur.

ZAMTI.

Il n'est donc plus!

IDAMÉ.

O Cieux!

ETAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image?
Son épouse, ses fils sanglans & déchirés....
O famille de dieux sur la terre adorés!
Que vous dirai-je, hélas! leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées,
Tandis que leurs sujets, tremblans de murmurer;
Baissent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux soldats les phalanges errantes
A genoux ont jetté leurs armes impuissantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis;
Lassés de leur victoire & de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont au lieu de la mort annoncé l'esclavage.
Mais d'un plus grand désastre on nous menace encor:
On prétend que ce roi des fièrs enfans du Nord,
Gengis-kan, que le ciel envoya pour détruire,
Dont les seuls lieutenans oppriment cet empire;
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient, toujours implacable & toujours indigné,
Consommer sa colère & venger son injure.
Sa nation farouche est d'une autre nature

Que les triftes humains qu'enferment nos remparts;
Ils habitent des camps, des tentes & des chars;
Ils fe croiraient gênés dans cette ville immenfe;
De nos arts, de nos lois la beauté les offenfe.
Ces brigands vont changer en d'éternels déferts
Les murs que fi long-tems admira l'univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient fans doute armé de la vengeance.
Dans mon obfcurité j'avais quelque efpérance;
Je n'en ai plus! Les cieux, à nous nuire attachés;
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître!

ZAMTI.

Les nôtres font tombés : le jufte ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin fignaler fon pouvoir.
Veillons fur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare?

IDAMÉ.

O Ciel, prends ma défenfe.

## SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

ESCLAVES, écoutez; que votre obéiffance
Soit l'unique réponfe aux ordres de ma voix.
Il refte encore un fils du dernier de vos rois;

C'est vous qui l'élevez : votre soin téméraire
Nourrit un ennemi dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet Enfant dans mes mains :
Je vais l'attendre, allez, qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang & le carnage
Vont de mon maître encor signaler le courroux,
Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit ; vous, avant qu'il finisse,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéisse.



## SCÈNE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Où sommes-nous réduits ? O monstres ! ô terreur !
Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits, dont l'ame intimidée
Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien : vos soupirs élancés
Au ciel qui nous accable en vain sont adressés.
Enfant de tant de rois, faut-il qu'on sacrifie
Aux ordres d'un soldat ton innocente vie ?

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAMÉ.

De quoi lui serviront vos malheureux secours ?

Qu'importent vos fermens, vos ftériles tendreffes ?
Êtes-vous en état de tenir vos promeffes ?
N'efpérons plus.

ZAMTI.

Ah Ciel! Et quoi, vous voudriez
Voir du fils de mes rois les jours facrifiés ?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penfer fans des torrens de larmes ;
Et fi je n'étais mère, & fi dans mes alarmes,
Le ciel me permettait d'abréger un deftin
Néceffaire à mon fils élevé dans mon fein,
Je vous dirais : Mourons ! & lorfque tout fuccombe,
Sur les pas de nos rois defcendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne fort,
Qui pourrait redouter & refufer la mort ?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle ;
Le brave la défie, & marche au-devant d'elle ;
Le fage qui l'attend la reçoit fans regrets. (2)

IDAMÉ.

Quels font en me parlant vos fentimens fecrets ?
Vous baiffez vos regards, vos cheveux fe hériffent ;
Vous pâliffez, vos yeux de larmes fe rempliffent ;
Mon cœur répond au vôtre, il fent tous vos tourmens :
Mais que réfolvez-vous ?

ZAMTI.

De garder mes fermens.

Auprès de cet Enfant, allez, daignez m'attendre.

I D A M É.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre ?



## SCENE VI.

ZAMTI, ETAN.

SEIGNEUR, votre pitié ne peut le conserver.
Ne songez qu'à l'Etat que sa mort peut sauver.
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse.

Z A M T I.

Oui..... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Ecoute... cet empire est-il cher à tes yeux ?
Reconnais-tu ce Dieu de la terre & des cieux,
Ce Dieu que sans mélange annonçaient nos ancê-
tres,
Méconnu par le Bonze, insulté par nos maîtres ?

E T A N.

Dans nos communs malheurs il est mon seul appui ;
Je pleure la patrie, & n'espère qu'en lui.

Z A M T I.

Jure ici par son nom, par sa toute-puissance ;
Que tu conserveras dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensévelir.
Jure-moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts & les lois de l'empire,
Mon devoir & mon Dieu, vont par moi te pres-
crire.

E T A N.

Je le jure ; & je veux, dans ces murs désolés ;
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés ;
Si, trahissant vos vœux & démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidelle.

Z A M T I.

Allons... il ne m'est plus permis de reculer.

E T A N.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas ! de tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encore à des larmes nouvelles.

Z A M T I.

On a porté l'arrêt ! rien ne peut le changer !

E T A N.

On presse, & cet Enfant, qui vous est étranger...

Z A M T I.

Étranger ! lui, mon roi !

E T A N.

Notre roi fut son père ;
Je le sais, j'en frémis : parlez, que dois-je faire ?

Z A M T I.

On compte ici mes pas, j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'asile :
Tu n'es point observé ; l'accès t'en est facile.
Cachons pour quelque tems cet Enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis par nos aïeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée

Ce tendre rejetton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux Enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut sauver mon roi. Je prends sur moi le reste.

ETAN.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité?

ZAMTI.

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

ETAN.

Vous, Seigneur?

ZAMTI.

O nature! ô devoir tyrannique!

ETAN.

Eh bien?

ZAMTI.

Dans son berceau saisis mon fils unique.

ETAN.

Votre fils!

ZAMTI.

Songe au roi que tu dois conserver.
Prends mon fils.... que son sang.... je ne puis achever.

ETAN.

Ah! que m'ordonnez-vous?

ZAMTI.

Respecte ma tendresse;
Respecte mon malheur, & sur-tout ma faiblesse;
N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré,

Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

E T A N.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il satisfaire !
J'admire avec horreur ce dessein généreux ;
Mais si mon amitié....

Z A M T I.

C'en est trop, je le veux.
Je suis père, & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le sang, fais-taire l'amitié.
Pars.

E T A N.

Il faut obéir.

Z A M T I.

Laisse-moi par pitié.

## SCENE VII.

ZAMTI *seul.*

J'AI fait-taire le sang ! Ah, trop malheureux père !
J'entends trop cette voix si fatale & si chère.
Ciel, impose silence aux cris de ma douleur !
Mon épouse, mon fils me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache moi la blessure.
L'homme est trop faible, hélas ! pour dompter la nature :
Que peut-il par lui-même ? Achève, soutiens-moi ;
Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ZAMTI *seul.*

ETAN auprès de moi tarde trop à se rendre:
Il faut que je lui parle, & je crains de l'entendre;
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils, mon cher fils! as-tu perdu le jour?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice;
Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins?
En ai-je encore assez pour cacher mes alarmes?

## SCÈNE II.

ZAMTI, ETAN.

ZAMTI.

VIENS, ami... je t'entends... je sais tout par tes larmes.

ETAN.

Votre malheureux fils....

ZAMTI.

Arrête; parle-moi
De l'espoir de l'empire, & du fils de mon roi:

Est-il en fureté?

ETAN.

Les tombeaux de ses pères
Cachent à nos tyrans sa vie & ses misères.
Il vous devra des jours pour souffrir commencés;
Présent fatal peut-être!

ZAMTI.

Il vit; c'en est assez.
O vous, à qui je rends ces services fidèles,
O mes rois! pardonnez mes larmes paternelles.

ETAN.

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté?

ZAMTI.

Où porter ma douleur & ma calamité?
Et comment désormais soutenir les approches,
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur!

ETAN.

On a ravi son fils dans sa fatale absence:
A nos cruels vainqueurs on conduit son enfance;
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au royal Orphelin, dont on poursuit les jours.

ZAMTI.

Ah! du moins, cher Etan, si tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en fureté!
Imposons quelque tems à sa crédulité.
Hélas! la vérité si souvent est cruelle!

On

On l'aime ; & les humains ſont malheureux par
elle. (3)
Allons.... Ciel ! elle-même approche de ces lieux ;
La douleur & la mort ſont peintes dans ſes yeux.

## SCÈNE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

QU'AI-JE vu ? Qu'a-t-on fait ? Barbare, eſt-il poſ-
ſible ?
L'avez-vous commandé ce ſacrifice horrible ?
Non, je ne puis le croire ; & le ciel irrité
N'a pas dans votre ſein mis tant de cruauté.
Non, vous ne ſerez point plus dur & plus barbare,
Que la loi du vainqueur & le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux !

ZAMTI.

Ah ! pleurez avec moi ;
Mais avec moi ſongez à ſauver votre roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils !

ZAMTI.

Telle eſt notre miſère :
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi ! ſur toi la nature a ſi-peu de pouvoir !

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir ;

Et je dois plus au ſang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obſcur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, & ce trône abattu,
J'ai pleuré de nos rois les diſgrâces affreuſes;
Mais par quelles fureurs, encor plus douloureuſes,
Veux-tu, de ton épouſe avançant le trépas,
Livrer le ſang d'un fils qu'on ne demande pas?
Ces rois enſévelis, diſparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des dieux dont tu craignes la foudre?
A ces dieux impuiſſans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le ſerment d'aſſaſſiner ton fils?
Hélas! grands & petits, & ſujets, & monarques,
Diſtingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel eſt chargé de ſa propre douleur:
Sa peine lui ſuffit, & dans ce grand naufrage,
Raſſembler nos débris, voilà notre partage.
Où ſerais-je, grand Dieu! ſi ma crédulité
Eût tombé dans le piège à mes pas préſenté?
Auprès du fils des rois ſi j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée:
Je ceſſais d'être mère; & le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Grâces à mon amour, inquiète, troublée,
A ce fatal berceau l'inſtinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à vos cruels vainqueurs;
Mes mains l'ont arraché des mains des raviſſeurs.

Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle.
J'en ai chargé soudain cette esclave fidelle,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours;
J'ai conservé le sang du fils & de la mère,
Et j'ose dire encor, de son malheureux père.

ZAMTI.

Quoi, mon fils est vivant!

IDAMÉ.

Oui, rends grâces au ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie,
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie.
O ma chère Idamé, ces momens seront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblans, avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles;
De soldats entourés, nous n'avons plus d'asiles:
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ.

Ah! cher époux, demeure;
Ecoute-moi du moins.

ZAMTI.

Hélas!... il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure! arrête, tremble, & crains mon désespoir,
Crains sa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie.
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides;
Allez, ce jour n'est fait que pour des parricides.
Rendez vains mes sermens, sacrifiez nos lois,
Immolez votre époux & le sang de vos rois.

IDAMÉ.

De mes rois! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre;
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre:
Va, le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous,
Que ces noms si sacrés & de père & d'époux.
La nature & l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières:
Ces lois viennent des dieux; le reste est des humains. (4)
Ne me fais point haïr le sang des souverains:
Oui, sauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide;
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours;

Loin de l'abandonner, je vole à son secours:
Je prends pitié de lui; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime!
Je ne menace plus: je tombe à tes genoux.
O père infortuné, cher & cruel époux!
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être;
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang,
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc;
Et ne résiste point au cri terrible & tendre,
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre. (5)

ZAMTI.

Ah! c'est trop abuser du charme & du pouvoir
Dont la nature & vous combattez mon devoir.
Trop faible épouse, hélas! si vous pouviez connaître...

IDAMÉ.

Je suis faible, oui, pardonne! une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, & qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils, sacrifier la mère,
Je suis prête: Idamé ne se plaindra de rien;
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.



## SCÈNE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

Quoi! vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre?
Soldats, suivez leurs pas, & me répondez d'eux:
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez: votre empereur en ces lieux va paraître.
Apportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

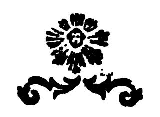
Je suis prêt d'obéir.
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis souffrir.
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.
Voici votre empereur; ayez soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en approcher.



## SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, TROUPE DE GUERRIERS.

GENGIS.

On a pouſſé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive ſe cache, & que la mort s'arrête:
Je veux que les vaincus reſpirent déſormais.
J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix:
La mort du fils des rois ſuffit à ma vengeance.
Etouffons dans ſon ſang la fatale ſemence
Des complots éternels, & des rebellions,
Qu'un fantôme de prince inſpire aux nations.
Sa famille eſt éteinte: il vit, il doit la ſuivre.
Je n'en veux qu'à des rois; mes ſujets doivent vivre.
Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts, conſacrés par le tems;
Reſpectez-les; ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage
Ces archives de lois, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile. (6)
Octar, je vous deſtine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le ſoleil renaît du ſein des eaux.

(*à un de ſes ſuivans.*)

Vous, dans l'Inde ſoumiſe, humble dans ſa défaite,
Soyez de mes décrets le fidèle interprète;

Tandis qu'en Occident je fais-voler mes fils,
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez... demeure, Octar.

### SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien, pouvais-tu croire
Que le ſort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce trône ; & je règne en des lieux
Où, mon front avili n'oſa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette ſuperbe ville,
Où caché dans la foule, & cherchant un aſile ;
J'eſſuyai les mépris, qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe ; & la honte & l'outrage
De mes vœux mal-conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refuſé la main,
Sous qui depuis cinq ans tremble le genre-humain.

OCTAR.

Quoi ! dans ce haut degré de gloire & de puiſſance,
Quand le monde à vos pieds ſe proſterne en ſilence,
D'un tel reſſouvenir vous ſeriez occupé !

GENGIS.

Mon eſprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'eſt le ſeul dont je garde une idée importune.

Je n'eus que ce moment de faiblesse & d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur;
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne:
La gloire le promet; l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi;
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son roi;
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse;
Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pu partager;
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, Seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire & de la renommée,
Au bruit des murs fumans renversés sous vos pàs;
Et non à ces discours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentimens qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impression que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de Beauté qui subjugue nos sens.
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux;
La tranquille Idamé le portait dans ses yeux:
Ses paroles, ses traits respiraient l'art de plaire.
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère,

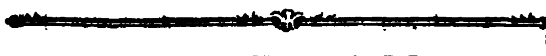
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable & souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu; mon ame toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
J'ai subjugué le monde, & j'aurais soupiré!
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offensée.
Je bannis sans regret cette lâche pensée.
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir.
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez, en ces lieux, des soins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me souviens trop de tant d'égaremens.



## SCENE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

La victime, Seigneur, allait être égorgée,
Une garde autour d'elle était déjà rangée;
Mais un événement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, & suspend son trépas;
Une femme éperdue, & de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée;
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés,

» Arrêtez ! c'eſt mon fils que vous aſſaſſinez;
» C'eſt mon fils ! on vous trompe au choix de la victime. »
Le déſeſpoir affreux qui parle & qui l'anime !
Ses yeux, ſon front, ſa voix, ſes ſanglots, ſes clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ſes pleurs,
Tout ſemblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature & le cœur d'une mère.
Cependant ſon époux devant nous appelé,
Non moins éperdu qu'elle & non moins accablé,
Mais ſombre & recueilli dans ſa douleur funeſte,
« De nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reſte;
» Frappez ! voilà le ſang que vous me demandez. »
De larmes en parlant ſes yeux ſont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel ſaiſie,
Long-tems ſans mouvement, ſans couleur & ſans vie,
Ouvrant enfin les yeux d'horreur appeſantis,
Dès qu'elle a pu parler, a réclamé ſon fils.
Le menſonge n'a point des douleurs ſi ſincères;
On ne verſa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, & je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres abſolus.

GENGIS.

Je ſaurai démêler un pareil artifice;
Et qui m'a pu tromper, eſt sûr de ſon ſupplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler ?
Et veut-on que le ſang recommence à couler ?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.

Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance;
Aux enfans de ſon maître on s'attache aiſément.
Le danger, le malheur ajoute au ſentiment.
Le fanatiſme alors égale la nature,
Et ſa douleur ſi vraie ajoute à l'impoſture.
Bientôt de ſon ſecret perçant l'obſcurité,
Vos yeux ſur cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle eſt donc cette femme?

OCTAR.

On dit qu'elle eſt unie
A l'un de ces Lettrés que reſpectait l'Aſie,
Qui, trop enorgueillis du faſte de leurs lois,
Sur leur vain tribunal oſaient braver cent rois:
Leur foule eſt innombrable; ils ſont tous dans les chaînes;
Ils connaîtront enfin des lois plus ſouveraines.
*Zamti*, c'eſt-là le nom de cet eſclave altier,
Qui veillait ſur l'enfant qu'on doit ſacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable:
Tirez la vérité de leur bouche coupable;
Que nos guerriers ſur-tout, à leur poſte fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de ſurpriſe:
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entrepriſe;
Vers les rives du fleuve on a vu des ſoldats.
Nous ſaurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et ſi l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

*Fin du ſecond Acte.*



# ACTE III.

## SCÈNE PREMIERE.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, TROUPE DE GUERRIERS.

GENGIS.

A-T-ON de ces captifs éclairci l'imposture ?
A-t-on connu leur crime, & vengé mon injure ?
Ce rejetton des rois, à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar est-il enfin remis ?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce sombre mystère.
A l'aspect des tourmens, ce mandarin sévère
Persiste en sa réponse avec tranquillité.
Il semble sur son front porter la vérité.
Son épouse en tremblant nous répond par des larmes :
Sa plainte, sa douleur augmente encor ses charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient surpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de si beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous ? cette femme éperdue
A vos sacrés genoux demande à se jetter.
« Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter :
» Il pourra d'un enfant protéger l'innocence ;
» Malgré ses cruautés j'espère en sa clémence :

» Puisqu'il est tout-puissant, il sera généreux;
» Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux?»
C'est ainsi qu'elle parle; & j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce mystère enfin je dois être éclairci.
(*à sa suite.*)
Oui, qu'elle vienne; allez, & qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne pense pas que, par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés & quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles,
Et mon cœur dès long-tems s'est affermi contr'elles:
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort;
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je? est-il possible? ô Ciel! ô destinée!
Ne me trompé-je point? est-ce un songe, une erreur?
C'est Idamé, c'est elle, & mes sens....





## SCENE II.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, GARDES.

IDAMÉ.

Ah! Seigneur;
Tranchez les triftes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y fuis attendue;
Mais, Seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Raffurez-vous; fortez de cet effroi preffant....
Ma furprife, Madame, eft égale à la vôtre....
Le deftin, qui fait tout, nous trompa l'un & l'autre.
Les tems font bien changés; mais fi l'ordre des cieux
D'un habitant du Nord, méprifable à vos yeux,
A fait un conquérant fous qui tremble l'Afie,
Ne craignez rien pour vous; votre empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux effuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au deftin,
Le dernier rejetton d'une race ennemie.
Le repos de l'Etat me demande fa vie;
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt foit livré.
Votre cœur fur un fils doit être raffuré.
Je le prends fous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je refpire.

GENGIS.

Mais de la vérité, Madame, il faut m'inftruire.

Quel indigne artifice ose-t-on m'opposer ?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer ?

IDAMÉ.

Ah ! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS.

Vous savez si je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, Seigneur !

GENGIS.

J'en dis trop, & plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah ! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux ;
Vous me l'avez promis : sa grâce est prononcée.

GENGIS.

Sa grâce est dans vos mains : ma gloire est offensée.
Mes ordres méprisés, mon pouvoir avili ;
En un mot, vous savez jusqu'où je suis trahi.
C'est peu de m'enlever le sang que je demande,
De me désobéir alors que je commande :
Vous êtes dès long-tems instruite à m'outrager ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux !... ce seul nom le rend assez coupable.
Quel est donc ce mortel pour vous si respectable,
Qui sous ses lois, Madame, a pu vous captiver ?
Quel est cet insolent qui pense me braver ?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux, vertueux & fidèle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,

Servit son dieu, son roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui!... lui?.... mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds?

IDAMÉ.

Depuis que loin, de nous, le sort qui vous seconde
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entends; depuis le jour que je fus outragé,
Depuis que de vous deux je dus être vengé,
Depuis que vos climats ont mérité ma haîne.

## *SCENE III.*

GENGIS, OCTAR, OSMAN *d'un côté*; IDAMÉ, ZAMTI *de l'autre*, GARDES.

GENGIS.

PARLE; as-tu satisfait à ma loi souveraine?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'empereur?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir: c'en est fait; oui, Seigneur.

GENGIS.

Tu sais si je punis la fraude & l'insolence;
Tu sais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance,
Que si le fils des rois par toi m'est enlevé,
Malgré ton imposture il sera retrouvé;

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné ; je n'ai plus à me plaindre :
Pour le ſang de mon roi je n'ai plus rien à craindre :
Ses jours ſont aſſurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le ſont pas ;
Va réparer ton crime, ou ſubir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime eſt d'obéir à des ordres injuſtes.
La ſouveraine voix de mes maîtres auguſtes
Du ſein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, & tu n'es pas mon roi ;
Si j'étais ton ſujet, je te ferais fidèle.
Arrache-moi la vie, & reſpecte mon zèle.
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler :
Penſes-tu que pour moi je puiſſe encor trembler ?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah ! daignez....

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haîne.
Cruel ! qui m'aurait dit que j'aurais, par vos coups,
Perdu mon empereur, mon fils & mon époux ?
Quoi ! votre ame jamais ne peut être amollie !

GENGIS.

Allez, ſuivez l'époux à qui le ſort vous lie.
Eſt-ce à vous de prétendre encore à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

IDAMÉ.

Ah! je l'avais prévu: je n'ai plus d'eſpérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé: ſi jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encore entrer;
Vous ſentez quels affronts il faudrait réparer.

## SCENE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'OU vient que je gémis? d'où vient que je balance?
Quel dieu parlait en elle & prenait ſa défenſe?
Eſt-il dans les vertus, eſt-il dans la beauté
Un pouvoir au-deſſus de mon autorité?
Ah! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore:
Il me faut un ami; je n'en eus point encore;
Mon cœur en a beſoin.

OCTAR.

Puiſqu'il faut vous parler,
S'il eſt des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuſe,

Dans ſes derniers rameaux, la tige dangereuſe;
Précipitez ſa perte; il faut que la rigueur,
Trop néceſſaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe ſans intervalle un coup sûr & rapide.
C'eſt un torrent qui paſſe en ſon cours homicide.
Le tems ramène l'ordre & la tranquillité.
Le peuple ſe façonne à la docilité.
De ſes premiers malheurs l'image eſt affaiblie;
Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais lorſque goutte-à-goutte on fait couler le ſang;
Qu'on ferme avec lenteur, & qu'on r'ouvre le flanc,
Que les jours renaiſſans ramènent le carnage,
Le déſeſpoir tient lieu de force & de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus ſoumis.

GENGIS.

Quoi! c'eſt cette Idamé! quoi! c'eſt-là cette eſclave!
Quoi! l'hymen l'a ſoumiſe au mortel qui me brave!

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'eſt point de pitié;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié,
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu paſſager la légère étincelle.
Ses imprudens refus, la colère & le tems
En ont éteint dans vous les reſtes languiſſans.
Elle n'eſt à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obſcur épouſe mépriſable.

GENGIS.

Il en ſera puni; je le dois, je le veux;

n'eſt pas avec lui que je ſuis généreux.
i, laiſſer reſpirer un vaincu que j'abhorre!
eſclave! un rival?

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore?
us êtes tout-puiſſant, & n'êtes point vengé!

GENGIS.

:e Ciel, à ce point mon cœur ſerait changé!
:ſt ici que ce cœur connaîtrait les alarmes,
incu par la beauté, déſarmé par les larmes,
:vorant mon dépit & mes ſoupirs honteux!
)i rival d'un eſclave, & d'un eſclave heureux!
ſouffre qu'il reſpire, & cependant on l'aime.
reſpecte Idamé juſqu'en ſon époux même;
crains de la bleſſer en enfonçant mes coups
ns le cœur déteſté de cet indigne époux.
-il bien vrai que j'aime? eſt-ce moi qui ſoupire?
ı'eſt-ce donc que l'amour? a-t-il donc tant d'empire?

OCTAR.

n'appris qu'à combattre, à marcher ſous vos lois;
:s chars & mes courſiers, mes flèches, mon carquois,
)ilà mes paſſions, & ma ſeule ſcience.
es caprices du cœur j'ai peu d'intelligence;
connais ſeulement la victoire & nos mœurs:
:s captives toujours ont ſuivi leurs vainqueurs.
:tte délicateſſe importune, étrangère,
ément votre fortune & votre caractère.

Et qu'importe pour vous qu'une efclave de plus
Attende en gémiffant vos ordres abfolus ?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi jufqu'où va ma puiffance ?
Je puis, je le fais trop, ufer de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoifonné,
D'affujettir un cœur qui ne s'eft point donné ;
De ne voir en des yeux, dont on fent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes ;
Et de ne pofféder, dans fa funefte ardeur,
Qu'une efclave tremblante à qui l'on fait horreur ?
Les monftres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus fereins, des amours moins barbares.
Enfin, il faut tout dire, Idamé prit fur moi
Un fecret afcendant, qui m'impofait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en fouvienne
J'en étais indigné ; fon ame eut fur la mienne,
Et fur mon caractère, & fur ma volonté,
Un empire plus sûr & plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire,
Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire :
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chaffer de mon efprit ;
Je me rends tout entier à ma grandeur fuprême ;
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.



## SCÈNE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

Eh bien! que résout-elle? & que m'apprenez-vous?

OSMAN.

Elle est prête à périr auprès de son époux,
Plutôt que découvrir l'asile impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable.
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras;
Il soutient sa constance, il l'exhorte au supplice:
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.
Tout un peuple autour d'eux pleure & frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi?
Ah! rassurez son ame, & faites-lui connaître
Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son maître.
C'en est assez: volez.



## SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous
Sur cet Enfant des rois qu'on dérobe à nos coups?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât ſon enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait....

GENGIS.

Il ne peut m'échapper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ſes rois conſerver ce qui reſte ?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive : ordonne tout le reſte.
Va la trouver. Mais non. Cher Octar, hâte-toi
De forcer ſon époux à fléchir ſous ma loi.
C'eſt peu de cet enfant, c'eſt peu de ſon ſupplice ;
Il faut bien qu'il me faſſe un plus grand ſacrifice.

OCTAR.

Lui ?

GENGIS.

Sans doute : oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel est votre espoir?

GENGIS.

De dompter Idamé, de l'aimer, de la voir;
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle;
De la punir... Tu vois ma faiblesse nouvelle.
Emporté malgré moi par de contraires vœux,
Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

*Fin du troisième Acte.*





# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIERE.

GENGIS, *Troupe de* GUERRIERS TARTARES.

GENGIS.

AINSI la liberté, le repos & la paix,
Ce but de mes travaux, me fuira pour jamais?
Je ne puis être à moi: d'aujourd'hui je commence
A sentir tout le poids de ma triste puissance.
Je cherchais Idamé: je ne vois près de moi
Que ces chefs importuns qui fatiguent leur roi.
*( à sa suite. )*
Allez; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre;
L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre.
Ils ont proclamé roi cet Enfant malheureux,
Et, sa tête à la main, je marcherai contre eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéisse:
J'ai trop de cet Enfant différé le supplice.
*( il reste seul. )*
Allez. Ces soins cruels, à mon sort attachés,
Gênent trop mes esprits d'un autre soin touchés
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir des complots à détruire;
Que tout pèse à mon cœur en secret tourmenté!
Ah! je fus plus heureux dans mon obscurité.

## SCENE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien, vous avez vu ce Mandarin farouche?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler.
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice;
Il répète les noms de devoir, de justice;
Il brave la victoire: on dirait que sa voix
Du haut d'un tribunal nous dicte ici des lois.
Confondez avec lui son épouse rebelle;
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma surprise.
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise?
Quels sont ces sentimens, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore, & ne soupçonnions pas?
A son roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte & sans murmure;
L'autre pour son époux est prête à s'immoler:
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.

Que dis-je? si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée & captive,
Malgré moi je l'admire, en lui donnant des fers.
Je vois que ses travaux ont instruit l'univers;
Je vois un peuple antique, industrieux, immense;
Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance;
De leurs voisins soumis heureux législateurs,
Gouvernant sans conquête, & régnant par les
moeurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage;
Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage:
Ah! de quoi m'ont servi tant de succès divers?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers?
Nous rougissons de sang le char de la victoire:
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus;
Et vainqueur je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse?
Quel mérite ont des arts enfans de la mollesse,
Qui n'ont pu les sauver des fers & de la mort?
Le faible est destiné pour servir le plus fort.
Tout cède sur la terre aux travaux, au courage:
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage;
Vous qui rendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne sais quels fers inconnus parmi nous;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés?
Leur grand cœur s'en indigne, & leurs fronts en
rougissent;

Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent
Je vous parle en leur nom comme au nom de l'Etat.
Excusez un tartare, excusez un soldat,
Blanchi sous le harnois, & dans votre service,
Qui ne peut supporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez....

GENGIS.

Obéis.

De ton zèle hardi réprime la rudesse;
Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.

## SCENE III.

GENGIS *seul.*

A mon sort, à la fin, je ne puis résister;
Le ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême?
J'ai fait des malheureux, & je le suis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t-il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon ame oppressée?
Tant d'Etats subjugués ont-ils rempli mon cœur?
Ce cœur lassé de tout demandait une erreur,

Il vous souvient du tems & de la vie obscure
Où le ciel enfermait votre grandeur future.
L'effroi des nations n'était que Témugin;
L'univers n'était pas, Seigneur, en votre main :
Elle était pure alors, & me fut présentée.
Apprenez qu'en ce tems je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel ! que m'avez-vous dit ? ô Ciel ! vous m'aimeriez!
Vous!

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux, que vous me présentiez,
N'auraient point révolté mon ame assujettie,
Si les sages mortels à qui j'ai dû la vie,
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens sur nous vous savez le pouvoir;
Du Dieu que nous servons ils sont la vive image;
Nous leur obéissons en tout tems, en tout âge.
Cet empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des sermens; & s'il faut qu'il périsse,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins sont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAMÉ.

C'est à vous de connaître

Que ce ferait encore une raifon de plus,
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen eft un nœud formé par le ciel même;
Mon époux m'eft facré; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais refpectez nos mœurs.
Ne penfez pas non-plus que je mette ma gloire
A remporter fur vous cette illuftre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces juftes refus qui ne m'ont point coûté:
Je remplis mon devoir, & je me rends juftice;
Je ne fais point valoir un pareil facrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me propofez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprifés;
Et puifqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il ferait moins flatté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il fait mes fentimens, Madame; il faut les fuivre;
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ.

Il en eft incapable; & fi dans les tourmens
La douleur égarait fes nobles fentimens,
Si fon ame vaincue avait quelque molleffe,
Mon devoir & ma foi foutiendraient fa faibleffe.
De fon cœur chancelant je deviendrais l'appui,
En atteftant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô Dieux! eft-il croyable?

Quoi ! lorfque envers vous-même il s'eft rendu
coupable,
Lorfque fa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort!

IDAMÉ.

Il eut une vertu, Seigneur, que je révère;
Il penfait en héros, je n'agiffais qu'en mère:
Et fi j'étais injufte affez pour le haïr,
Je me refpecte affez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous; mais auffi tout m'outrage:
J'adore avec dépit cet excès de courage;
Je vous aime encor plus, quand vous *me réfiftez.*
Vous fubjuguez mon cœur, & vous *le révoltez.*
Redoutez-moi; fachez que, malgré ma faibleffe,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendreffe.

IDAMÉ.

Je fais qu'ici tout tremble, ou périt fous vos coups.
Les lois vivent encore, & l'emportent fur vous.

GENGIS.

Les lois, il n'en eft plus: quelle erreur obftinée
Ofe les alléguer contre ma deftinée?
Il n'eft ici de lois que celles de mon cœur;
Celles d'un fouverain, d'un Scythe, d'un vainqueur;
Les lois que vous fuivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorfque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos fentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,

(Car je le crois ainſi malgré vos cruautés)
Quand tout nous uniſſait, vos lois, que je déteſte;
Ordonnèrent ma honte & votre hymen funeſte;
Je les anéantis, je parle, c'eſt aſſez:
Imitez l'univers, Madame, obéiſſez.
Vos mœurs que vous vantez, vos uſages auſtères;
Sont un crime à mes yeux, quand ils me ſont contraires.
Mes ordres ſont donnés, & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre empereur & vous.
Leurs jours me répondront de votre obéiſſance.
Penſez-y, vous ſavez juſqu'où va ma vengeance;
Et ſongez à quel prix vous pouvez déſarmer
Un maître qui vous aime, & qui rougit d'aimer.

---

## *SCÈNE V.*

IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

Il me faut donc choiſir leur perte ou l'infamie:
O pur ſang de mes rois! ô moitié de ma vie!
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre ſort,
Ma voix ſans balancer vous condamne à la mort.

ASSELI.

Ah! reprenez plutôt cet empire ſuprême;
Qu'aux beautés, aux vertus, attacha le ciel même;
Ce pouvoir qui ſoumit ce Scythe furieux
Aux lois de la raiſon qu'il liſait dans vos yeux.

Long-tems accoutumée à dompter ſa colère,
Que ne pouvez-vous point, puiſque vous ſavez
plaire!

I D A M É.

Dans l'état où je ſuis, c'eſt un malheur de plus.

A S S E L I.

Vous ſeule adouciriez le deſtin des vaincus.
Dans nos calamités, le ciel, qui vous ſeconde,
Veut vous oppoſer ſeule à ce tyran du monde.
Vous avez vu tantôt ſon courage irrité
Se dépouiller pour vous de ſa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
Zamti pourtant reſpire après l'avoir bravé;
A ſon épouſe encore il n'eſt point enlevé:
On vous reſpecte en lui; ce vainqueur ſangui-
naire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin ſouvenez-vous que, dans ces mêmes lieux,
Il ſentit le premier le pouvoir de vos yeux;
Son amour autrefois fut pur & légitime.

I D A M É.

Arrête! il ne l'eſt plus; y penſer eſt un crime.



## SCENE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

Ah ! dans ton infortune, & dans mon désespoir,
Suis-je encor ton épouse, & peux-tu me revoir ?

ZAMTI.

On le veut : du tyran tel est l'ordre funeste ;
Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours, & ceux de l'Orphelin ?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune.
Un citoyen n'est rien dans la perte commune ;
Il doit s'anéantir. Idamé, souviens-toi
Que mon devoir unique est de sauver mon roi ;
Nous lui devions nos jours, nos services, notre être,
Tout jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître,
Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas ;
Mes soins l'ont enfermé dans ces asiles sombres
Où des rois ses aïeux on révère les ombres ;
La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le prince généreux

Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle:
Etan, de ſon ſalut, ce miniſtre fidèle,
Etan, ainſi que moi, ſe voit chargé de fers.
Toi ſeule à l'Orphelin reſtes dans l'univers;
C'eſt à toi maintenant de conſerver ſa vie,
Et ton fils, & ta gloire à mon honneur unie.

IDAMÉ.

Ordonne; que veux-tu? que faut-il?

ZAMTI.

M'oublier;
Vivre pour ton pays, lui tout ſacrifier.
Ma mort, en éteignant les flambeaux d'hyménée,
Eſt un arrêt des cieux qui fait ta deſtinée.
Il n'eſt plus d'autres ſoins, ni d'autres loix pour nous.
L'honneur d'être fidelle aux cendres d'un époux
Ne ſaurait balancer une gloire plus belle.
C'eſt au prince, à l'Etat qu'il faut être fidelle.
Rempliſſons de nos rois les ordres abſolus;
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, enchaîne ce Tartare;
Eteins ſur mon tombeau les foudres du barbare: (9)
Je commence à ſentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet uſurpateur.
Je fais en frémiſſant ce ſacrifice impie;
Mais mon devoir l'épure, & mon trépas l'expie:
Il était nécéſſaire, autant qu'il eſt affreux
Idamé, ſers de mère à ton roi malheureux;
Règne, que ton roi vive, & que ton époux meure:
Règne, dis-je, à ce prix: oui, je le veux....

IDAMÉ.

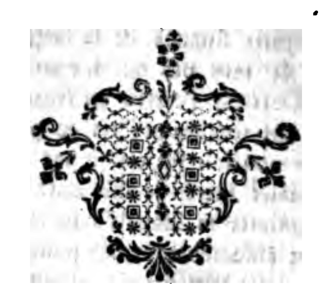
Demeure;
Me connais-tu ? veux-tu que ce funeste rang
Soit le prix de ma honte, & le prix de ton sang?
Penses-tu que je sois moins épouse que mère ?
Tu t'abuses, cruel; & ta vertu sévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
Barbare envers ton fils, & plus envers moi-même;
Ne te souvient-il plus qui je suis, & qui t'aime?
Crois-moi: dans nos malheurs il est un sort plus beau,
Un plus noble chemin pour descendre au tombeau:
Soit amour, soit mépris, le tyran qui m'offense,
Sur moi, sur mes desseins, n'est pas en défiance;
Dans ces remparts fumans & de sang abreuvés,
Je suis libre, & mes pas ne sont point observés.
Le chef des Coréens s'ouvre un secret passage,
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains;
De ces tombeaux sacrés je sais tous les chemins;
Je cours y ranimer sa languissante vie,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie,
Le porter dans mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un présent d'un dieu qui combat avec eux.
Nous mourrons, je le sais; mais, tout couverts de gloire,
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands noms,

Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inspires, grand Dieu! que ton bras la soutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne.
Toi seule as mérité que les cieux attendris
Daignent sauver par toi ton prince & ton pays.

*Fin du quatrième Acte.*





# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

ASSELI.

QUOI ! rien n'a résisté ! tout a fui sans retour !
Quoi ! je vous vois deux fois sa captive en un jour !
Fallait-il affronter ce conquérant sauvage ?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu !
Que pouriez-vous ? hélas !

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû.
Tremblante pour mon fils, sans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'empereur à l'armée.
Son aspect a d'abord animé les soldats :
Mais Gengis a marché ; la mort suivait ses pas ;
Et des enfans du Nord la horde ensanglantée
Aux fers dont je sortais m'a soudain rejetée.
C'en est fait.

ASSELI.

Ainsi donc ce malheureux Enfant
Retombe entre ses mains, & meurt presque en naissant :
Votre époux avec lui termine sa carrière.

IDAMÉ.

L'un & l'autre bientôt voit son heure dernière.
Si l'arrêt de la mort n'est point porté contr'eux,
C'est pour leur préparer des tourmens plus affreux.
Mon fils, ce fils si cher, va les suivre peut-être.
Devant ce fièr vainqueur il m'a fallu paraître;
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler,
Pour jouir de mon trouble, & pour mieux m'accabler.
Ses regards inspiraient l'horreur & l'épouvante.
Vingt fois il a levé sa main toute sanglante
Sur le fils de mes rois, sur mon fils malheureux...
Je me suis en tremblant jetée au-devant d'eux;
Toute en pleurs à ses pieds je me suis prosternée;
Mais lui, me repoussant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, & détournant les yeux;
Il est sorti pensif, & rentré furieux;
Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée,
Il leur criait vengeance, & changeait de pensée;
Tandis qu'autour de lui ses barbares soldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSELI.

Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste?
Il laisse vivre encor votre époux qu'il déteste;
L'Orphelin aux bourreaux n'est point abandonné.
Daignez demander grâce, & tout est pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
Ah! si tu l'avais vu redoubler mon outrage,
M'assurer de sa haîne, insulter à mes pleurs!

ASSELI.

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs?
Ce lion subjugué, qui rugit dans sa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haîne.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïsse, il est tems d'achever
Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

ASSELI.

Ah! que résolvez-vous?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris, dans l'horreur même où je suis parvenue,
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi : mon sort est dans mes mains.

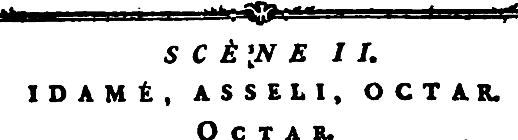
ASSELI.

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendresse,
L'abandonnerez-vous?

IDAMÉ.

Tu me rends ma faiblesse,
Tu me perces le cœur. Ah! sacrifice affreux!
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux!
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altière
Environné de rois couchés dans la poussière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère

Cet enfant innocent dont il aima la mère.
A cet espoir au moins mon triste cœur se rend :
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée ?
Poursuivra-t-il mon fils ?



SCÈNE II.

IDAMÉ, ASSELI, OCTAR.

OCTAR.

Idamé, demeurez :
Attendez l'empereur en ces lieux retirés.
( *à sa suite.* )
Veillez sur ces enfans ; & vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre & ne sorte.
( *à Asséli.* )
Eloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir !
J'obéis, il le faut, je cède à son pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître ;
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hazarde une prière vaine :
La victoire est chez vous implacable, inhumaine ;
Mais enfin la pitié, Seigneur, en vos climats,
Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas ?

Et ne puis-je implorer votre voix favorable?

OCTAR.

Quand l'arrêt est porté, qui conseille est coupable;
Vous n'êtes plus ici sous vos antiques rois,
Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs lois.
D'autres tems, d'autres mœurs : ici règnent les armes,
Nous ne connaissons point les prières, les larmes.
On commande, & la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'empereur.

## SCÈNE III.

IDAMÉ *seule.*

DIEU des infortunés, qui voyez mon outrage;
Dans ces extrémités soutenez mon courage;
Versez du haut des cieux, dans ce cœur consterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

## SCÈNE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

GENGIS.

NON, je n'ai point assez déployé ma colère,
Assez humilié votre orgueil téméraire,
Assez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,

Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime;
Vous que j'avais aimée, & que je dus haïr,
Vous qui me trahissiez, & que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne punissez que moi; c'est la grâce dernière
Que j'ose demander à la main meurtrière
Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon sang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à son devoir fidelle;
Finissez ses tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle!
Les miens sont plus affreux, je les veux terminer.
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.
Moi, pardonner? à vous! non, craignez ma vengeance:
Je tiens le fils des rois, le vôtre, en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas:
Il me trahit, me brave, il ose être rebelle.
Mille morts punissaient sa fraude criminelle;
Vous retenez mon bras, & j'en suis indigné:
Oui, jusqu'à ce moment le traître est épargné.
Mais je ne prétends plus supplier ma captive.
Il le faut oublier, si vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné:
Il n'est plus votre époux, puisqu'il est condamné.
Il a péri pour vous; votre chaîne odieuse
Va se rompre à jamais par une mort honteuse.
C'est vous qui m'y forcez; & je ne conçois pas
Le

Le ſcrupule inſenſé qui le livre au trépas.
Tout couvert de ſon ſang, je devais, ſur ſa cendre,
A mes vœux abſolus vous forcer de vous rendre;
Mais ſachez qu'un barbare, un Scythe, un deſtructeur,
A quelques ſentimens dignes de votre cœur.
Le deſtin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre;
Et mon ame a l'orgueil de régner ſur la vôtre.
Abjurez votre hymen; & dans le même tems,
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une deſtinée;
Du rejetton des rois l'enfance condamnée,
Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout-prêts à le chercher,
Le deſtin de ſon fils, le vôtre, le mien même;
Tout dépendra de vous, puiſqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor... Mais ne préſumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas;
Gardez-vous d'inſulter à l'excès de faibleſſe
Que déjà mon courroux reproche à ma tendreſſe.
C'eſt un danger pour vous, que l'aveu que je fais;
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits!
Mon ame à la vengeance eſt trop accoutumée;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez ... je menace encore en ſoupirant,
Achevez d'adoucir ce courroux qui ſe rend:
Vous ferez d'un ſeul mot le ſort de cet empire;
Mais ce mot important, Madame, il faut le dire:
Prononcez, ſans tarder, ſans feinte, ſans détour,
Si je vous dois enfin ma haîne ou mon amour.

IDAMÉ.

L'un & l'autre aujourd'hui ferait trop condamnable ;
Votre haîne est injuste, & votre amour coupable :
Cet amour est indigne & de vous & de moi.
Vous me devez justice ; & si vous êtes roi,
Je la veux, je l'attends, pour moi contre vous-même.
Je suis loin de braver votre grandeur suprême ;
Je la rappelle en vous, lorsque vous l'oubliez ;
Et vous-même en secret vous me justifiez.

GENGIS.

Eh bien, vous le voulez : vous choisissez ma haîne,
Vous l'aurez ; & déjà je la retiens à peine.
Je ne vous connais plus ; & mon juste courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre prince, & votre fils, cruelle !
Vont payer de leur sang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais, les a tous condamnés ;
C'en est fait, & c'est vous qui les assassinez.

IDAMÉ.

Barbare !

GENGIS.

Je le suis ; j'allais cesser de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi sanglant, féroce, sans pitié,
Dont la haîne est égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien, je tombe aux pieds de ce maître sévère.
Le ciel l'a fait mon roi : Seigneur, je le révère ;

Je demande à genoux une grâce de lui.

GENGIS.

Inhumaine, eſt-ce à vous d'en attendre aujourd'hui?
Levez-vous: je ſuis prêt encore à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un ſentiment plus tendre?
Que voulez-vous? parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il ſoit permis
Qu'en ſecret mon époux près de moi ſoit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous!

IDAMÉ.

Ecoutez ma prière.
Cet entretien ſera ma reſſource dernière:
Vous jugerez après ſi j'ai dû réſiſter.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait conſulter;
Mais je veux bien encor ſouffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raiſon ſon ame enfin rendue
N'oſera plus prétendre à cet honneur fatal,
De me déſobéir, & d'être mon rival.
Il m'enleva ſon prince, il vous a poſſédée.
Que de crimes! ſa grâce eſt encore accordée:
Qu'il la tienne de vous, qu'il vous doive ſon ſort;
Préſentez à ſes yeux le divorce ou la mort:
Oui, j'y conſens. Octar, veillez à cette porte.
Vous, ſuivez-moi... Quel ſoin m'abaiſſe & me tranſporte!

Faut-il encore aimer ? est-ce là mon destin !
( *il sort.* )

I D A M É *seule.*

Je renais, & je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

## SCENE V.

Z A M T I, I D A M É.

I D A M É.

O Toi qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus respectable & plus grand à mes yeux
Que tous ces conquérans dont l'homme a fait des dieux !
L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue ;
La mesure est comblée, & notre heure est venue.

Z A M T I.

Je le sais.

I D A M É.

C'est en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejeton de nos malheureux rois.

Z A M T I.

Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue ;
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue :
Je mourrai consolé.

I D A M É.

Que deviendra mon fils ?
Pardonne encor ce mot à mes sens attendris,
Pardonne à ces soupirs ; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos rois sont au tombeau, tout est dans l'esclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés
Qu'à respirer encor le ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute ; & j'attendais les ordres du barbare :
Ils ont tardé long-tems.

IDAMÉ.

Eh bien, écoute-moi :
Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi ?
Les taureaux aux autels tombent en sacrifice ;
Les criminels tremblans sont traînés au supplice :
Les mortels généreux disposent de leur sort ;
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort ?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance ?
De nos voisins altiers imitons la constance ;
De la nature humaine ils soutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.
Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonais n'attend pas qu'au cercueil
Un despote insolent le plonge d'un coup-d'œil.
Nous avons enseigné ces braves insulaires ;
Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires ;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve, & je crois
Que le malheur extrême est au-dessus des lois.

J'avais déjà conçu tes desseins magnanimes;
Mais seuls & désarmés, esclaves & victimes,
Courbés sous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ, *en tirant un poignard.*

Tiens, sois libre avec moi; frappe, & délivre-nous.

ZAMTI.

Ciel!

IDAMÉ.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal-affermie encore,
Ne portât sur moi-même un coup mal-assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré;
Immole avec courage une épouse fidelle;
Tout couvert de son sang, tombe & meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers momens j'embrasse mon époux;
Que le tyran le voie, & qu'il en soit jaloux!

ZAMTI.

Grâce au ciel, jusqu'au bout ta vertu persévère;
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouse, reçois mes éternels adieux;
Donne ce glaive, donne, & détourne les yeux.

IDAMÉ, *en lui donnant le poignard.*

Tiens, commence par moi; tu le dois... tu balances!

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenses.

Frappe, & tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Eh bien, imite-moi.

IDAMÉ, *lui saisissant le bras.*

Frappe, dis-je....

---

*SCENE VI & dernière.*

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, GARDES.

GENGIS, *accompagné de ses Gardes, & désarmant Zamti.*

Arrêtez!

Arrêtez, malheureux!... O Ciel! qu'alliez-vous faire?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,
A tant d'atrocité dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort?

GENGIS.

Oui... Dieu, maître des rois, à qui mon cœur s'adresse,
Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
Toi qui mis à mes pieds tant d'États, tans de rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits?
Tu m'outrages, Zamti! tu l'emportes encore.

Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétends-tu nous dire?

ZAMTI.

Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté?

GENGIS.

Il va l'être, Madame, & vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, & je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu:
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.
Je rougis, sur le trône où m'a mis la victoire,
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai su me signaler;
Vous m'avez avili; je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût se dompter lui-même;
Je l'apprends; je vous dois cette gloire suprême:
Jouissez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir, je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'Enfant de vos rois, que ma main vous confie:
Par le droit des combats j'en pouvais disposer;
Je vous remets ce droit, dont j'allais abuser.

Croyez qu'à cet enfant, heureux dans sa misère,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.

(*à Zamti.*)

Soyez ici des lois l'interprète suprême,
Rendez leur ministére aussi saint que vous-même;
Enseignez la raison, la justice & les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs.
Que la sagesse règne, & préside au courage;
Triomphez de la force, elle vous doit hommage:
J'en donnerai l'exemple; & votre souverain
Se soumet à vos lois, les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel! que viens-je d'entendre? hélas! puis-je vous croire?

ZAMTI.

Êtes-vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire?
Ah! vous ferez-aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui peut vous inspirer ce dessein?

GENGIS.

Vos vertus.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*



# NOTES.

(1) On peut comparer ces vers à ceux que dit *Aricie* dans la Phèdre de *Racine* :

Phèdre en vain s'honorait des soupirs de Théfée :
Pour moi je suis plus fière, & fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert ;
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une ame insensible,
D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné ;
Voilà ce qui me plaît, voilà ce qui m'irrite.
Hercule à désarmer coûtait moins qu'Hippolyte ;
Et, vaincu plus souvent, & plutôt surmonté,
Préparait moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.

Quelle différence entre la coquetterie bourgeoise d'*Aricie*, qui se plait *à porter la douleur daas une ame insensible* ; & le noble orgueil d'*Idamé*, qui tire une vanité secrète *d'adoucir ce lion dans ses fers arrêté*, *& d'instruire aux vertus son féroce courage* !

Comment l'habitude avait-elle pu familiariser *Racine* avec le goût d'une galanterie ridicule, au point d'introduire dans une tragédie une princesse qui préfère un jeune héros à *Hercule*, parce qu'*Hercule préparait moins de gloire aux yeux qui l'avaient dompté* ! *Idamé* ne parle point *de la gloire de ses yeux*. *Un refus a causé les malheurs de la terre*.

(2) *Catilina*, dans la pièce de *Crébillon*, dit :

La mort n'est qu'un instant
Que le grand cœur défie, & que le lâche attend.

C'est un soldat romain qui se donne la mort pour se dérober au supplice : *Zamti* est un philosophe chinois, résigné à la mort.

(3) L'abbé *Mongant* était très-vaporeux. Employé dans l'éducation du duc d'*Orléans*, fils du régent, comme l'abbé *Dubois* l'avait été dans celle du régent, il n'avait eu qu'une abbaye; & *Dubois* était devenu cardinal, premier ministre, quoique l'abbé *Mongant* lui fût supérieur en naissance, en esprit, en lumières & en probité. Il eut la faiblesse d'être malheureux de la destinée du cardinal, & il n'aurait pas voulu sans doute l'acheter au même prix. Un jour on lui demandait ce que c'était que les vapeurs dont il se plaignait? *C'est une terrible maladie*, répondit-il! *elle fait voir les choses telles qu'elles sont.* C'est dans ce même sens que ces vers de *Zamti* sont vrais.

(4) On était accoutumé sur notre théâtre à voir des sujets immoler leurs enfans pour sauver ceux de leurs rois; & l'on fut étonné d'entendre dans l'Orphelin le cri de la nature. *Zamti* ne devait pas sacrifier son fils pour le fils de l'empereur. Un particulier, une nation même, n'a pas le droit de livrer un innocent à la mort pour des vues d'utilité politique. Mais *Zamti*, en immolant son fils unique, fesait, à ce qu'il regardait comme son devoir, le sacrifice le plus grand qu'un homme puisse faire. En sacrifiant un étranger, il n'eût été qu'odieux; en sacrifiant son fils, il est intéressant, quoique injuste.

(5) On peut comparer cette situation à celle de *Clytemnestre.* Observons que, dans Iphigénie, un pere égorge sa fille pour faire changer le vent, qu'aucun personnage dans la pièce ne s'élève contre cet absurde fanatisme; que *Clytemnestre* trouve qu'il serait plus naturel d'immoler la fille d'*Hélène*, puisqu'enfin c'est *Hélène* qui est coupable: tant les idées superstitieuses qu'on a reçues dans l'enfance, familiarisent les hommes avec les principes les plus absurdes, non-seulement des superstitions régnantes, mais même des superstitions qui n'existent plus!

(6) On a, pendant quelque tems, retranché ces huit vers. La police de Paris ne voulait pas que *Gengis* apprît aux Parisiens, qu'il lui était utile de laisser aux Chinois certaines erreurs qui entraînaient leur docilité.

(7) On peut comparer cette situation de *Gengis* à celle d'*Auguste*, & ces vers de l'Orphelin à ceux de Cinna :

> Et comme notre esprit jusqu'au dernier soupir
> Toujours vers quelque objet pousse quelque desir,
> Il se ramène en soi n'ayant plus où se prendre;
> Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Rien ne forme plus le goût, comme le remarque M. de *Voltaire*, que ces comparaisons, lorsque sur-tout deux hommes d'un génie égal, mais très-différent, ont à exprimer un même fonds d'idées, dans des circonstances, & avec des accessoires qui ne sont pas les mêmes. Ici l'un peint un tyran, & la satiété d'une ame épuisée par des passions violentes; & l'autre peint un conquérant, & le vide d'un cœur qui a conservé sa sensibilité & son énergie.

(8) *Egée* dit à *Eglé*, dans l'opéra de Thésée :

> C'est peut-être un peu tard m'offrir à vos beaux yeux;
> Je ne suis plus au tems de l'aimable jeunesse;
> Mais je suis roi, belle Princesse,
> Et roi victorieux.

(9) Dans les premières éditions, on lisait :

> Passe sur mon tombeau dans les bras du barbare.

*Fin des Notes.*



# TANCREDE,

*TRAGÉDIE,*

Repréſentée, pour la première fois, le 3 Septembre 1760.

*A MADAME*

LA MARQUISE

# DE POMPADOUR.

*MADAME*,

TOUTES les Epîtres dédicatoires ne font pas de lâches flatteries, toutes ne font pas dictées par l'intérêt; celle que vous reçutes de M. *Crébillon*, mon confrère à l'Académie, & mon premier maître dans un art que j'ai toujours aimé, fut un monument de sa reconnaissance : le mien durera moins; mais il est aussi juste. J'ai vu dès votre enfance les grâces & les talens se développer; j'ai reçu de vous, dans tous les tems, des témoignages d'une bonté toujours égale. Si quelque censeur pouvait désapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, Madame, & je dois le dire. J'ose encore plus, j'ose vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très-grand nombre de véritables gens-de-lettres, de grands artistes, d'hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales font affreuses, je le sais; la littérature en sera toujours troublée, ainsi que tous les autres états de la vie. On calomniera toujours les gens-de-lettres, comme les gens-en-place; & j'avouerai que

l'horreur pour ces cabales m'a fait-prendre le parti de la retraite, qui seule m'a rendu heureux. Mais j'avoue en même tems, que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions; que jamais vous ne reçûtes d'impression de l'imposture secrète qui blesse sourdement le mérite, ni de l'imposture publique qui l'attaque insolemment. Vous avez fait du bien avec discernement, parce que vous avez jugé par vous-même; aussi je n'ai connu ni aucun homme-de-lettres, ni aucune personne sans prévention, qui ne rendît justice à votre caractère, non-seulement en public, mais dans les conversations particulières, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, Madame, que c'est quelque chose que le suffrage de ceux qui savent penser.

De tous les arts que nous cultivons en *France*, l'art de la tragédie n'est pas celui qui mérite le moins l'attention publique; car il faut avouer que c'est celui dans lequel les Français se sont le plus distingués. C'est, d'ailleurs, au théâtre seul que la nation se rassemble; c'est-là que l'esprit & le goût de la jeunesse se forment: les étrangers y viennent apprendre notre langue; nulle mauvaise maxime n'y est tolérée, & nul sentiment estimable n'y est débité sans être applaudi: c'est une école toujours subsistante de poësie & de vertu.

La tragédie n'est pas encore peut-être tout-à-fait ce qu'elle doit être; supérieure à celle d'Athènes en plusieurs endroits, il lui manque ce grand appareil que les magistrats d'Athènes savaient lui donner.

Permettez-moi, Madame, en vous dédiant une

tragédie, de m'étendre sur cet art des *Sophocle* & des *Euripide*. Je sais que toute la pompe de l'appareil ne vaut vas une pensée sublime, ou un sentiment; de même que la parure n'est presque rien sans la beauté. Je sais bien que ce n'est pas un grand mérite de parler aux yeux; mais j'ose être sûr que le sublime & le touchant portent un coup beaucoup plus sensible, quand ils sont soutenus d'un appareil convenable, & qu'il faut frapper l'ame & les yeux à-la-fois. Ce sera le partage des génies qui viendront après nous. J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'est dans cet esprit, Madame, que je dessinai la faible esquisse que je soumets à vos lumières. Je la crayonnai dès que je sus que le théâtre de Paris était changé, & devenait un vrai spectacle. Des jeunes-gens de beaucoup de talent la représentèrent avec moi sur un petit théâtre que je fis faire à la campagne. Quoique ce théâtre fût extrêmement étroit, les acteurs ne furent point gênés, tout fut exécuté facilement; ces boucliers, ces devises, ces armes qu'on suspendait dans la lice, fesaient un effet qui redoublait l'intérêt, parce que cette décoration, cette action devenait une partie de l'intrigue. Il eût fallu que la pièce eût joint à cet avantage celui d'être écrite avec plus de chaleur, que j'eusse pu éviter les longs récits, que les vers eussent été faits avec plus de soin. Mais le tems où nous nous étions proposé de nous donner ce divertissement, ne permettait pas de délai; la pièce fut faite & apprise en deux mois. (*a*)

Mes amis me mandent, que les comédiens de Paris ne l'ont repréſentée que parce qu'il en courait une grande quantité de copies infidelles. Il a donc fallu la laiſſer paraître avec tous les défauts que je n'ai pu corriger; mais ces défauts même inſtruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût. (*b*)

Il y a encore dans cette pièce une autre nouveauté, qui me paraît mériter d'être perfectionnée: elle eſt écrite en vers croiſés. Cette ſorte de poëſie ſauve l'uniformité de la rime; mais auſſi ce genre d'écrire eſt dangereux, car tout a ſon écueil. Ces grands tableaux, que les anciens regardaient comme une partie eſſentielle de la tragédie, peuvent aiſément nuire au théâtre de France, en le réduiſant à n'être preſque qu'une vaine décoration; & la ſorte de vers que j'ai employés dans Tancrède approche peut-être trop de la proſe. Ainſi, il pourrait arriver qu'en voulant perfectionner la ſcène françaiſe, on la gâterait entièrement. Il ſe peut qu'on y ajoute un mérite qui lui manque; il ſe peut qu'on la corrompe.

J'inſiſte ſeulement ſur une choſe: c'eſt la variété dont on a beſoin dans une ville immenſe, *la* ſeule de la terre qui ait jamais eu des ſpectacles tous les jours. Tant que nous ſaurons maintenir par cette variété le mérite de notre ſcène, ce talent nous rendra toujours agréables aux autres peuples. C'eſt ce qui fait que des perſonnes de la plus haute diſtinction repréſentent ſouvent nos ouvrages dramatiques, en Allemagne, en Italie, qu'on les traduit même en Angleterre; tandis que nous voyons dans nos provinces des ſalles de ſpectacle magnifiques, comme on

voyait des cirques dans toutes les provinces romaines: preuve inconteſtable du goût qui ſubſiſte parmi nous, & preuve de nos reſſources dans les tems les plus difficiles. C'eſt en vain que pluſieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout genre. Je ne ſuis pas de l'avis de ceux qui, au ſortir d'un ſpectacle, dans un ſouper délicieux, dans le ſein du luxe & du plaiſir, diſent gaiement que *Tout eſt perdu.* Je ſuis aſſez près d'une ville de province, auſſi peuplée que Rome moderne, & beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, & qui vient de conſtruire en même tems le plus bel hôpital du royaume, & le plus beau théâtre. De bonne foi, tout cela exiſterait-il, ſi les campagnes ne produiſaient que des ronces?

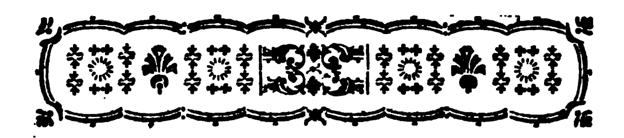
J'ai choiſi pour mon habitation un des moins bons terreins qui ſoient en France; cependant rien ne nous y manque. Le pays eſt orné de maiſons qu'on eût regardées autrefois comme trop belles; le pauvre qui veut s'occuper, y ceſſe d'être pauvre: cette petite province eſt devenue un jardin riant; il vaut mieux, ſans doute, fertiliſer ſa terre, que de ſe plaindre à Paris de la ſtérilité de ſa terre. (1)

Me voilà, Madame, un peu loin de Tancrède; j'abuſe du droit de mon âge, j'abuſe de vos momens: je tombe dans les digreſſions, je dis peu en beaucoup de paroles. Ce n'eſt pas là le caractère de votre eſprit; mais je ſerais plus diffus, ſi je m'abandonnais aux ſentimens de ma reconnaiſſance. Recevez avec votre bonté ordinaire, Madame, mon attachement & mon reſpect, qui rien ne peut altérer jamais.

TANCREDE.



H. Gravelot del. De Longueil Sc.



# TANCREDE,

## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS RANGÉS EN DEMI-CERCLE.

ARGIRE.

ILLUSTRES Chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez, par égard au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser nos tyrans,
Et former un Etat triomphant & tranquille;
Syracuse en ses murs a gémi trop long-tems
Des desseins avortés d'un courage inutile.
Il est tems de marcher à ces fiers Musulmans;
Il est tems de sauver d'un naufrage funeste,
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux,
La liberté : c'est-là que tendent tous nos vœux.
Deux puissans ennemis de notre république,
Des droits des nations, du bonheur des humains,

Les Césars de Byzance, & les fiers Sarrazins,
Nous menacent encor de leur joug tyrannique :
Ces despotes altiers, partageant l'univers,
Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
Le Grec a sous ses lois les peuples de Messine;
Le hardi Solamir insolemment domine
Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,
Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna:
Et tout de Syracuse annonçait la ruine.
Mais nos communs tyrans, l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous;
Ils ont perdu leur force en disputant leur proie.
A notre liberté le ciel ouvre une voie;
Le moment est propice, il en faut profiter.
La grandeur musulmane est à son dernier âge;
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage,
Le grand Léon (a) dans Rome, armé d'un saint courage,

(a) Par le grand *Léon*, M. de *Voltaire* entend *Léon IV*, & non le pape *Léon I*, connu dans les cloîtres sous le nom de saint *Léon*, de *Léon-le-Grand*. Ce saint *Léon* est le premier pape qui ait approuvé le supplice des hérétiques. Il dit dans ses lettres, que le tyran *Maxime*, en punissant de mort *Priscillien*, a rendu un grand service à l'Eglise; & il poursuivit avec violence ce qui restait de Priscillianistes en Espagne. Les légendaires racontent qu'un jour une femme lui ayant baisé la main, il sentit un mouvement de concupiscence; qu'en conséquence il se coupa la main: mais la Vierge la lui rendit quelques jours après, afin qu'il pût célébrer sa messe. C'est depuis ce tems qu'on baise les pieds du pape, attendu que le pied étant enveloppé dans une pantoufle, le saint Père court moins de risque d'être obligé de se le couper. On sent



Chasser les possesseurs, & fonder des Etats.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore :
Et nos champs, malheureux par leur fécondité,
Appèllent l'avarice & la rapacité
Des brigands du Midi, du Nord & de l'Aurore.
Nous devons nous défendre ensemble & nous venger.
J'ai vu plus d'une fois Syracuse trahie :
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer ;
Elle condamne à perdre & l'honneur & la vie,
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
Un commerce secret, fatal à son pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le sexe, ni l'âge.
Venise ne fonda sa fière autorité
Que sur la défiance & la sévérité :
Imitons sa sagesse en perdant les coupables.

LOREDAN.

Quelle honte, en effet, dans nos jours déplorables,
Que Solamir, un Maure, un chef des Musulmans,
Dans la Sicile encore ait tant de partisans !
Que par-tout dans cette île & guerrière & chrétienne,
Que même parmi nous Solamir entretienne
Des sujets corrompus vendus à ses bienfaits !
Tantôt chez les Césars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuse ayant su s'introduire,
Nous préparant la guerre & nous offrant la paix,
Et pour nous désunir soigneux de nous séduire !
Un sexe dangereux, dont les faibles esprits

D'un peuple encor plus faible attirent les hommages;
Toujours des nouveautés & des héros épris,
A ce Maure impofant prodigua fes fuffrages.
Combien de citoyens, aujourd'hui prévenus
Pour ces arts féduifans (g) que l'Arabe cultive!
Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
A nos vrais chevaliers noblement inconnus.
Que notre art foit de vaincre, & je n'en veux point
d'autre.
J'efpère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre;
Et j'approuve fur-tout cette févérité
Vengereffe des lois & de la liberté.
Pour détruire l'Efpagne il a fuffi d'un traître: (h)
Il en fut parmi nous; chaque jour en voit naître.
Mettons un frein terrible à l'infidélité;
Au falut de l'Etat que toute pitié cède;
Combattons Solamir, & profcrivons Tancrède.
Tancrède, né d'un fang parmi nous détefté,
Eft plus à craindre encor pour notre liberté.
Dans le dernier confeil, un décret jufte & fage
Dans les mains d'Orbaffan rémit fon héritage,
Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
A ce nom de Tancrède en fecret attachés:
Du vaillant Orbaffan c'eft le jufte partage,
Sa dot, fa récompenfe.

CATANE.

Oui, nous y foufcrivons.

(g) En ce tems les Arabes cultivaient feuls les fciences en Occident, & ce font eux qui fondèrent l'école de Salerne.

(h) Le comte *Julien*, ou l'archevêque *Opas*.

Que Tancrède, s'il veut, ſoit puiſſant à Byzance;
Qu'une cour odieuſe honore ſa vaillance:
Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
Tancrède, en ſe donnant un maître deſpotique,
A renoncé lui-même à nos ſacrés ramparts:
Plus de retour pour lui; l'eſclave de Céſars
Ne doit rien poſſéder dans une république.
Orbaſſan de nos lois eſt le plus ferme appui,
Et l'Etat qu'il ſoutient ne pouvait moins pour lui.
Tel eſt mon ſentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre;
Ma fille m'eſt bien chère, il eſt vrai; mais enfin,
Je n'aurais point eux dépouillé l'orphelin.
Vous ſavez qu'à regret on m'y vit condeſcendre.

LOREDAN.

Blâmez-vous le Sénat?

ARGIRE.

Non, je hais la rigueur;
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens ſont à l'Etat, l'Etat ſeul doit les prendre.
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus: hâtons cet heureux hyménée;
Qu'il amène demain la brillante journée,
Où ce chef arrogant d'un peuple deſtructeur,
Solamir, à la fin doit connaître un vainqueur.

Votre rival en tout, il osa bien prétendre,
Et nous offrant la paix, à devenir mon gendre; (i)
Il pensait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez.... dans tous les tems triomphez d'un rival:
Mes amis, soyons prêts.... ma faiblesse & mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander;
A mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder.
Vous suivre est pour mes ans un assez beau partage;
Je serai près de vous, j'aurai cet avantage;
Je sentirai mon cœur encor se ranimer;
Mes yeux seront témoins de votre fièr courage,
Et vous auront vu vaincre avant de se fermer.

LOREDAN.

Nous combattrons sous vous, Seigneur: nous osons croire
Que ce jour, quel qu'il soit, nous sera glorieux;
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

---

## SCENE II.

ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

Eh bien, brave Orbassan, suis-je enfin votre père?
Tous vos ressentimens sont-ils bien effacés?

---

(i) Il était très-commun de marier des Chrétiennes à des Musulmans; & *Abdalise*, le fils de *Musa*, conquérant de l'Espagne épousa la fille du roi *Rodrigue*: cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuses.

Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère?
Dois-je compter sur vous?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit assez:
J'aime l'Etat, Argire; il nous réconcilie.
Cet hymen nous rapproche, & la raison nous lie;
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
Si dans notre querelle, à jamais assoupie,
Mon cœur qui vous haït ne vous eût estimé.
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne;
Mais un si noble hymen ne sera point le fruit
D'un feu né d'un instant, qu'un autre instant détruit,
Que suit l'indifférence, & trop souvent la haîne.
Ce cœur, que la patrie appelle aux chams de Mars,
Ne sait point soupirer au milieu des hazards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire,
Notre union naissante à tous deux nécessaire,
La splendeur de l'Etat, votre intérêt, le mien;
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
Il pourra resserrer un si noble lien;
Mais sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'estime en un soldat cette mâle fierté;
Mais la franchise plaît, & non l'austérité.
J'espère que bientôt ma chère Aménaïde
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'est peu d'être un guerrier; la modeste douceur
Donne un prix aux vertus, & sied à la valeur.
Vous sentez que ma fille, au sortir de l'enfance,
Dans nos tems orageux de trouble & de malheur,

Par sa mère élevée à la cour de Byzance,
Pourrait s'effaroucher de ce sévère accueil,
Qui tient de la rudesse & ressemble à l'orgueil.
Pardonnez aux avis d'un vieillard & d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même pardonnez à mon humeur austère:
Elevé dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politesses vaines,
A cet art de flatter, à cet esprit des cours,
La grossière vertu des mœurs républicaines.
Mais je sais respecter la naissance & le rang
D'un estimable objet formé de votre sang.
Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime,
Vous regarder en elle, & m'honorer *moi*-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.



## SCENE III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMENAIDE.

ARGIRE.

Le bien de cet Etat, les voix de Syracuse,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux;
Leurs ordres réunis ne souffrent point d'excuse.
Ce noble chevalier, qui se rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
Vous connaissez son nom, son rang, sa renommée;
Puissant dans Syracuse, il commande l'armée;

Tous les droits de Tancrède entre ses mains remis....

AMENAÏDE, *à part.*

De Tancrède !

ARGIRE.

A mes yeux sont le moins digne prix
Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore assez, Seigneur ; & sa présence
Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois.
Puissé-je, en méritant vos bontés & son choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'espérance !

AMENAÏDE.

Mon père, en tous les tems, je sais que votre cœur
Sentit tous mes chagrins, & voulut mon bonheur.
Votre choix me destine un héros en partage ;
Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
Grâce à votre sagesse, ont terminé leur cours,
Du nœud qui vous rejoint votre fille est le gage ;
D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbassan permettra que ce cœur étonné,
Qu'opprima dès l'enfance un sort toujours contraire,
Par ce changement même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le sein de son père.

ORBASSAN.

Vous le devez, Madame ; & loin de m'opposer
A de tels sentimens dignes de mon estime,
Loin de vous détourner d'un soin si légitime,
Des droits que j'ai sur vous je craindrais d'abuser.
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête ;

C'eſt peu d'un tel hymen, il le faut mériter ;
La victoire en rend digne ; & j'oſe me flatter
Que bientôt ſes lauriers en orneront la fête.

## SCENE IV.

ARGIRE, AMENAÏDE.

ARGIRE.

Vous ſemblez interdite ; & vos yeux pleins d'effroi,
De larmes obſcurcis, ſe détournent de moi !
Vos ſoupirs étouffés ſemblent me faire injure :
La bouche obéit mal, lorſque le cœur murmure.

AMENAÏDE.

Seigneur, je l'avoûrai, je ne m'attendais pas
Qu'après tant de malheurs, & de ſi longs débats ;
Le parti d'Orbaſſan dût être un jour le vôtre ;
Que mes tremblantes mains uniraient l'un & l'autre,
Et que votre ennemi dût paſſer dans mes bras.
Je n'oublîrai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un aſile ;
Que ma mère à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger ;
Que, des bras paternels avec elle arrachée,
A ſes triſtes deſtins dans Byzance attachée,
J'ai partagé long-tems les maux qu'elle a ſoufferts,
Au ſortir du berceau j'ai connu les revers :
J'appris, ſous une mère abandonnée, errante,
A ſupporter l'exil & le ſort des proſcrits,

L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
Et la fauſſe pitié, pire que les mépris.
Dans un ſort avili noblement élevée,
De ma mère bientôt cruellement privée,
Je me vis ſeule au monde, en proie à mon effroi,
Roſeau faible & tremblant, n'ayant d'appui que
moi.
Votre deſtin changea. Syracuſe en alarmes
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se repoſa ſur vous du deſtin de ſes armes,
Et de ſes murs ſanglans repouſſa ſes vainqueurs.
Dans le ſein paternel je me vis rappelée;
Un malheur inoui m'en avait exilée;
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je ſais quel intérêt, quel eſpoir vous anime;
Mais de vos ennemis je me vis la victime.
Je ſuis enfin la vôtre; & ce jour dangereux
Peut-être de nos jours ſera le plus affreux.

ARGIRE.

Il ſera fortuné, c'eſt à vous de m'en croire.
Je vous aime, ma fille, & j'aime votre gloire.
On a trop murmuré, quand ce fièr Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
Oſa me propoſer de l'accepter pour gendre;
Je vous donne au héros qui marche contre lui,
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon émule, à préſent notre appui.

AMENAÏDE.

Quel appui! vous vantez ſa ſuperbe fortune;
Mes vœux plus modérés la voudraient plus commune.
Je voudrais qu'un héros ſi fièr & ſi puiſſant
N'eût point, pour s'agrandir, dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

Du conſeil, il eſt vrai, la prudence ſévère
Veut punir dans Tancrède une race étrangère.
Elle abuſa long-tems de ſon autorité;
Elle a trop d'ennemis.

AMENAÏDE.

Seigneur, ou je m'abuſe;
Ou Tancrède eſt encore aimé dans Syracuſe.

ARGIRE.

Nous rendons tous juſtice à ſon cœur indompté;
Sa valeur a, dit-on, ſubjugué l'Illyrie;
Mais plus il a ſervi ſous l'aigle des Céſars,
Moins il doit eſpérer de revoir ſa patrie:
Il eſt, par un décret, chaſſé de nos rampàrts.

AMENAÏDE.

Pour jamais! lui, Tancrède?

ARGIRE.

Oui, l'on craint ſa préſence;
Et ſi vous l'avez vu dans les murs de Byzance,
Vous ſavez qu'il nous hait.

AMENAÏDE.

Je ne le croyais pas.
Ma mère avait penſé qu'il pouvait être encore
L'appui de Syracuſe, & le vainqueur du Maure;

Et lorſque dans ces lieux des citoyens ingrats
Poür ce fièr Orbaſſan contre vous s'animèrent,
Qu'ils ravirent vos biens, & qu'ils vous opprimèrent;
Tancrède aurait, pour vous, affronté le trépas.
C'eſt tout ce que j'ai ſu.

ARGIRE.

C'eſt trop, Aménaïde:
Rendez-vous aux conſeils d'un père qui vous guide;
Conformez-vous au tems, conformez-vous aux lieux.
Solamir, & Tancrède, & la cour de Byzance,
Sont tous également en horreur à nos yeux.
Votre bonheur dépend de votre complaiſance.
J'ai, pendant ſoixante ans, combattu pour l'État;
Je le ſervis injuſte, & le chéris ingrat:
Je dois penſer ainſi juſqu'à ma dernière heure.
Prenez mes ſentimens; & devant que je meure,
Conſolez mes vieux ans, dont vous faites l'eſpoir.
Je ſuis prêt à finir une vie orageuſe:
La vôtre doit couler ſous les lois du devoir;
Et je mourrai content, ſi vous vivez heureuſe.

AMENAÏDE.

Ah! Seigneur! croyez-moi, parlez moins de bonheur.
Je ne regrette point la cour d'un empereur.
Je vous ai conſacré mes ſentimens, ma vie;
Mais, pour en diſpoſer, attendez quelques jours.
Au crédit d'Orbaſſan trop d'intérêt vous lie;
Ce crédit ſi vanté doit-il durer toujours?
Il peut tomber: tout change; & ce héros peut-être
S'eſt trop-tôt déclaré votre gendre & mon maître.

ARGIRE.

Comment ? que dites-vous ?

AMENAÏDE

Cette témérité
Vous offense peut-être, & vous semble une injure.
Je sais que dans les cours mon sexe plus flatté,
Dans votre république a moins de liberté:
A Byzance on le sert; ici la loi plus dure
Veut de l'obéissance, & défend le murmure.
Les Musulmans altiers, trop long-tems vos vainqueurs,
Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs;
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles ?

ARGIRE.

Vous seule, vous, ma fille, en abusant trop d'*elles*.
De tout ce que j'entends mon esprit est confus:
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
La loi ne peut plus rompre un nœud si légitime; (*c*)
La parole est donnée, y manquer est un crime.
Vous me l'avez bien dit, je suis né malheureux:
Jamais aucun succès n'a couronné mes vœux.
Tous les jours de ma vie ont été des orages.
Dieu puissant, détournez ces funestes présages!
Et puisse Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer de jours moins tristes que les miens!





## SCÈNE V.

AMENAIDE *ſeule.*

TANCREDE, cher amant! moi, j'aurais la faibleſſe
De trahir mes ſermens pour ton perſécuteur!
Plus cruelle que lui, perfide avec baſſeſſe,
Partageant ta dépouille avec cet oppreſſeur,
Je pourrais....

## SCENE VI.

AMENAIDE, FANIE.

AMENAÏDE.

VIENS, approche, ô ma chère Fanie!
Vois le trait déteſté qui m'arrache la vie.
Orbaſſan par mon père eſt nommé mon époux!

FANIE.

Je ſens combien cet ordre eſt douloureux pour vous.
J'ai vu vos ſentimens, j'en ai connu la force:
Le ſort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce
Qui puſſent arrêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choiſie.
Votre cœur s'eſt donné, c'eſt pour toute la vie.
Tancrède & Solamir, touchés de vos appas,
Dans la cour des Céſars en ſecret ſoupirèrent;
Mais celui que vos yeux juſtement diſtinguèrent,
Qui ſeul obtint vos vœux, qui ſut les mériter,

En fera toujours digne; & puifque dans Byzance
Sur le fièr Solamir il eut la préférence,
Orbaffan dans ces lieux ne pourra l'emporter;
Votre ame eft trop conftante.

AMENAÏDE.

Ah! tu n'en peux douter:
On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage:
C'eft le fort d'un héros d'être perfécuté;
Je fens que c'eft le mien de l'aimer davantage.
Ecoute: dans ces murs Tancrède eft regretté;
Le peuple le chérit.

FANIE.

Banni dans fon enfance;
De fon père oublié les faftueux amis
Ont bientôt à fon fort abandonné le fils.
Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'abfence:
A leurs feuls intérêts les grands font attachés.
Le peuple eft plus fenfible.

AMENAÏDE.

Il eft auffi plus jufte.

FANIE.

Mais il eft affervi: nos amis font cachés;
Aucun n'ofe parler pour ce profcrit augufte.
Un Sénat tyrannique eft ici tout-puiffant.

AMENAÏDE.

Oui, je fais qu'il peut tout, quand Tancrède eft abfent.

FANIE.

S'il pouvait fe montrer, j'efpérerais encore:

Mais il eſt loin de vous.

AMENAÏDE.

Juſte Ciel, je t'implore!

(*à Fanie.*)

Je me confie à toi. Tancrède n'eſt pas loin:
Et quand de l'écarter on prend l'indigne ſoin;
Lorſque la tyrannie au comble eſt parvenue,
Il eſt tems qu'il paraiſſe, & qu'on tremble à ſa vue;
Tancrède eſt dans Meſſine.

FANIE.

Eſt-il vrai? juſtes Cieux!
Et cet indigne hymen eſt formé ſous ſes yeux!

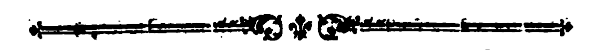
AMENAÏDE.

Il ne le ſera pas.... non, Fanie; & peut-être
Mes oppreſſeurs & moi nous n'aurons plus qu'un maître.
Viens...je t'apprendrai tout... mais il faut tout oſer;
Le joug eſt trop honteux: ma main doit le briſer.
La perſécution enhardit ma faibleſſe. (*d*)
Le trahir eſt un crime, obéir eſt baſſeſſe.
S'il vient, c'eſt pour moi ſeule, & je l'ai mérité:
Et moi, timide eſclave à ſon tyran promiſe,
Victime malheureuſe indignement ſoumiſe,
Je mettrais mon devoir dans l'infidélité!
Non, l'amour à mon ſexe inſpire le courage:
C'eſt à moi de hâter ce fortuné retour;
Et, s'il eſt des dangers que ma crainte enviſage,
Ces dangers me ſont chers, ils naiſſent de l'amour.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.



## SCENE PREMIÉRE.

AMENAIDE *seule.*

OU porté-je mes pas ?... d'où vient que je frissonne ?
Moi des remords !... qui ! moi ? le crime seul les donne...
Ma cause est juste... O Cieux ! protégez mes desseins !
*( à Fanie qui entre. )*
Allons, rassurons-nous.... Suis-je en tout obéie ?

FANIE.

Votre esclave est parti, la lettre est dans ses mains.

AMENAÏDE.

Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie ;
Mais je connais son zèle : il m'a toujours servie.
On doit tout quelquefois aux derniers des humains.
Né d'aïeux Musulmans chez les Syracusains,
Instruit dans les deux lois & dans les deux langages,
Du camp des Sarrazins il connaît les passages,
Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins. (*e*)
C'est lui qui découvrit, par une course utile,
Que Tancrède en secret a revu la Sicile ;
C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins.

Ma lettre, par ſes ſoins remiſe aux mains d'un Maure,
Dans Meſſine demain doit être avant l'aurore.
Des Maures & des Grecs les beſoins mutuels
Ont toujours conſervé, dans cette longue guerre,
Une correſpondance à tous deux néceſſaire :
Tant la nature unit les malheureux mortels !

FANIE.

Ce pas eſt dangereux ; mais le nom de Tancrède,
Ce nom ſi redoutable à qui tout autre cède,
Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur,
N'eſt point dans cette lettre à Tancrède adreſſée.
Si vous l'avez toujours préſent à la penſée,
Vous avez ſu du moins le taire en écrivant.
Au camp des Sarrazins votre lettre portée,
Vainement ſerait lue, ou ſerait arrêtée.
Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,
Ne ſut mieux ſe voiler dans l'ombre du myſtère,
Et ne fut plus hardi ſans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMENAÏDE.

Le ciel, juſqu'à préſent, ſemble veiller ſur moi :
Il ramène Tancrède, & tu veux que je tremble ?

FANIE.

Hélas ! qu'en d'autres lieux ſa bonté vous raſſemble !
La haîne & l'intérêt s'arment trop contre lui :
Tout ſon parti ſe tait ; qui ſera ſon appui ?

AMENAÏDE.

Sa gloire. Qu'il ſe montre ; il deviendra le maître.

Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs;
Ils les anime tous, quand il vient à paraître.

FANIE.

Son rival eſt à craindre.

AMENAÏDE.

Ah! combats ces terreurs;
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un & l'autre à ſes derniers momens;
Que Tancrède eſt à moi; qu'aucune loi contraire
Ne peut rien ſur nos vœux & ſur nos ſentimens.
Hélas! nous regrettions cette île ſi funeſte,
Dans le ſein de la gloire & des murs des Céſars;
Vers ces champs trop aimés, qu'aujourd'hui je déteſte,
Nous tournions triſtement nos avides regards.
J'étais loin de penſer que le ſort qui m'obsède
Me gardât pour époux l'oppreſſeur de Tancrède;
Et que j'aurais pour dot l'exécrable préſent
Des biens qu'un raviſſeur enlève à mon amant.
Il faut l'inſtruire au moins d'une telle injuſtice;
Qu'il apprenne de moi ſa perte & mon ſupplice;
Qu'il hâte ſon retour, & défende ſes droits.
Pour venger un héros je fais ce que je dois.
Ah! ſi je le pouvais, j'en ferais davantage.
J'aime, je crains un père, & reſpecte ſon âge;
Mais je voudrais armer nos peuples ſoulevés
Contre cet Orbaſſan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier ſa conduite eſt indigne.
Intéreſſé, cruel, il prétend à l'honneur!
Il croit d'un peuple libre être le protecteur!

Il ordonne ma honte, & mon père la ſigne !
Et je dois la ſubir, & je dois me livrer
Au maître impérieux qui penſe m'honorer !
Hélas ! dans Syracuſe on hait la tyrannie ;
Mais la plus exécrable, & la plus impunie,
Eſt celle qui commande & la haîne & l'amour ;
Et qui veut nous forcer de changer en un jour...
Le ſort en eſt jeté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMENAÏDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancrède même eſt aujourd'hui porté;
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMENAÏDE.

Je le ſais, mon eſprit en fut épouvanté ;
Mais l'amour eſt bien faible alors qu'il eſt timide.
J'adore, tu le ſais, un héros intrépide ;
Comme lui je dois l'être.

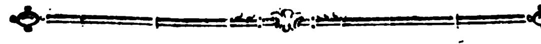
FANIE.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, ſerait-elle écoutée ?
Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AMENAÏDE.

Elle attaque Tancrède ; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouſe eſt digne de nos maîtres !
Ce n'était point ainſi que ſes braves ancêtres,

Ces généreux Français, ces illuſtres vainqueurs,
Subjuguaient l'Italie, & conquéraient des cœurs.
On aimait leur franchiſe, on redoutait leurs armes;
Les ſoupçons n'entraient point dans leurs eſprits altiers.
L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers;
Chez les ſeuls ennemis ils portaient les alarmes;
Et le peuple, amoureux de leur autorité,
Combattait pour leur gloire & pour ſa liberté.
Ils abaiſſaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un Sénat ombrageux,
Toujours en défiance, & toujours orageux,
Qui lui-même ſe craint, & que le peuple abhorre.
Je ne ſais ſi mon cœur eſt trop plein de ſes feux;
Trop de prévention peut-être me poſsède;
Mais je ne puis ſouffrir ce qui n'eſt pas Tancrède:
La foule des humains n'exiſte point pour moi;
Son nom ſeul en ces lieux diſſipe mon effroi,
Et tous ſes ennemis irritent ma colère.



## SCÈNE II.

AMENAIDE, FANIE, *ſur le devant*; ARGIRE, LES CHEVALIERS *au fond*.

ARGIRE.

CHEVALIERS.... je ſuccombe à cet excès d'horreur.
Ah! j'eſpérais du moins mourir ſans déshonneur.

(*à ſa fille, avec des ſanglots mêlés de colère.*)

Retirez-vous.... ſortez. (*f*)

AMENAÏDE.

Qu'entends-je ! vous, mon père ?

ARGIRE.

Moi, ton père !.... est-ce à toi de prononcer ce nom ;
Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison ?

AMENAÏDE, *fesant un pas, appuyée sur Fanie.*

Je suis perdue !....

ARGIRE.

Arrête.... ah ! trop chère victime,
Qu'as-tu fait !....

AMENAÏDE, *en pleurant.*

Nos malheurs.....

ARGIRE.

Pleures-tu sur ton crime ?

AMENAÏDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi ! tu démens ton seing ?

AMENAÏDE.

Non...

ARGIRE.

Tu vois que le crime est écrit de ta main.
Tout sert à m'accabler, tout sert à te confondre.
Ma fille !... il est donc vrai ?.. tu n'oses me répondre.
Laisse au moins dans le doute un père au désespoir.
J'ai vécu trop long-tems.... Qu'as-tu fait ?...

AMENAÏDE.

Mon devoir!
Aviez-vous fait le vôtre ?

ARGIRE.

Ah! c'en eſt trop, cruelle!
Oſes-tu te vanter d'être ſi criminelle ?
Laiſſe-moi, malheureuſe! ôte-toi de ces lieux:
Va, ſors.... une autre main ſaura fermer mes yeux.

AMENAÏDE *ſort preſqu'évanouie entre les bras de Fanie.*

Je me meurs!



## SCÈNE III.

ARGIRE; LES CHEVALIERS.

ARGIRE.

Mes amis, dans une telle injure....
Après ſon aveu même.... après ce crime affreux....
Excuſez d'un vieillard les ſanglots douloureux....
Je dois tout à l'Etat.... mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
A vos ſévères voix mêle ſa voix tremblante.
Aménaïde, hélas! ne peut être innocente;
Mais ſigner à-la-fois mon opprobre & ſa mort,
Vous ne le voulez pas.... c'eſt un barbare effort;
La nature en frémit, & j'en ſuis incapable.

LOREDAN.

Nous plaignons tous, Seigneur, un père reſpectable;

Nous sentons sa blessure, & craignons de l'aigrir:
Mais vous-même avez vu cette lettre coupable,
L'esclave la portait au camp de Solamir;
Auprès de ce camp même on a surpris le traître;
Et l'insolent Arabe a pu le voir punir. (*g*)
Ses odieux desseins n'ont que trop su paraître.
L'Etat était perdu. Nos dangers, nos sermens
Ne souffrent point de nous de vains ménagemens:
Les lois n'écoutent point la pitié paternelle;
L'Etat parle; il suffit.

ARGIRE.

Seigneur, je vous entends.
Je sais ce qu'on prépare à cette criminelle;
Mais elle était ma fille.... & voilà son époux....
Je cède à ma douleur.... je m'abandonne à vous....
Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle....

(*il sort.*)

---

## SCENE IV.

LES CHEVALIERS.

CATANE.

DEJA de la saisir l'ordre est donné par nous.
Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,
Les grâces, les attraits, la plus tendre jeunesse,
L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
Par le dernier supplice enfermés au tombeau. (*h*)
Mais telle est parmi nous la loi de l'hyménée;

C'est la religion lâchement profanée,
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidelle en nos murs appelle l'étranger !
La Grèce & la Sicile ont vu des citoyennes,
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos lois pour ces fiers Musulmans,
Vainqueurs de tous côtés, & par-tout nos tyrans :
Mais que d'un chevalier la fille respectée,
(*à Orbassan.*)
Sur le point d'être à vous, & marchant à l'autel,
Exécute un complot si lâche & si cruel !
De ce crime nouveau Syracuse infectée
Veut de notre justice un exemple éternel.

LOREDAN.

Je l'avoue en tremblant ; sa mort est légitime :
Plus sa race est illustre, & plus grand est le crime.
On sait de Solamir l'espoir ambitieux,
On connaît ses desseins, son amour téméraire,
Ce malheureux talent de tromper & de plaire,
D'imposer aux esprits, & d'éblouir les yeux.
C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste,
*Régnez dans nos Etats* : ces mots trop odieux
Nous révèlent assez un complot manifeste.
Pour l'honneur d'Orbassan je supprime le reste ;
Il nous ferait rougir. Quel est le chevalier
Qui daignera jamais, suivant l'antique usage,
Pour ce coupable objet signaler son courage,
Et hazarder sa gloire à le justifier ?

CATANE.

Orbassan, comme vous, nous sentons votre *injure* ;
Nous

Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen : oubliez la parjure.
Son ſupplice vous venge, & ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

Il me conſterne au moins.... & coupable, ou fidelle ;
Sa main me fut promiſe.... On approche.... c'eſt elle
Qu'au ſéjour des forfaits conduiſent des ſoldats....
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offenſe :
Laiſſez-moi lui parler.

## SCENE V.

LES CHEVALIERS *ſur le devant* ; AMENAIDE *au fond, entourée de gardes.*

AMENAÏDE *dans le fond.*

O céleſte Puiſſance,
Ne m'abandonnez point dans ces momens affreux !
Grand Dieu ! vous connaiſſez l'objet de tous mes vœux ;
Vous connaiſſez mon cœur... eſt-il donc ſi coupable ?

CATANE.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable !

ORBASSAN.

Oui, je le veux.

CATANE.

Sortons : parlez-lui ; mais ſongez

Que les lois, les autels, l'honneur, ſont outragés.
Syracuſe à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le ſais comme vous : un même ſoin m'anime.
Eloignez-vous, ſoldats.

## SCENE VI.

AMENAÏDE, ORBASSAN.

AMENAÏDE.

Qu'osez-vous attenter?
A mes derniers momens venez-vous inſulter?

ORBASSAN.

Ma fierté juſque-là ne peut être avilie.
Je vous donnais ma main, je vous avais choiſie;
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
Je ne ſais ſi mon cœur s'en ſouviendrait encore,
Ou s'il eſt indigné d'avoir connu ſes lois;
Mais il ne peut ſouffrir ce qui le déshonore.
Je ne veux point penſer qu'Orbaſſan ſoit trahi
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre;
Ce crime eſt trop indigne, il eſt trop inoui;
Et pour vous, pour l'Etat, & ſur-tout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux, & prétends ne rien croire.
Syracuſe aujourd'hui voit en moi votre époux :
Ce titre me ſuffit, je me reſpecte en vous;
Ma gloire eſt offenſée, & je prends ſa défenſe.

Les lois des chevaliers ordonnent ces combats;
Le jugement de Dieu (*) dépend de notre bras;
C'eſt le glaive qui juge, & qui fait l'innocence.
Je ſuis prêt.

AMENAÏDE.

Vous?

ORBASSAN.

Moi ſeul, & j'oſe me flatter
Qu'après cette démarche, après cette entrepriſe,
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autoriſe)
Un cœur qui m'était dû me ſaura mériter.
Je n'examine point, ſi votre ame ſurpriſe
Ou par mes ennemis, ou par un ſéducteur,
Un moment aveuglée eut un moment d'erreur;
Si votre averſion fuyait mon hyménée.
Les bienfaits peuvent tout ſur une ame bien-née:
La vertu s'affermit par un remords heureux.
Je ſuis sûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'eſt point aſſez: j'ai le droit de prétendre
(Soit fierté, ſoit amour) un ſentiment plus tendre.
Les lois veulent ici des ſermens ſolennels;
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
En dicte à la faibleſſe, en impoſe à la crainte,
Qu'en ſe trompant ſoi-même on prodigue aux autels:
A ma franchiſe altière il faut parler ſans feinte;

(*) On ſait aſſez qu'on appelait ces combats, *le jugement de Dieu.*

Prononcez. Mon cœur s'ouvre, & mon bras est armé :
Je puis mourir pour vous, mais je dois être aimé.

AMENAÏDE.

Dans l'abyme effroyable où je suis descendue,
A peine avec horreur à moi-même rendue,
Cet effort généreux, que je n'attendais pas,
Porte le dernier coup à mon ame éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrait sous mes pas.
Vous me forcez, Seigneur, à la reconnaissance ;
Et tout près du sépulcre où l'on va m'enfermer,
Mon dernier sentiment est de vous estimer.
Connaissez-moi, sachez que mon cœur vous offense ;
Mais je n'ai point trahi ma gloire & mon pays :
Je ne vous trahis point ; je n'avais rien promis.
Mon ame envers la vôtre est assez criminelle ;
Sachez qu'elle est ingrate, & non pas infidelle....
Je ne peux vous aimer ; je ne peux à ce prix
Accepter un combat pour ma cause entrepris.
Je sais de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante point du fastueux effort
De voir sans m'alarmer les apprêts de ma mort....
Je regrette la vie.... elle dut m'être chère !
Je pleure mon destin, je gémis sur mon père ; (1)
Mais, malgré ma faiblesse & malgré mon effroi,
Je ne puis vous tromper ; n'attendez rien de moi.
Je vous parais coupable après un tel outrage ;
Mais ce cœur, croyez-moi, le serait davantage,
Si jusqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.

Je ne veux (pardonnez à ce trifte langage)
De vous, pour mon époux, ni pour mon chevalier.
J'ai prononcé; jugez, & vengez votre offenfe. (*i*)

ORBASSAN.

Je me borne, Madame, à venger mon pays,
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
A l'oublier. Mon bras prenait votre défenfe;
Mais quitte envers ma gloire, auffi-bien qu'envers vous,
Je ne fuis plus qu'un juge à fon devoir fidèle,
Soumis à la loi feule, infenfible comme elle,
Et qui ne doit fentir ni regrets, ni courroux. (*k*)



## *SCENE VII.*

AMENAIDE, SOLDATS *dans l'enfoncement.*

AMENAÏDE.

J'AI donc dicté l'arrêt.... & je me facrifie!...
O toi, feul des humains qui méritas ma foi,
Toi pour qui je mourrai, pour qui j'aimais la vie,
Je fuis donc condamnée!... Oui, je le fuis pour toi.
Allons.... je l'ai voulu.... Mais tant d'ignominie!
Mais un père accablé, dont les jours vont finir!
Des liens, des bourreaux.... ces apprêts d'infamie!
O mort! affreufe mort! puis-je vous foutenir?
Tourmens, trépas honteux... tout mon courage cède...
Non, il n'eft point de honte en mourant pour Tancrède:
On peut m'ôter le jour, & non pas me punir.

Quoi ! je meurs en coupable ?... un père ! une patrie !
Je les servais tous deux, & tous deux m'ont flétrie !
Et je n'aurai pour moi, dans ces momens d'horreur,
Que mon seul témoignage & la voix de mon cœur !

*( à Fanie qui entre. )*

Quels momens pour Tancrède ! O ma chère Fanie !

*( Fanie lui baise la main en pleurant, & Aménaïde l'embrasse. )*

La douceur de te voir ne m'est donc point ravie !

FANIE.

Que ne puis-je, avant vous, expirer en ces lieux !

AMENAÏDE.

Ah !... je vois s'avancer ces monstres odieux....

*( Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener. )*

Porte un jour au héros à qui j'étais unie,
Mes derniers sentimens, & mes derniers adieux ;
Fanie... il apprendra si je mourus fidelle.
Je coûterai du moins des larmes à ses yeux ;
Je ne meurs que pour lui.... ma mort est moins cruelle.

*Fin du second Acte.*





# ACTE III.

## SCENE PREMIÈRE.

TANCREDE, *suivi de deux Ecuyers, qui portent sa lance, son écu, &c.* ALDAMON.

TANCREDE.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!
Qu'avec ravissement je revois ce séjour!
Cher & brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'est toi dont l'heureux zèle a servi mon retour.
Que Tancrède est heureux! que ce jour m'est prospère?
Tout mon sort est changé. Cher ami, je te dois
Plus que je n'ose dire, & plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'est trop vanter mes services vulgaires;
Et c'est trop relever un sort tel que le mien;
Je ne suis qu'un soldat, qu'un simple citoyen...

TANCREDE.

Je le suis comme vous: les citoyens sont frères.

ALDAMON.

Deux ans dans l'Orient sous vous j'ai combatu;
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres;
J'admirai d'assez près votre haute vertu:

Ceſt-là mon ſeul mérite. Elevé par mes maîtres,
Né dans votre maiſon, je vous ſuis aſſervi.
Je dois...

TANCREDE.

Vous ne devez être que mon ami.
Voilà donc ces remparts que je voulais défendre !
Ces murs toujours ſacrés pour le cœur le plus tendre,
Ces murs qui m'ont vu naître, & dont je ſuis banni !
Apprends-moi dans quels lieux reſpire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où ſon père réſide;
Cette place y conduit : plus loin, vous contemplez
Ce tribunal auguſte, où l'on voit aſſemblés
Ces vaillans chevaliers, ce Sénat intrépide,
Qui font les lois du peuple & combattent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le Muſulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs deviſes,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La ſplendeur de leurs faits, leurs nobles entrepriſes.
Votre nom ſeul ici manquait à ces grands noms.

TANCREDE.

Que ce nom ſoit caché, puiſqu'on le perſécute;
Peut-être en d'autres lieux il eſt célèbre aſſez.
(*à ſes écuyers.*)
Vous, qu'on ſuſpende ici mes chiffres effacés;
Aux fureurs des partis qu'ils ne ſoient plus en butte;
Que mes armes ſans faſte, emblême des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,

Ce ſimple bouclier, ce caſque ſans couleurs,
Soient attachés ſans pompe à ces triſtes murailles.

(*Les écuyers ſuſpendent ſes armes aux places vides, au milieu des autres trophées.*)

Conſervez ma deviſe, elle eſt chère à mon cœur;
Elle a dans mes combats ſoutenu ma vaillance,
Elle a conduit mes pas & fait mon eſpérance;
Les mots en ſont ſacrés: c'eſt *l'amour & l'honneur.*
Lorſque les chevaliers deſcendront dans la place,
Vous direz qu'un guerrier, qui veut être inconnu,
Pour les ſuivre aux combats dans leurs murs eſt venu,
Et qu'à les imiter il borne ſon audace.

(*à Aldamon.*)

Quel eſt leur chef, ami?

ALDAMON.

Ce fut, depuis trois ans,
Comme vous l'avez ſu, le reſpectable Argire.

TANCREDE *à part.*

Père d'Aménaïde!

ALDAMON.

On le vit trop long-tems
Succomber au parti dont nous craignons l'empire:
Il reprit à la fin ſa juſte autorité:
On reſpecte ſon rang, ſon nom, ſa probité;
Mais l'âge l'affaiblit. Orbaſſan lui ſuccède.

TANCREDE.

Orbaſſan! l'ennemi, l'oppreſſeur de Tancrède!
Ami, quel eſt le bruit répandu dans ces lieux
Ah! parle, eſt-il bien vrai que cet audacieux

D'un père trop facile ait surpris la faiblesse ;
Que de son alliance il ait eu la promesse,
Que sur Aménaïde il ait levé les yeux,
Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle ?

ALDAMON.

Hier confusément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort ;
Où je vous ai reçu, grâce à mon heureux sort,
A mon poste attaché, j'avoûrai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre :
On vous y persécute, ils sont affreux pour moi.

TANCREDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi ;
Cours chez Aménaïde, & parais devant elle :
Dis-lui qu'un inconnu, brûlant du plus beau zèle
Pour l'honneur de son sang, pour son auguste nom ;
Pour les prospérités de sa noble maison,
Attaché dès l'enfance à sa mère, à sa race,
D'un entretien secret lui demande la grâce.

ALDAMON.

Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelque accès.
On y voit avec joie, on accueille, on honore
Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
Plût au ciel qu'on eût vu le pur sang des Français
Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire !
Quel que soit le dessein, Seigneur, qui vous inspire ;
Puisque vous m'envoyez, je réponds du succès.



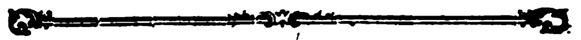
## *SCÈNE II.*

TANCREDE, SES ÉCUYERS *au fond.*

TANCREDE.

Il fera favorable; & ce ciel qui me guide,
Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,
Et qui dans tous les tems accorda fa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur,
Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
Parmi mes ennemis foutient ma caufe encore.
Aménaïde m'aime, & fon cœur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
Loin des camps des Céfars, & loin de l'Illyrie,
Je viens enfin pour elle au fein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, & qui dans mon malheur
Après Aménaïde eft fi chère à mon cœur!
J'arrive; un autre ici l'obtiendrait de fon père!
Et fa fille à ce point aurait pu me trahir!....
Quel eft cet Orbaffan? quel eft ce téméraire?
Quels font donc les exploits dont il doit s'applaudir?
Qu'a-t-il fait de fi grand, qui le puiffe enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance,
Qui des plus grands héros ferait la récompenfe,
Qui m'appartient du moins par les droits de l'amour?
Avant de me l'ôter, il m'ôtera le jour....
Après mon trépas même elle ferait fidelle. (*l*)

L'oppreſſeur de mon nom ne peut régner ſur elle.
Oui, ton cœur m'eſt connu, je n'en redoute rien,
Ma chère Aménaïde! il eſt tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte & d'inconſtance.



## SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON.

TANCREDE.

AH! trop heureux ami, tu ſors de ſa préſence:
Tu vois tous mes tranſports; allons, conduis mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funeſtes lieux, Seigneur, n'avancez pas.

TANCREDE.

Que me dis-tu? les pleurs inondent ton viſage!

ALDAMON.

Ah! fuyez pour jamais ce malheureux rivage.
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obſcur que je ſuis.

TANCREDE.

Comment?...

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage ſublime;
La gloire vous attend aux tentes des Céſars,
Elle n'eſt point pour vous dans ces affreux remparts:
Fuyez, vous n'y verriez que la honte & le crime.

TANCREDE.

De quels traits inouis viens-tu percer mon cœur!
Qu'as-tu vu? que t'a dit, que fait Aménaïde?

ALDAMON.

J'ai trop vu vos desseins... Oubliez-la, Seigneur.

TANCRÈDE.

Ciel! Orbassan l'emporte... Orbassan! la perfide!
L'ennemi de son père, & mon persécuteur!

ALDAMON.

Son père a, ce matin, signé cet hyménée;
Et la pompe fatale en était ordonnée...

TANCREDE.

Et je serais témoin de cet excès d'horreur!

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée.
Vos biens étaient sa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos aïeux.

TANCREDE.

Le lâche! il m'enlevait ce qu'un héros méprise.
Aménaïde, ô Ciel! en ses mains est remise?
Elle est à lui?

ALDAMON.

Seigneur, ce sont les moindres coups
Que le ciel irrité vient de lancer sur vous.

TANCREDE.

Achève donc, cruel! de m'arracher la vie.
Achève.... parle.... hélas!

ALDAMON.

Elle allait être unie

Au fièr persécuteur de vos jours glorieux;
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux;
Lorsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie.
C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux;
L'infidelle, Seigneur, vous trahissait tous deux.

TANCREDE.

Pour qui?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie;
Pour l'oppresseur altier de notre nation,
Pour Solamir.

TANCREDE.

O Ciel! ô trop funeste nom!
Solamir!... Dans Byzance il soupira pour *elle*;
Mais il fut dédaigné, mais je fus son vainqueur...
Elle n'a pu trahir ses sermens & mon cœur.
Tant d'horreur n'entre point dans une ame si belle;
Elle en est incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé;
Mais ce secret horrible est par-tout révélé.

TANCREDE.

Ecoute, je connais l'envie & l'imposture:
Eh! quel cœur généreux échappe à leur injure!
Proscrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage,
Qui d'Etats en Etats ait porté mon courage,
Qui par-tout de l'envie ai senti la fureur,

Depuis que je ſuis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de ſa bouche impunie,
Chez les républicains, comme à la cour des rois.
Argire fut, long-tems, accuſé par ſa voix;
Il ſouffrit comme moi: cher ami, je m'abuſe;
Ou ce monſtre odieux règne dans Syracuſe.
Ses ſerpens ſont nourris de ces mortels poiſons
Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
De l'eſprit de parti je ſais quelle eſt la rage;
L'auguſte Aménaïde en éprouve l'outrage.
Entrons: je veux la voir, l'entendre & m'éclairer.

ALDAMON.

Ah! Seigneur, arrêtez; il faut donc tout vous dire!
On l'arrache des bras du malheureux Argire;
Elle eſt aux fers.

TANCREDE.

Qu'entends-je?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,
Dans cette place même, au plus affreux ſupplice.

TANCREDE.

Aménaïde!

ALDAMON.

Hélas! ſi c'eſt une juſtice,
Elle eſt bien odieuſe: on oſe en murmurer;
On pleure; mais, Seigneur, on ſe borne à pleurer.

TANCREDE.

Aménaïde! ô Cieux!.... crois-moi, ce ſacrifice,

Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite ses pas;
Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide;
Et d'un cruel spectacle indignement avide,
Turbulent, curieux avec compassion,
Il s'agite en tumulte autour de la prison.
Etrange empressement de voir des misérables!
On hâte en gémissant ces momens formidables:
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déserts,
De nombreux citoyens seront bientôt couverts.
Eloignez-vous, venez.

TANCRÈDE.

Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés
de pleurs?
Ses suivans consternés imitent ses douleurs.

ALDAMON.

C'est Argire, Seigneur, c'est ce malheureux père...

TANCREDE.

Retire-toi.... sur-tout ne me découvre pas.
Que je le plains!



## SCENE IV.

ARGIRE *dans un des côtés de la scène;* TANCREDE *sur le devant,* ALDAMON *loin de lui dans l'enfoncement.*

ARGIRE.

O Ciel! avance mon trépas!
O mort! viens me frapper, c'eſt ma ſeule prière!

TANCREDE.

Noble Argire, excuſez un de ces chevaliers,
Qui, contre le croiſſant déployant leur bannière,
Dans de ſi ſaints combats vont chercher des lauriers.
Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je ne vais... pardonnez... dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiſcrètes.

ARGIRE.

Ah! vous êtes le ſeul qui m'oſiez conſoler,
Tout le reſte me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même, pardonnez à mon déſordre extrême.
A qui parlé-je? hélas!

TANCREDE.

Je ſuis un étranger,
Plein de reſpect pour vous, touché comme vous-même,
Honteux & frémiſſant de vous interroger;
Malheureux comme vous... Ah! par pitié... de grâce;
Une ſeconde fois excuſez tant d'audace.
Eſt-il vrai?... votre fille!... eſt-il poſſible?

ARGIRE.

Hélas !
Il eſt trop vrai... bientôt on la mène au trépas.

TANCREDE.

Elle eſt coupable ?

ARGIRE, *avec des ſoupirs & des pleurs.*

Elle eſt.... la honte de ſon père.

TANCREDE.

Votre fille!... Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je penſais, ſur le bruit de ſon nom glorieux,
Que ſi la vertu même habitait ſur la terre,
Le cœur d'Aménaïde était ſon ſanctuaire.
Elle eſt coupable ! ô jour ! ô déteſtables bords !
Jours à jamais affreux !

ARGIRE.

Ce qui me déſeſpère,
Ce qui creuſe ma tombe, & ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encor me fait deſcendre,
C'eſt qu'elle aime ſon crime, & qu'elle eſt ſans remords.
Auſſi, nul chevalier ne cherche à la défendre :
Ils ont en gémiſſant ſigné l'arrêt mortel ;
Et, malgré notre uſage antique & ſolennel,
Si vanté dans l'Europe, & ſi cher au courage ;
De défendre en champ-clos le ſexe qu'on outrage ;
Celle qui fut ma fille à mes yeux va périr,
Sans trouver un guerrier qui l'oſe ſecourir.
Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente ;
Tout frémit, tout ſe tait, aucun ne ſe préſente.

TANCREDE.

Il s'en préſentera ; gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

De quel espoir, Seigneur, daignez-vous me flatter?

TANCREDE.

Il s'en présentera... non pas pour votre fille,
Elle est loin d'y prétendre & de le mériter;
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, & pour votre vertu!

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Eh, qui pour nous défendre entrera dans la lice?
Nous sommes en horreur, on est glacé d'effroi;
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'ose m'en flatter... qui combattra?

TANCREDE.

Qui? moi;
Moi, dis-je; & si le ciel seconde ma vaillance,
Je demande de vous, Seigneur, pour récompense,
De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Aménaïde, & sans être connu.

ARGIRE.

Ah! Seigneur, c'est le ciel, c'est Dieu qui vous envoie;
Mon cœur triste & flétri ne peut goûter de joie;
Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.
Ah! ne puis-je savoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de respect & de reconnaissance?
Tout annonce à mes yeux votre haute naissance;
Hélas! qui vois-je en vous?

TANCREDE.

Vous voyez un vengeur.

## SCENE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCREDE, CHEVALIERS, SUITE.

ORBASSAN *à Argire.*

L'ÉTAT est en danger, songeons à lui, Seigneur.
Nous prétendions demain sortir de nos murailles;
Nous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis
Sans doute avertissaient nos cruels ennemis;
Solamir veut tenter le destin des batailles,
Nous marcherons à lui. Vous, si vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un spectacle funeste,
Insupportable, horrible à nos sens effrayés.

ARGIRE.

Il suffit, Orbassan; tout l'espoir qui me reste,
C'est d'aller expirer au milieu des combats.
(*Montrant Tancrède.*)
Ce brave chevalier y guidera mes pas;
Et, malgré les horreurs dont ma race est flétrie,
Je périrai du moins en servant ma patrie.

ORBASSAN.

Des sentimens si grands sont bien dignes de vous.
Allez, aux Musulmans portez vos derniers coups:
Mais avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, & déjà qu'on prépare.
On approche.

ARGIRE.

Ah! grand Dieu!

ORBASSAN.

Les regards paternels
Doivent se détourner de ces objets cruels.
Ma place me retient, & mon devoir sévère
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire ;
L'inexorable loi ne sait rien ménager :
Tout horrible qu'elle est, je la dois protéger.
Mais vous qui n'avez point cet affreux ministère ;
Qui peut vous retenir, & qui peut vous forcer
A voir couler le sang que la loi va verser ?
On vient, éloignez-vous.

TANCREDE *à Argire.*

Non, demeurez, mon père.

ORBASSAN.

Et qui donc êtes-vous ?

TANCREDE.

Votre ennemi, Seigneur,
L'ami de ce vieillard, peut-être son vengeur,
Peut-être autant que vous à l'Etat nécessaire.

## SCENE VI.

*La scène s'ouvre : on voit* AMENAIDE *au milieu des gardes ; les* CHEVALIERS, *le* PEUPLE *remplissent la place.*

ARGIRE *à Tancrède.*

GENEREUX inconnu, daignez me soutenir ;
Cachez moi ces objets... c'est ma fille elle-même.

TANCREDE.

Quels momens pour tous trois !

AMENAÏDE.

O Juſtice ſuprême!
Toi qui vois le paſſé, le préſent, l'avenir,
Tu lis ſeule en mon cœur, toi ſeule es équitable;
Des profanes humains la foule impitoyable
Parle & juge en aveugle, & condamne au hazard.
Chevaliers, Citoyens, vous qui tous avez part
Au ſanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'eſt pas devant vous que je me juſtifie:
Que ce ciel, qui m'entend, juge entre vous & moi.
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.
Oui, j'offenſais un père, il a forcé mes vœux.
J'offenſais Orbaſſan, qui, fièr & rigoureux,
Prétendait ſur mon ame une injuſte puiſſance.
Citoyens, ſi la mort eſt due à mon offenſe,
Frappez; mais écoutez: ſachez tout mon malheur.
Qui va répondre à Dieu, parle aux hommes ſans peur. (3)
Et vous, mon père, & vous, témoin de mon ſupplice,
Qui ne deviez pas l'être, & de qui la juſtice

(*appercevant Tancrède.*)

Aurait pu.... Ciel! ô Ciel! qui vois-je à ſes côtés?
Eſt-ce lui?... je me meurs.

(*elle tombe évanouie entre les gardes.*)

TANCREDE.

Ah! ma ſeule préſence
Eſt pour elle un reproche! il n'importe.!.. arrêtez,
Miniſtres de la mort, ſuſpendez la vengeance;

Arrêtez, Citoyens, j'entreprends sa défense,
Je suis son chevalier. Ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle, & non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la seule valeur rende ici des arrêts;
Des dignes chevaliers c'est le plus beau partage.
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage;
Que les juges du camp fassent tous les apprêts.
Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie.
Viens mourir de mes mains, ou m'arracher la vie.
Tes exploits & ton nom ne sont pas sans éclat;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne:
Je jette devant toi le gage du combat,

(*il jette son gantelet sur la scène.*)

L'oses-tu relever?

ORBASSAN.

Ton arrogance insigne
Ne mériterait pas qu'on te fît cet honneur:

(*il fait signe à son écuyer de ramasser le gage de bataille.*)

Je le fais à moi-même; & consultant mon cœur,
Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oser défier.
Quel est ton rang? ton nom? Ce simple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCREDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais, & tel est mon dessein;
Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière ;
Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière,
Jusqu'à l'évènement de ce léger combat.
Vous, sachez, compagnons qu'en quittant la carrière,
Je marche à votre tête, & je défends l'Etat.
D'un combat singulier la gloire est périssable ;
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

TANCREDE.

Viens : & vous, Chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
L'Etat sera sauvé par d'autres que par lui.

---

## SCÈNE VII.

ARGIRE *sur le devant ;* AMENAIDE *au fond, à qui l'on a ôté les fers.*

AMENAÏDE *revenant à elle.*

CIEL ! que deviendra-t-il ? Si l'on sait sa naissance,
Il est perdu !

ARGIRE.

Ma fille....

AMENAÏDE, *appuyée sur Fanie, & se retournant vers son père.*

Ah ! que me voulez-vous !
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O destins en courroux !

Voulez-

Voulez-vous, ô mon Dieu qui prenez sa défense,
Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence?
Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder?
Est-ce justice, ou grâce? Ah! je tremble, & j'espère.
Qu'as-tu fait? & comment dois-je te regarder?
Avec quels yeux, hélas!

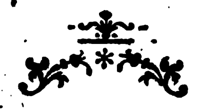
AMENAÏDE.

Avec les yeux d'un père.
Votre fille est encore au bord de son tombeau.
Je ne sais si le ciel me sera favorable.
Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle est inaltérable.
Mais si vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux;
Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule insultante
Qui sur mon infortune arrête ici ses yeux,
Observe mes affronts, & contemple des larmes,
Dont la cause est si belle... & qu'on ne connaît pas.

ARGIRE.

Viens; mes tremblantes mains rassureront tes pas.
Ciel! de son défenseur favorisez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas!

*Fin du troisième Acte.*



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

TANCRÈDE, LOREDAN, CHEVALIERS.

(*Marche guerrière : on porte les armes de Tancrède devant lui.*)

LOREDAN.

SEIGNEUR, votre victoire est illustre & fatale;
Vous nous avez privés d'un brave chevalier,
Dont le cœur à l'État se livrait tout entier,
Et de qui la valeur fut à la vôtre égale.
Ne pouvons-nous savoir votre nom, votre sort?

TANCREDE, *dans l'attitude d'un homme pensif & affligé,*

Orbassan ne l'a su qu'en recevant la mort;
Il emporte au tombeau mon secret & ma haine.
De mon sort malheureux ne soyez point en peine:
Si je puis vous servir, qu'importe qui je sois?

LOREDAN.

Demeurez ignoré, puisque vous voulez l'être;
Mais que votre vertu se fasse ici connaître
Par un courage utile & de dignes exploits.
Les drapeaux du Croissant dans nos champs vont paraître;
Défendez avec nous notre culte & nos lois;

Voyez dans Solamir un plus grand adverſaire :
Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez;
Rendez-nous le héros que vous nous raviſſez;
Le vainqueur d'Orbaſſan nous devient néceſſaire.
Solamir vous attend.

TANCREDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis;
Je tiendrai ma parole; & Solamir peut-être
Eſt plus mon ennemi que celui de l'État.
Je le hais plus que vous; mais, quoi qu'il en puiſſe être,
Sachez que je ſuis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance;
Attendez tout auſſi de la reconnaiſſance
Que devra Syracuſe à votre illuſtre bras.

TANCREDE.

Il n'en eſt point pour moi, je n'en exige pas;
Je n'en veux point, Seigneur; & cette triſte enceinte
N'a rien qui déſormais ſoit l'objet de mes vœux.
Si je verſe mon ſang, ſi je meurs malheureux,
Je ne prétens ici récompenſe ni plainte,
Ni gloire ni pitié. Je ferai mon devoir;
Solamir me verra, c'eſt-là tout mon eſpoir.

LOREDAN.

C'eſt celui de l'État; déjà le tems nous preſſe.
Ne ſongeons qu'à l'objet qui tous nous intéreſſe,
A la victoire. Et vous qui l'allez partager,

Vous ferez averti quand il faudra vous rendre
Au poste où l'ennemi croit bientôt nous surprendre.
Dans le sang musulman tout-prêts à nous plonger,
Tout autre sentiment nous doit être étranger.
Ne pensons, croyez-moi, qu'à servir la patrie.

(*les Chevaliers sortent.*)

TANCREDE.

Qu'elle en soit digne, ou non, je lui donne ma vie.

---

## SCÈNE II.

TANCREDE, ALDAMON.

ALDAMON.

Ils ne connaissaient pas quel trait envenimé
Est caché dans ce cœur trop noble & trop charmé.
Mais, malgré vos douleurs, & malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indispensable usage
De paraître en vainqueur aux yeux de la Beauté
Qui vous doit son honneur, ses jours, sa liberté;
Et de lui présenter, de vos mains triomphantes,
D'Orbassan terrassé les dépouilles sanglantes?

TANCREDE.

Non, sans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh quoi! pour la servir vous cherchiez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle?

TANCREDE.

Et son cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point ſon crime vous irrite ;
Mais pour ce crime, enfin, vous avez combattu.

TANCREDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il eſt vrai, je l'ai dû.
Je n'ai pu, cher ami, malgré ſa perfidie,
Supporter ni ſa mort, ni ſon ignominie.
Et l'euſſé-je aimé moins, comment l'abandonner ?
J'ai dû ſauver ſes jours, & non lui pardonner.
Qu'elle vive, il ſuffit, & que Tancrède expire.
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire....
A quel excès, ô Ciel! je lui fus aſſervi !
Pouvais-je craindre, hélas ! de la trouver parjure ?
Je penſais adorer la vertu la plus pure,
Je croyais les ſermens, les autels moins ſacrés,
Qu'une ſimple promeſſe, un mot d'Aménaïde....

ALDAMON.

Tout eſt-il en ces lieux ou barbare ou perfide ?
A la proſcription vos jours furent livrés,
La loi vous perſécute, & l'amour vous outrage.
Eh bien, s'il eſt ainſi, fuyons de ce rivage :
Je vous ſuis aux combats, je vous ſuis pour jamais,
Loin de ces murs affreux, trop ſouillés de forfaits.

TANCREDE.

Quel charme, dans ſon crime, à mes eſprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle !
Toi qui me fais deſcendre avec tant de tourment

Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée ;
Odieuſe, coupable.... & peut-être adorée !
Toi qui fais mon deſtin juſqu'au dernier moment ;
Ah ! s'il était poſſible, ah ! ſi tu pouvais être
Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paraître !
Non, ce n'eſt qu'en mourant que je puis l'oublier ;
Ma faibleſſe eſt affreuſe.... il la faut expier,
Il faut périr.... mourons, ſans nous occuper d'elle.

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.
L'univers, diſiez-vous, au menſonge eſt livré ;
La calomnie y règne.

TANCREDE.

Ah ! tout eſt avéré,
Tout eſt approfondi dans cet affreux myſtère.
Solamir en ces lieux adora ſes attraits,
Il demanda ſa main pour le prix de la paix.
Hélas ! l'eût-il oſé, s'il n'avait pas ſu plaire ?
Ils ſont d'intelligence. En vain j'ai cru mon cœur ;
En vain j'avais douté ; je dois en croire un père :
Le père le plus tendre eſt ſon accuſateur ;
Il condamne ſa fille ; elle-même s'accuſe...
Enfin mes yeux l'ont vu, ce billet plein d'horreur :
*Puiſſiez-vous vivre en maître au ſein de Syracuſe,*
*Et régner dans nos murs ainſi que dans mon cœur !*
Mon malheur eſt certain.

ALDAMON.

Que ce grand cœur l'oublie ;
Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCREDE.

Et pour comble d'horreur, elle a cru s'honorer !
Au plus grand des humains elle a cru se livrer !
Que cette idée encor m'accable & m'humilie !
L'Arabe impérieux domine en Italie ;
Et le sexe imprudent, que tant d'éclat séduit,
Ce sexe a l'esclavage en leurs États réduit,
Frappé de ce respect que des vainqueurs impriment,
Se livre par faiblesse aux maîtres qui l'oppriment !
Il nous trahit pour eux, nous, son servile appui,
Qui vivons à ses pieds, & qui mourons pour lui !
Ma fierté suffirait, dans une telle injure,
Pour détester ma vie, & pour fuir la parjure.



## SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON, *plusieurs* CHEVALIERS.

CATANE.

Nos chevaliers sont prêts ; le tems est précieux.

TANCREDE.

Oui, j'en ai trop perdu ! je m'arrache à ces lieux ;
Je vous suis, c'en est fait.



## SCENE IV.

TANCREDE, AMENAIDE, ALDAMON, FANIE, CHEVALIERS.

AMENAÏDE, *arrivant avec précipitation.*

O mon dieu tutélaire !
Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.

(*Tancrède la relève, mais en se détournant.*)

Ce n'est point m'abaisser, & mon malheureux père
A vos pieds, comme moi, va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre auguste présence ?
Qui pourra condamner ma juste impatience ?
Je m'arrache à ses bras.... mais ne puis-je, Seigneur,
Me permettre ma joie & montrer tout mon cœur ?
Je n'ose vous nommer.... & vous baissez la vue....
Ne puis-je vous revoir, en cet affreux séjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour ?
Vous êtes consterné.... mon ame est confondue ;
Je crains de vous parler.... quelle contrainte, hélas !
Vous détournez les yeux.... vous ne m'écoutez pas.

TANCREDE, *d'une voix entrecoupée.*

Retournez.... consolez ce vieillard que j'honore ;
D'autres soins plus pressans me rappellent encore.
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir ;
J'en ai reçu le prix.... je n'ai point d'autre espoir.
Trop de reconnaissance est un fardeau peut-être,

Mon cœur vous en dégage.... & le vôtre eſt le maître
De pouvoir à ſon gré diſpoſer de ſon ſort.
Vivez heureuſe.... & moi, je vais chercher la mort.

## SCENE V.

AMENAIDE, FANIE.

AMENAÏDE.

Veillé-je? & du tombeau ſuis-je en effet ſortie?
Eſt-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie!
Ce jour, ce triſte jour éclaire-t-il mes yeux?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie,
Eſt un arrêt de mort, plus dur, plus odieux,
Plus affreux que les lois qui m'avaient condamnée.

FANIE.

L'un & l'autre eſt horrible à mon ame étonnée. (*m*)

AMENAÏDE.

Eſt-ce Tancrède, ô Ciel! qui vient de me parler?
As-tu vu ſa froideur altière, aviliſſante,
Ce courroux dédaigneux dont il m'oſe accabler?
Fanie, avec horreur il voyait ſon amante!
Il m'arrache à la mort, & c'eſt pour m'immoler!
Qu'ai-je donc fait, Tancrède? ai-je pu vous déplaire?

FANIE.

Il eſt vrai que ſon front reſpirait la colère;
Sa voix entrecoupée affectait des froideurs;
Il détournait les yeux, mais il cachait ſes pleurs.

AMENAÏDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce & m'outrage!
Quel changement affreux a formé cet orage?
Que veut-il? quelle offenſe excite ſon courroux?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux?
Oui, je lui dois la vie, & c'eſt toute ma gloire.
Seul objet de mes vœux, il eſt mon ſeul appui.
Je mourais, je le ſais, ſans lui, ſans ſa victoire;
Mais s'il ſauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer; la voix publique entraîne;
Même en s'en défiant, on lui réſiſte à peine.
Cet eſclave, ſa mort; ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de ſa vaillance,
L'offre de ſon hymen, l'audace de ſes feux,
Tout parlait contre vous, juſqu'à votre ſilence;
Ce ſilence ſi fièr, ſi grand, ſi généreux,
Qui dérobait Tancrède à l'injuſte vengeance
De vos communs tyrans armés contre vous deux.
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux?
Le préjugé l'emporte, & l'on croit l'apparence.

AMENAÏDE.

Lui, me croire coupable!

FANIE.

Ah! s'il peut s'abuſer;
Excuſez un amant.

AMENAÏDE, *reprenant ſa fierté & ſes forces.*

Rien ne peut l'excuſer....
Quand l'univers entier m'accuſerait d'un crime;

Sur ſon jugement ſeul un grand-homme appuyé,
A l'univers ſéduit oppoſe ſon eſtime.
Il aura donc, pour moi, combattu par pitié!
Cet opprobre eſt affreux, & j'en ſuis accablée.
Hélas! mourant pour lui, je mourais conſolée;
Et c'eſt lui qui m'outrage & m'oſe ſoupçonner!
C'en eſt fait; je ne veux jamais lui pardonner.
Ses bienfaits ſont toujours préſens à ma penſée,
Ils reſteront gravés dans mon ame offenſée;
Mais s'il a pu me croire indigne de ſa foi,
C'eſt lui qui pour jamais eſt indigne de moi.
Ah! de tous mes affronts c'eſt le plus grand peut-être.

FANIE.

Mais il ne connaît pas....

AMENAÏDE.

Il devait me connaître;
Il devait reſpecter un cœur tel que le mien:
Il devait préſumer qu'il était impoſſible
Que jamais je trahîſſe un ſi noble lien.
Ce cœur eſt auſſi fièr que ſon bras invincible;
Ce cœur était en tout auſſi grand que le ſien,
Moins ſoupçonneux ſans doute, & ſur-tout plus ſenſible.
Je renonce à Tancrède, au reſte des mortels:
Ils ſont faux ou méchans; ils ſont faibles, cruels;
Ou trompeurs, ou trompés; & ma douleur profonde,
En oubliant Tancrède, oublîra tout le monde.

## SCENE VI.

ARGIRE, AMENAIDE, SUITE.

ARGIRE, *soutenu par ses écuyers.*

Mes amis, avancez, sans plaindre mes tourmens :
On va combattre, allons, guidez mes pas tremblans.
Ne pourrai-je embrasser ce heros tutélaire ?
Ah! ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour ?

AMENAÏDE, *plongée dans sa douleur, appuyée d'une main sur Fanie, & se tournant à moitié vers son père.*

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'osais nommer, que vous aviez proscrit;
Le seul & cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejetton d'une famille auguste,
Le plus grand des humains, hélas ! le plus injuste ;
En un mot, c'est Tancrède.

ARGIRE.

O Ciel ! que m'as-tu dit ?

AMENAÏDE.

Ce que ne peut cacher ma douleur qui m'égare,
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui, Tancrède !

AMENAÏDE.

Et quel autre eût été mon appui ?

ARGIRE.

Tancrède qu'opprima notre Sénat barbare!

AMENAÏDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui!
Nous lui raviſſions tout, biens, dignités, patrie,
Et c'eſt lui qui pour nous vient prodiguer ſa vie!
O juges malheureux, qui dans nos faibles mains
Tenons aveuglément le glaive & la balance,
Combien nos jugemens ſont injuſtes & vains,
Et combien nous égare une fauſſe prudence!
Que nous étions ingrats! que nous étions tyrans!

AMENAÏDE.

Je puis me plaindre à vous, je le ſais.... mais, mon père,
Votre vertu ſe fait des reproches ſi grands,
Que mon cœur déſolé tremble de vous en faire.
Je les dois à Tancrède.

ARGIRE.

A lui par qui je vis,
A qui je dois tes jours?

AMENAÏDE.

Ils ſont trop avilis;
Ils ſont trop malheureux! C'eſt en vous que j'eſpère;
Réparez tant d'horreur & tant de cruauté;
Ah! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbaſſan n'a ſauvé que ma vie;

Venez, que votre voix parle & me justifie.

ARGIRE.

Sans doute, je le dois.

AMENAÏDE.

Je vole sur vos pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMENAÏDE.

Moi, rester ! je vous suis aux combats.
J'ai vu la mort de près, & je l'ai vue horrible ;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien moins terrible
Qu'à l'indigne échafaud où vous me conduisiez.
Seigneur, il n'est plus tems que vous me refusiez :
J'ai quelques droits sur vous ; mon malheur me les donne.
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne ?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi ;
J'en avais abusé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi ?
Crains les égaremens de ton ame éperdue.
Ce n'est point en ces lieux, comme en d'autres climats,
Où le sexe, élevé loin d'une triste gêne,
Marche avec les héros, & s'en distingue à peine :
Et nos mœurs & nos lois ne le permettent pas.

AMENAÏDE.

Quelles lois ! quelles mœurs indignes & cruelles !

Sachez qu'en ce moment je ſuis au deſſus d'elles ;
Sachez que, dans ce jour d'injuſtice & d'horreur,
Je n'écoute plus rien que la loi de mon cœur.
Quoi ! ces affreuſes lois, dont le poids vous opprime,
Auront pris dans vos bras votre ſang pour victime !
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Votre fille ait paru dans d'infâmes liens,
Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'accompagne mon père & défende ma gloire !
Et le ſexe en ces lieux, conduit aux échafauds,
Ne pourra ſe montrer qu'au milieu des bourreaux !
L'injuſtice à la fin produit l'indépendance. (4)
Vous frémiſſez, mon père... ah! vous deviez frémir,
Quand, de vos ennemis careſſant l'inſolence,
Au ſuperbe Orbaſſan vous pûtes vous unir
Contre le ſeul mortel qui prend votre defenſe ;
Quand vous m'avez forcée à vous déſobéir.

ARGIRE.

Va, c'eſt trop accabler un père deplorable ;
N'abuſe point du droit de me trouver coupable ;
Je le ſuis, je le ſens, je me ſuis condamné.
Ménage ma douleur ; & ſi ton cœur encore
D'un père au déſeſpoir ne s'eſt point détourné,
Laiſſe-moi ſeul mourir par les flèches du Maure.
Je vais joindre Tancrède, & tu n'en peux douter...
Vous, obſervez ſes pas.

## SCENE VII.

AMENAIDE, *seule.*

Qui pourra m'arrêter ?
Tancrède, qui me hais, & qui m'as outragée,
Qui m'oses mépriser après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre & t'imiter ;
Des traits sur toi lancés affronter la tempête,
En recevoir les coups.... en garantir ta tête,
Te rendre à tes côtés tout ce que je te doi ;
Punir ton injustice en expirant pour toi,
Surpasser s'il se peut, ta rigueur *inhumaine*,
Mourante entre tes bras t'accabler de ma haîne,
De ma haîne trop juste ! & laisser, à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima, le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, & l'horreur qui m'accable.

*Fin du quatrième Acte.*





# ACTE V.

## SCENE PREMIÈRE.

LES CHEVALIERS & leurs ECUYERS, *l'épée à la main*; des SOLDATS *portant des trophées*; le PEUPLE *dans le fond.*

LOREDAN.

ALLEZ & préparez les chants de la victoire;
Peuple, au Dieu des combats prodiguez votre encens;
C'eſt lui qui nous fait vaincre, à lui ſeul eſt la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras ſont impuiſſans.
Il a briſé les traits, il a rompu les pièges
Dont nous environnaient ces brigands ſacrilèges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout-ſanglans érigez vos trophées;
Et foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des tréſors du Croiſſant ornez nos ſaints autels.
Que l'Eſpagne opprimée, & l'Italie en cendre,
L'Egypte terraſſée, & la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut ſe défendre
Contre ces fièrs tyrans, l'effroi de l'univers.
C'eſt à nous maintenant de conſoler Argire;
Que le bonheur public appaiſe ſes douleurs;
Puiſſions-nous voir en lui, malgré tous ſes malheurs;

L'homme-d'Etat heureux, quand le père soupire!
Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,
A qui l'on doit, dit-on, le succès de nos armes,
Avec nos chevaliers n'est-il point revenu?
Ce triomphe à ses yeux a-t-il si-peu de charmes?
Croit-il de ses exploits que nous soyons jaloux?
Nous sommes assez grands pour être sans envie.
Veut-il fuir Syracuse, après l'avoir servie?

( *à Catane.* )

Seigneur, il a long-tems combattu près de vous;
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune
Il ne partage point l'allégresse commune?

CATANE.

Apprenez-en la cause, & daignez m'écouter.
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le passage;
Placé loin de vos yeux, j'étais vers le rivage
Où nos fièrs ennemis osaient nous résister;
Je l'ai vu courir seul & se précipiter.
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
Inaltérable & calme au milieu du carnage,
Cette vertu d'un chef & ce don d'un grand cœur:
Un désespoir affreux égarait sa valeur;
Sa voix entrecoupée & son regard farouche
Annonçaient la douleur qui troublait ses esprits.
Il appelait souvent Solamir à grands cris,
Le nom d'Aménaïde échappait de sa bouche;
Il la nommait parjure; &, malgré ses fureurs,
De ses yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs.
Il cherchait à mourir, & toujours invincible,
Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.

Tout cédait à nos coups, & fur-tout à fon bras.
Nous revenions vers vous, conduits par la victoire:
Mais lui, les yeux baiffés, infenfible à fa gloire,
Morne, trifte, abattu, regrettant le trépas,
Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance;
Il l'embraffe, il lui parle, & loin de nous s'élance,
Auffi rapidement qu'il avait combattu.
C'eft pour jamais, dit-il! Ces mots nous laiffent croire
Que ce grand chevalier, fi digne de mémoire,
Veut être à Syracufe à jamais inconnu.
Nul ne peut foupçonner le deffein qui le guide;
Mais dans le même inftant je vois Aménaïde,
Je la vois éperdue au milieu des foldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée;
Elle appelle Tancrède, elle vole égarée;
Son père en gémiffant fuit à peine fes pas.
Il ramène avec nous Aménaïde en larmes:
C'eft Tancrède, dit-il, ce héros dont les armes
Ont étonné nos yeux par de fi grands exploits,
Ce vengeur de l'État, vengeur d'Aménaïde;
C'eft lui que ce matin, d'une commune voix,
Nous déclarions rebelle & nous nommions perfide;
C'eft ce même Tancrède exilé par nos lois.
Amis, que faut-il faire, & quel parti nous refte?

LOREDAN.

Il n'en eft qu'un pour nous, celui du repentir.
Perfifter dans fa faute eft horrible & funefte;
Un grand-homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna fouvent la vertu, le mérite;
Mais, quand ils font connus, il les faut honorer.

## SCENE II.

LES CHEVALIERS, ARGIRE, AMENAIDE *dans l'enfoncement, soutenue par ses femmes.*

ARGIRE, *arrivant avec précipitation.*

IL les faut secourir, il les faut délivrer.
Tancrède est en péril, trop de zèle l'excite;
Tancrède s'est lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui seul unis.
Hélas! j'accuse en vain mon âge qui me glace.
O vous de qui la force est égale à l'audace,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente,
Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

LOREDAN.

C'est nous en dire trop, le tems est cher, volons;
Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désapprouvons.

## SCENE III.

ARGIRE, AMENAIDE.

ARGIRE.

O Ciel! tu prends pitié d'un père qui t'adore;
Tu m'as rendu ma fille, & tu me rends encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.

*(Aménaïde entre.)*

Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit renaître.

J'ai causé tes malheurs ; je les ai partagés ;
Je les termine enfin : Tancrède va paraître.
Ne puis-je consoler tes esprits affligés ?

AMENAÏDE.

Je me consolerai quand je verrai Tancrède,
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède
Aura plus de justice, & sera sans danger ;
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager,
Et lorsque ses remords expîront mes injures.

ARGIRE.

Je ressens ton état : sans doute il doit t'aigrir.
On n'essuya jamais des épreuves plus dures.
Je sais ce qu'il en coûte, & qu'il est des blessures
Dont un cœur généreux peut rarément guérir :
La cicatrice en reste, il est vrai. Mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrède en ces lieux abhorré ;
Apprends qu'il est chéri, glorieux, honoré ;
Sur-toi même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de sa gloire & de tant de services,
L'excès où ses rivaux portaient leurs injustices.
Le vulgaire est content, s'il remplit son devoir.
Il faut plus au héros, il faut que sa vaillance
Aille au-delà du terme & de notre espérance :
C'est ce que fait Tancrède, il passe notre espoir.
Il te verra constante, il te sera fidèle.
Le peuple en ta faveur s'élève & s'attendrit ;
Tancrède va sortir de son erreur cruelle ;
Pour éclairer ses yeux, pour calmer son esprit,
Il ne faudra qu'un mot.

AMENAÏDE.

Et ce mot n'eſt pas dit.
Que m'importe à préſent ce peuple & ſon outrage;
Et ſa faveur crédule, & ſa pitié volage,
Et la publique voix que je n'entendrai pas?
D'un ſeul mortel, d'un ſeul, dépend ma renommée.
Sachez que votre fille aime mieux le trépas,
Que de vivre un moment ſans en être eſtimée.
Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
Ma mère au lit de mort a reçu nos promeſſes;
Sa dernière prière a béni nos tendreſſes;
Elle joignit nos mains, qui fermèrent ſes yeux:
Nous jurâmes par elle, à la face des cieux,
Par ſes mânes, par vous, vous, trop *malheureux* père!
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.
Seigneur.... les échafauds ont été nos autels.
Mon amant, mon époux cherche un trépas funeſte,
Et l'horreur de ma honte eſt tout ce qui me reſte.
Voila mon ſort!

ARGIRE.

Eh bien, ce ſort eſt réparé;
Et nous obtiendrons plus que tu n'as eſpéré.

AMENAÏDE.

Je crains tout.

## SCENE IV.

ARGIRE, AMENAIDE, FANIE.

FANIE.

PARTAGEZ l'allégresse publique,
Jouissez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrède a combattu ; Tancrède a dissipé
Le reste d'une armée au carnage échappé :
Solamir est tombé sous cette main terrible,
Victime dévouée à notre Etat vengé,
Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Sur-tout à votre nom qu'on avait outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle ;
Ce peuple ivre de joie, & volant après lui,
Le nomme son héros, sa gloire, son appui,
Parle même du trône où sa vertu l'appelle.
Un seul de nos guerriers, Seigneur, l'avait suivi ;
C'est ce même Aldamon qui sous vous a servi.
Lui seul a partagé ses exploits incroyables ;
Et quand nos chevaliers, dans un danger si grand,
Lui sont venus offrir leurs armes secourables,
Tancrède avait tout fait, il était triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent sa vaillance ?
On l'élève au-dessus des héros de la France,
Des Rolands, des Lisois, dont il est descendu.
Venez de mille mains couronner sa vertu,
Venez voir ce triomphe, & recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop long-tems attendu,

Tout vous rit, tout vous sert, tout venge votre outrage;
Et Tancrède à vos vœux est pour jamais rendu.

AMENAÏDE.

Ah! je respire enfin; mon cœur connaît la joie.
Ah! mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouis, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourmens sa bonté nous délivre!
Ce n'est qu'en ce moment que je commence à vivre.
Mon bonheur est au comble, hélas! il m'est bien dû.
Je veux tout oublier; pardonnez-moi mes plaintes,
Mes reproches amers & mes frivoles craintes.
Oppresseurs de Tancrède, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ses pieds, il va tomber aux miens

ARGIRE.

Oui, le ciel pour jamais daigne essuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidèle Aldamon,
Qui suivait seul Tancrède & secondait ses armes...
C'est lui, c'est ce guerrier si cher à ma maison.
De nos prospérités la nouvelle est certaine.
Mais d'où vient que vers nous il se traîne avec peine?
Est-il blessé? ses yeux annoncent la douleur.





## SCENE V.

ARGIRE, AMENAIDE, ALDAMON, FANIE.

AMENAÏDE.

PARLEZ, cher Aldamon, Tancrède eſt donc vainqueur?

ALDAMON.

Sans-doute il l'eſt, Madame.

AMENAÏDE.

A ces chants d'allégreſſe;
A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux?

ALDAMON.

Ces chants vont ſe changer en des cris de triſteſſe.

AMENAÏDE.

Qu'entends-je? Ah! malheureuſe!

ALDAMON.

Un jour ſi glorieux
Eſt le dernier des jours de ce héros fidèle.

AMENAÏDE.

Il eſt mort!

ALDAMON.

La lumière éclaire encor ſes yeux;
Mais il eſt expirant d'une atteinte mortelle;
Je vous apporte ici de funeſtes adieux.
Cette lettre fatale, & de ſon ſang tracée,
Doit vous apprendre, hélas! ſa dernière penſée:
Je m'acquitte, en tremblant, de cet affreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune ! ô jour du désespoir !

AMENAÏDE, *revenant à elle.*

Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre ;
Il m'est cher.... ô Tancrède ! ô maître de mon sort !
Ton ordre, quel qu'il soit, est l'ordre de te suivre ;
J'obéirai..... Donnez votre lettre & la mort.

ALDAMON.

Lisez donc, pardonnez ce triste ministère.

AMENAÏDE.

O mes yeux ! lirez-vous ce sanglant caractère ?
Le pourrai-je ? il le faut .... c'est mon dernier effort.

(*elle lit.*)

« Je ne pouvais survivre à votre perfidie ;
» Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.
» J'aurais voulu, cruelle, en m'exposant *pour vous*,
» Vous avoir conservé la gloire *avec la vie*..... »
Eh bien, mon père !

(*elle se rejette dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Enfin, les destins désormais
Ont assouvi leur haine, ont épuisé leurs traits:
Nous voilà maintenant sans espoir & sans crainte.
Ton état & le mien ne permet plus la plainte.
Ma chère Aménaïde ! avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois détester,
Que j'apprenne du moins à ma triste patrie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie;

Que, dans l'horrible excès de ma confusion,
J'apprenne à l'univers à respecter ton nom.

AMENAÏDE.

Eh! que fait l'univers à ma douleur profonde?
Que me fait ma patrie, & le reste du monde?
Tancrède meurt...

ARGIRE.

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

AMENAÏDE.

Tancrède meurt, ô Ciel! sans être détrompé!
Vous en êtes la cause.... Ah! devant qu'il expire....
Que vois-je? mes tyrans!

---

*SCENE VI. & dernière.*

LOREDAN, CHEVALIERS, SUITE, AMENAIDE, ARGIRE, FANIE, ALDAMON; TANCREDE *dans le fond, porté par des soldats.*

LOREDAN.

O malheureux Argire!
O fille infortunée! On conduit devant vous
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie,
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce sang précieux versé pour la patrie
Nos secours empressés ont suspendu les flots;
Cette ame, qu'enflammait un courage intrépide,
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde;
Il la nomme: les pleurs coulent de tous les yeux,

Et d'un juſte remords je ne puis me défendre!

*(Pendant qu'il parle, on approche lentement Tancrède vers Aménaïde, preſque évanouie entre les bras de ſes femmes; elle ſe débarraſſe précipitamment des femmes qui la ſoutiennent, & ſe retournant avec horreur vers Lorédan, dit:)*

Barbares, laiſſez là vos remords odieux.

*(puis courant à Tancrède & ſe jettant à ſes pieds.)*

Tancrède! cher amant, trop cruel & trop tendre,
Dans nos derniers inſtant, hélas! peux-tu m'entendre?
Tes yeux appeſantis peuvent-ils me revoir?
Hélas! reconnais moi, connais mon déſeſpoir.
Dans le même tombeau ſouffre au moins ton épouſe;
C'eſt-là le ſeul honneur dont mon ame eſt jalouſe.
Ce nom ſacré m'eſt dû: tu me l'avais promis;
Ne ſois point plus cruel que tous nos ennemis.
Honore d'un regard ton épouſe fidelle....

*(il la regarde.)*

C'eſt donc là le dernier que tu jettes ſur *elle!*...
De ton cœur généreux ſon cœur eſt-il haï?
Peux-tu me ſoupçonner?

TANCREDE, *ſe ſoulevant un peu.*

Ah! vous m'avez trahi!

AMENAÏDE.

Qui! moi? Tancrède!

ARGIRE, *ſe jettant auſſi à genoux de l'autre côté, & embraſſant Tancrède, puis ſe relevant.*

Hélas! ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé, fut par nous condamnée,
Et nous la puniſſions de te garder ſa foi.

Nous fûmes tous cruels envers elle, envers toi.
Nos lois, nos chevaliers, un tribunal augufte,
Nous avons failli tous ; elle feule était jufte.
Son écrit malheureux qui nous avait armés,
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCREDE.

Aménaïde !... ô Ciel ! eft-il vrai ? vous m'aimez !

AMENAÏDE.

Va, j'aurais en effet mérité mon fupplice,
Ce fupplice honteux dont tu m'as fu tirer,
Si j'avais un moment ceffé de t'adorer,
Si mon cœur eût commis cette horrible injuftice.

TANCREDE, *en reprenant un peu de force & élevant fa voix.*

Vous m'aimez ! ô bonheur plus grand que mes revers !
Je fens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.
Ma vie était horrible, hélas ! & je la perds,
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureufe.

AMENAÏDE.

Ce n'eft donc, jufte Dieu ! que dans cette heure affreufe,
Ce n'eft qu'en le perdant que j'ai pu lui parler !
Ah, Tancrède !

TANCREDE.

Vos pleurs devraient me confoler ;
Mais il faut vous quitter, ma mort eft douloureufe !
Je fens qu'elle s'approche, Argire, écoutez-moi :



# VARIANTÈS

## DE TANCREDE.

(*a*) » Elle fut jouée par des Français & par des » étrangers réunis ; c'eſt peut-être le ſeul moyen » d'empêcher que la pureté de la langue ne ſe cor- » rompe, & que la prononciation ne s'altère dans les » pays où l'on nous fait l'honneur de parler fran- » çais. »

(*b*) » Je ne ſaurais trop recommander qu'on cher- » che à mettre ſur notre ſcène quelques parties de » notre hiſtoire de France. On m'a dit que les noms » des anciennes maiſons qu'on retrouve dans Zaïre, » dans le Duc de Foix, dans Tancrède, ont fait » plaiſir à la nation. C'eſt encore peut-être un nou- » vel aiguillon de gloire pour ceux qui deſcendent » de ces races illuſtres. Il me ſemble qu'après avoir » fait-paraître tant de héros étrangers ſur la ſcène, » il nous manquait d'y montrer les nôtres. J'ai eu » le bonheur de peindre le grand, l'aimable *Henri* » *IV*, dans un poème qui ne déplaît pas aux bons » citoyens. Un tems viendra que quelque génie plus » heureux l'introduira ſur la ſcène avec plus de » majeſté. »

(*c*) Edition de 1761 :

Rien ne ſaurait plus rompre un nœud ſi légitime;

(d) Le ſeul nom de Tancrède enhardit ma faibleſſe.

(e) C'eſt lui par qui le ciel veut changer mes deſtins ;
C'eſt lui qui découvrit, dans une courſe utile,
Que Tancrède en ſecret a revu la Sicile ;
Mais craignant de lui nuire en cherchant à le voir ;
Il crut que m'avertir était ſon ſeul devoir :
Ma lettre par ſes ſoins, &c.

(f) ARGIRE à *Aménaïde.*

Eloignez-vous, ſortez.

AMENAÏDE.

Qu'entends-je ? vous ! mon père !

ARGIRE.

Vous n'êtes plus ma fille, ôtez-vous de ces lieux ;
Rougiſſez, & tremblez de vos fureurs ſecrètes :
Vous hâtez mon trépas, perfide que vous êtes !
Allez, une autre main ſaura fermer mes yeux.

AMENAÏDE.

Où ſuis-je ? ô juſte Ciel ! quel eſt ce coup de foudre ?
Soutiens-moi....

(*Fanie l'aide à ſortir.*)

## *SCENE III.*

ARGIRE, LES CHEVALIERS.

ARGIRE.

MES amis, c'eſt à vous de réſoudre
Quel parti l'on doit prendre après ce crime affreux.
De l'Etat & de vous je ſens quelle eſt l'injure ;
Je dois tout à la loi, mais tout à la nature, &c.

(g) Plutôt que de ſe rendre il a voulu mourir.

(*h*) Avec tant d'infamie enfermés au tombeau ;
Telle est dans nos Etats la loi de l'hyménée, &c.

(*i*) Punissez ma franchise & vengez votre offense.

(*k*) Et qui ne doit sentir ni regrets, ni courroux.
Sans daigner pénétrer au fond de ce mystère,
Je veux à vos dédains opposer mes mépris ;
A votre aveuglement vous laisser sans colère,
Marcher à Solamir & venger mon pays.

## *SCENE VII.*

AMENAIDE, SOLDATS *dans l'enfoncement.*

Il me faut donc mourir, & dans l'ignominie !
On croit qu'à Solamir mon cœur se sacrifie !
O toi, seul des humains qui méritas ma foi,
Seul objet de mes pleurs, objet de leur envie,
Je meurs en criminelle : oui, je le suis pour toi ;
Je le veux, je dois l'être. Eh quoi ? cette infamie,
Ces apprêts, ces bourreaux, puis-je les soutenir ?
Mort honteuse ! à ton nom tout mon courage cède.
Non, il n'est point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, & non pas me punir.
Quoi ! je parais trahir mon père & ma patrie !
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . .
Porte un jour au héros pour qui je perds la vie,
Mes derniers sentimens & mes derniers adieux.
Peut-être il vengera son amante fidelle.
Enfin je meurs pour lui ; ma mort est moins cruelle.

(*l*) Elle serait fidelle, après mon trépas même !

Oui, j'ose m'en flatter ; oui, c'est ainsi qu'elle aime ;
C'est ainsi que j'adore un cœur tel que le sien ;
Il est inébranlable, il est digne du mien :
Incapable d'effroi, de crainte & d'inconstance.

(m) FANIE.

Craint-il de s'expliquer ? vous a-t-il soupçonnée ?

*Fin des Variantes.*



# NOTES.

(1) LA France était alors obérée & surchargée d'impôts; mais les campagnes étaient cultivées, & si l'on avait comparé la masse des impôts avec la somme du produit net des terres, peut-être l'aurait-on trouvée dans une moindre proportion que du tems de *Charles IX*, de *Henri III*, ou même de *Henri IV*. Si on avait comparé de même la somme de ce produit net au nombre des hommes employés à la culture, on l'aurait trouvé dans un rapport plus grand. Il résulte de cette seconde comparaison, qu'il pouvait y avoir en 1760 plus de valeurs réelles qu'on pouvait employer à payer la main-d'œuvre des travaux d'industrie & de construction, que dans des tems regardés comme plus heureux. L'impôt est injuste, lorsqu'il excède *les dépenses nécessaires*, & strictement nécessaires à la *prospérité publique* : il est alors un véritable vol aux contribuables. Il est injuste encore, lorsqu'il n'est pas distribué proportionnellement aux propriétés de chacun. Il est tyrannique, *lorsque sa* forme assujettit les citoyens à des gênes ou à des vexations inutiles ; mais il n'est destructeur de la richesse nationale, que, lorsque soit par sa grandeur, soit par sa forme, il diminue l'intérêt de former des entreprises de culture, ou qu'il les fait-négliger. Il n'était pas encore parvenu à ce point en 1760 ; & quoiqu'il y eût en France beaucoup de malheureux, quoique le peuple gémît sous le poids de la fiscalité, le royaume était encore riche & bien cultivé. Tout était si-peu perdu à cette époque, que quelques années d'une bonne administration eussent alors suffi pour tout réparer. Ce que dit ici M. de *Voltaire* était donc très-vrai ; mais ce n'était en aucune manière une excuse pour ceux qui gouvernaient.

(2) *Iphigénie*, près d'être immolée, dit à son père :

D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

Cette résignation paraît exagérée : le sentiment d'*Aménaïde* est plus vrai & aussi touchant ; mais dans cette comparaison ce n'est point *Racine* qui est inférieur à *Voltaire*, c'est l'art qui a fait des progrès. Pour rendre les vertus dramatiques plus imposantes, on les a d'abord exagérées ; mais le comble de l'art est de les rendre à-la-fois naturelles & héroïques. Cette perfection ne pouvait être que le fruit du tems, de l'étude des grands modèles, & sur-tout de l'étude de leurs fautes.

(3) Qui n'a plus qu'un moment à vivre,
N'a plus rien à dissimuler.

M. de *Voltaire*, dans la Comtesse de Givri, dit en parlant d'un vieux soldat :

Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.

(4) On a cru reconnaître dans ce vers le sentiment qu'une longue suite d'injustices avait dû produire dans l'ame de l'auteur ; comme dans ceux-ci :

Proscrit dès le berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage,
Qui d'Etats en Etats ai porté mon courage,
Qui par-tout de l'envie ai senti la fureur,
Depuis que je suis né j'ai vu la calomnie,
Exhaler les venins de sa bouche impunie,
Chez les républicains comme à la cour des rois.

On a cru reconnaître encore le sentiment d'un grand-homme, qui, après avoir été privé de la liberté dans sa jeunesse pour des vers qu'il n'avait point faits, forcé de fuir

en Angleterre la haîne des bigots, d'aller oublier à Berlin les cabales des gens-de-lettres, & la haîne que les gens-en-place portent sourdement à tout homme supérieur, avait été ensuite obligé de quitter Berlin par les intrigues d'un géomètre médiocre, jaloux d'un grand poète, & retrouvait à Genève les monstres qui l'avaient persécuté à *Paris* & à Berlin, la superstition & l'envie.

Remarquons ici, que c'est vraisemblablement au goût de M. de *Voltaire* pour l'*Arioste* que nous devons Tancrède. Il était impossible qu'un aussi grand artiste ne vît dans l'histoire d'*Ariodant* & de *Genèvre*, un bloc précieux d'où devait sortir une belle tragédie. C'est une des pièces du théâtre français qui fait le plus d'effet à la représentation, & peut-être celle de toutes où l'on trouve un plus grand nombre de vers de situation & d'une sensibilité profonde & passionnée.

*Fin du Tome quatrième.*

# TABLE DES PIÈCES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.

## TABLE.



Fin de la Table du Tome quatrième.

---

*FAUTES A CORRIGER.*

Page 222, *au bout de la dern. ligne, ajoutez le mot* guerre, *enlevé à plusieurs exemplaires.*
Pag. 251, *ligne* 6, ſacré, *liſez* ſacrée.
Page 352, *ligne pénult.* meurs, *liſ.* meure.
Page 364, *ligne 6 du bas*, l'étendre, *liſ.* l'étendue.
Page 387, *lig.* 14, *après le mot* point, *ajoutez* pour.

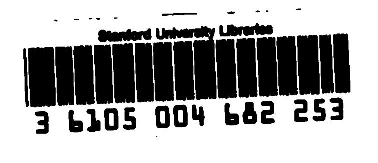
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

DOC APR 27 1995

OCT 2 95




PQ
2076
A1
1788
v.4

| | DATE DUE | | |
|---|---|---|---|
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305